







Œ U V R E S DE THÉÂTRE

DE M. DE SAINTFOIX.

NOUVELLE ÉDITION ,

*Revue , corrigée & augmentée de plusieurs
Comédies.*

TOME TROISIEME.



A P A R I S ,

Chez LAURENT PRAULT , Libraire , Quai des
Augustins , au coin de la rue Gît-le-Cœur ,
à la Source des Sciences.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PQ
2063
S4 A19
1767
t. 3-4



P I É C E S

Contenues dans ce Volume.

LA COLONIE.

LES PARFAITS AMANS.

LA CABALE.

2 7 0 1 9

2000 100 100

2000 100 100

2000 100 100

2000 100 100

2000 100 100

L A
COLONIE,
COMÉDIE

EN TROIS ACTES,
AVEC UN PROLOGUE.

*Représentée par les Comédiens François
le 25 Octobre 1749.*

Tome III.

A

A I

COLORED

MEMOR

IN THE

THE

EXTRAIT

DU MERCURE DE FRANCE,

Premier & second volume du
mois de Décembre 1749.

LE 25 Octobre, les Comédiens
François donnerent la premiere re-
présentation d'une Comédie en trois
Actes, avec un Prologue, intitulée
la Colonie, & qui fut suivie de
la premiere représentation du Rival
supposé, autre Comédie en un Acte,
du même Auteur. La Comédie du
Rival supposé nous a paru à tous
égards un de ses meilleurs ouvra-
ges, & nous avons trouvé celle de
la Colonie très ingénieusement
imaginée, conduite avec beau-

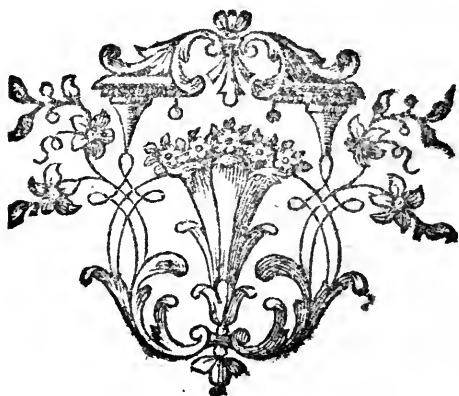
coup d'art , & remplie de bon comique. Quelque severement que nous ayons examiné certains traits auxquels on a reproché d'être trop licentieux , nous n'y avons rien aperçu qui dut blesser les oreilles les plus délicates.

Le lendemain de la représentation , le Ministre de Paris & le Procureur Général , informez du murmure qui s'étoit élevé dans le Parterre à plusieurs endroits de ma Piece , envoyèrent chercher le manuscrit des Comédiens & le double qu'on avoit déposé à la Police , suivant l'usage. Ils furent très étonnez de n'y pas trouver la moindre obscénité , & firent dire aux Co-

médiens de continuer les représentations. Cet ordre suffisoit pour ma justification ; je retirai ma Piece ; j'avois été trop indignement accusé pour vouloir qu'on la redonnât ; je retirai aussi *le Rival supposé* , quoiqu'il eut eu du succès.

On a dit depuis que dans ma Comédie de *la Colonie* , le principal Acteur (feu Poisson) étoit ivre ; que sa mémoire s'étoit brouillée ; qu'il avoit plus brouillé , & plus chargé son jeu qu'à l'ordinaire , & qu'il lui étoit échappé quelques gestes & quelques termes indécens. Mais pourquoi ne jetta-t-on le blame sur cet Acteur , que lorsque la

Piece parut imprimée & que
l'on sçut l'ordre que le Ministre,
le Procureur Général & le Lieu-
tenant de Police avoient envoyé
aux Comédiens ?



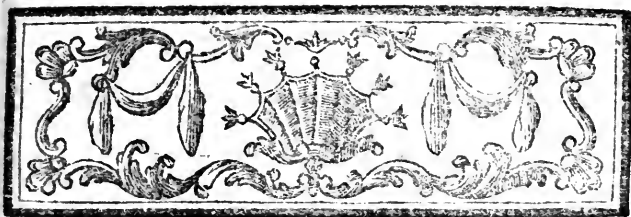
A Paris ce 28 Octobre 1749.

*V*OUS pouvez imprimer, Monsieur,
la Comédie * de la Colonie ; à
l'égard d'une Préface , je n'ai jamais
pensé à en faire une. Si quelques gens
ont dit que cet Ouvrage étoit rempli de
traits licentieux , leur imposture a été
bientôt confondue ; le Ministre , & les
deux Magistrats qui le lendemain de la
représentation voulurent voir le manuscrit
des Comédiens , m'ont rendu justice ,
& même d'une façon marquée. Cette
Pièce est absolument dans le genre co-
mique , genre périlleux & dans lequel
on ne travaille plus. L'action se passe
entre un Paysan & deux Valets dans
la bouche de qui un Auteur du siècle
passé auroit peut-être cru , sans craindre

* Elle parut imprimée , avec cette Lettre ;
le deux de Novembre , huit jours après la re-
présentation.

de scandaliser personne , pouvoir risquer certaines plaisanteries ; je n'ai eu garde de penser qu'on pouvoit les hasarder aujourd'hui : jamais les oreilles ne sont si délicates que lorsque la dépravation du cœur & la corruption des mœurs, sont parvenues à leur comble. Je sçais qu'il y aura des gens intéressés à soutenir que j'aurai fait des changemens dans cette Comédie ; je n'ai rien à persuader à ces gens-là ; je dirai à ceux que j'estime , à ceux que je respecte , qu'elle est imprimée telle qu'elle a été représentée , sans que j'y aye ajouté ou retranché un seul mot : ils me croiront. Je suis , Monsieur , votre très-humble serviteur.

SAINTFOIX.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, *seul.*

J'AVOIS fait un Prologue
qui , je crois , auroit plû ;
hier on envoya me dire
qu'un accident inopiné empêche qu'on
ne puisse le donner ; cela est cruel ! J'ai
cherché vainement dans ma tête quel-
qu'autre idée ; je n'ai rien imaginé que
de commun & de rebattu. . . Ah , le
maudit métier !



A v

S C E N E I I.

L'AUTEUR , LA CABALE ;
vêtue bizarrement.

LA CABALE.

QUE fais-tu ici ?

L'AUTEUR.

J'y souffre !

LA CABALE.

Me connois-tu ?

L'AUTEUR.

Non , mais si vous êtes le diable
qui se présente sous une figure agréa-
ble pour m'aider à sortir d'embarras ,
soyez le bien arrivé.

LA CABALE.

Qui es-tu ?

L'AUTEUR.

Un homme qui vivroit assez con-
tent & assez tranquille , s'il n'avoit pas
la fureur de faire des Comédies.

P R O L O G U E. II
LA CABALE.

Tu es Auteur , & la Cabale , la Cabale ne t'est pas connue ?

L'AUTEUR , *lui faisant une profonde révérence.*

C'est une justice que vous voudrez bien me rendre ; d'ailleurs je suis votre très-humble serviteur.

LA CABALE.

Apparemment que tes Comédies n'ont jamais été représentées ?

L'AUTEUR.

Toutes l'ont été ; la plupart même ont paru réussir , & deux entr'autres ont eu les plus grands applaudissemens.

LA CABALE.

Et sans que je m'en sois mêlée ?

L'AUTEUR.

Certainement.

LA CABALE.

Tu es bien vain !

A vj

L' A U T E U R.

Non, c'est sans vanité ; je crois que
le succès de l'Oracle & des Graces n'a
été dû ni à vous ni à moi.

L A C A B A L E.

A qui donc ?

L' A U T E U R.

Aux deux Actrices qui y ont joué.

L A C A B A L E.

Tu me paroïs si singulier que j'au-
rois presque envie d'être de tes amies.

L' A U T E U R , *avec embarras.*

Tenez... Madame... En vérité...
Cette amitié-là me feroit inutile ; je
ne l'emploirois pas pour moi, & cer-
tainement je n'ai pas l'ame assez basse
pour l'employer contre les autres.

L A C A B A L E.

Es-tu donc indifférent sur la réussite
de tes Ouvrages ?

L' A U T E U R.

Moi indifférent sur la réussite de

mes Ouvrages ! non , parbleu , je ne le suis pas ; pourquoi en ferois-je ?

LA CABALE.

Pourquoi donc refuser mon secours ?

L'AUTEUR.

Parce qu'il n'éblouiroic pas nombre de personnes que je vois ici , & qu'il y a de certains succès sans estime dont je ne serois pas flatté.

LA CABALE.

Écoute ; je ne te dissimulerai point que ce sont tes deux Comédies qui m'amènent. . .

L'AUTEUR.

Eh Madame. . .

LA CABALE.

Et je vais commencer par te prouver qu'il faut que tu n'ayes pas le sens commun. Réponds-moi ; ta Piece en trois Actes n'est-elle pas absolument dans le genre comique ?

L'AUTEUR.

Oui.

LA C A B A L E.

Est-il possible que tu n'ayes pas réfléchi que le goût du Public n'ayant jamais été si délicat qu'il l'est à présent, rien par conséquent ne peut être aujourd'hui plus difficile que de le faire rire ?

L' A U T E U R.

Mais je vois qu'il rit tous les jours assez aisément. . .

LA C A B A L E.

Aux Pieces qui ont déjà été jouées ; parce qu'il y vient uniquement pour s'amuser ; aux nouvelles, il vient pour juger , & cela fait une disposition d'esprit dont tu dois sentir toute la différence ; les gens mal intentionnés sont à l'affut de la moindre plaisanterie un peu hazardée ; ils sont souvent pis que d'empêcher d'entendre , en faisant entendre de travers , & comme aux spectacles nous nous prêtons machinalement aux mouvemens de ceux

qui nous environnent , l'honnête homme qui d'abord aura tâché d'imposer silence , cède bien-tôt , n'écoute plus , le tumulte l'entraîne , & telle Piece qui remise un an après , fait plaisir , n'est pas achevée dans sa nouveauté.

L'AUTEUR.

Ainsi vous concluez qu'il ne faut plus penser à risquer du comique ?

LA C A B A L E.

Mais. . . Tu as dû remarquer qu'on n'en risque plus & qu'on tâche de se frayer des routes nouvelles. Passons à ta petite * Piece ; elle est dans un genre tout opposé ; c'est un Roi qui veut être aimé pour lui-même ; tu m'avoueras que cela ne peut fournir qu'une foible intrigue , languissamment filée par des Scenes de sentimens alambiqués , & qui , sans amuser le cœur , ne peuvent au plus que faire sourire de temps en temps l'esprit.

* Le Rival supposé.

L'AUTEUR, *vivement.*

Voilà bien parler en cabale ; je soutiens qu'il y a dans ma petite Comédie deux * caractères neufs au Théâtre, & assez bien contrastés pour jetter de la variété sur le fond le plus simple & le plus uniforme.

LA CABALE, *du même ton.*

Voilà bien répondre en Auteur ; mais supposons (ce n'est qu'une supposition du moins) que tes deux Comédies soient passables, n'as-tu pas dû penser que plus on riroit à la première & plus la seconde paroîtroit froide ?

L'AUTEUR.

Madame, deux jeunes personnes entrent dans le monde ; la gayeté de l'aînée fera-t-elle tort à l'air un peu sérieux & retenu de la cadette ? Non, & si elles ont d'ailleurs de quoi plaire, l'une & l'autre aura ses partisans ;

* Ceux de D. Félix & de Florine.

je vous assure même que malgré leur caractère opposé, on trouveroit nombre de gens qui s'accommoderoient volontiers de toutes les deux.

LA CABALE, *d'un ton ironique.*

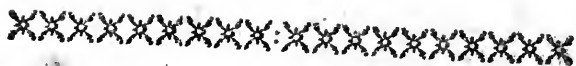
Tu as raison ; on va commencer ; je t'ai dit mon petit sentiment ; adieu, je vais là-bas.

L'AUTEUR, *courant après elle.*

Vous n'y irez, parbleu, pas. Je tâcherai de vous en empêcher. (*Au Parterre.*) Messieurs, je vous crois trop bonne compagnie pour la souffrir parmi vous.

Fin du Prologue.





ACTEURS.

LE GOUVERNEUR.

VALERE.

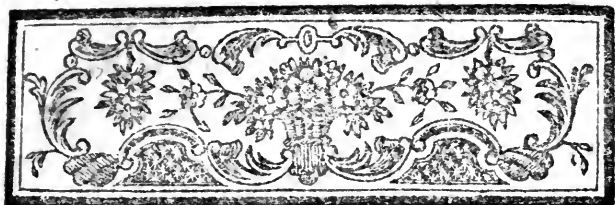
HENRIETTE.

RUSTAUT.

CRISPIN.

FRONTIN.

La Scene est dans une Isle de l'Amerique.



LA COLONIE, C O M É D I E.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR ;
RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR.



ON JOUR , mon cher Rustaut , bon jour.

RUSTAUT.

Votre serviteur , Monsieur le Gouverneur.

20 *L A C O L O N I E ,*
LE G O U V E R N E U R .

As-tu quelque affaire qui t'amene en
Ville ?

R U S T A U T .

D'abord l'honneur de vous faire la
révérence ; vous êtes mon protecteur ,
mon bienfaiteur . . .

LE G O U V E R N E U R .

Je dois l'être ; je n'oublierai jamais ce
combat où , sans toi , j'aurois perdu la
vie.

R U S T A U T .

Morgué , vous vous ressouvenez
toujours de ce petit service-là , com-
me si vous n'étiez pas un gros Sei-
gneur. Je le disons à qui veut l'enten-
dre , vous avez l'ame toute aussi bonne
& toute aussi reconnoissante qu'un sim-
ple particulier.

LE G O U V E R N E U R .

Commences-tu à être un peu con-
tent du terrain que je t'ai donné ?

R U S T A U T.

J'en sommes content , très-content ; je l'avons bien amélioré, mais. . .

L E G O U V E R N E U R.

Quoi ?

R U S T A U T.

On m'a chiffonné l'imagination ; ils disent que si vous veniez à mourir , on pourroit me chicanner sur la propriété , & qu'il faudroit donc que vous me baillissiez une Patente . . .

L E G O U V E R N E U R.

Tu en auras une ; tu n'as qu'à en parler à mon Secrétaire.

R U S T A U T.

Morguenne , parlez-lui vous-même ; il a tant d'affaires ! Il me renverroit à ses Commis qui sont la plûpart des impartinens. . .

L E G O U V E R N E U R.

Comment donc ?

R U S T A U T.

Oui , Monsieur le Gouverneur ,

des impartinens. Croiriez-vous qu'ils veulent avoir l'air de donner des audiences comme vous ; qu'ils prennent une physionomie sèche & morguante , & qu'à peine saluent-ils les plus honnêtes gens d'une inclinaison de tête ? On rit un tems de leur fatuité & de leur suffisance ; mais , à la longue , on s'ennuie d'être obligé de ramper devant de pareils visages.

LE GOUVERNEUR.

Je suis charmé du portrait que tu m'en fais.

RUSTAUT.

Il est , morgué , d'après nature.

LE GOUVERNEUR.

J'y mettrai ordre , je t'en réponds.

RUSTAUT.

Et vous ferez bien ; la haine qu'inspirent les façons mal lechées de ces petits ours-là , ne laisse pas que de rejailir un tantinet sur le Maître.

LE GOUVERNEUR.

Je me charge de faire expédier moi-même ton affaire.

RUSTAUT.

Que vous êtes un brave homme ! oserois-je raisonner encor un moment avec vous sur un autre matiere ? Vous allez faire bien des mariages ?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

RUSTAUT.

Les divers argumens que chacun débite sur la façon dont vous vous y prenez , me causent dans la tête un embrouillamini... Daignez m'expliquer un peu les choses.

LE GOUVERNEUR.

Volontiers.

RUSTAUT.

Je vous écoute.

LE GOUVERNEUR.

Sur la Relation qui fut présentée à la Cour , il y a environ vingt ans , de

la découverte d'une Isle, dans l'Amérique, dont le climat & le terroir étoient excellens, & la situation très-avantageuse, tu sçais que le Ministre résolut d'y envoyer une Colonie, & de ne la composer que d'hommes & de femmes nouvellement mariés.

R U S T A U T.

Je sçai cela, & que vous voulûtes bien en être le conducteur.

L E G O U V E R N E U R.

Après avoir eu pendant près de deux mois un vent favorable, nous fûmes tout à coup accueillis d'une furieuse tempête...

R U S T A U T.

Oh, la plus furieuse qui fut jamais; je vivrions cent ans que je nous en souviendrions, tant j'eumes de peur.

L E G O U V E R N E U R

Ecartés de notre route, jettés dans des Mers inconnues, nous n'échappâmes, pour ainsi dire, à la mort qu'en
faisant

faisant naufrage ; notre vaisseau se brisa sur cette côte ; heureusement elle est basse ; tout le monde put s'y sauver , & personne ne périt.

R U S T A U T.

Oh , personne , qu'une servante , un singe & un apprenti douannier.

LE G O U V E R N E U R.

Lorsque nous fumes un peu remis de nos fatigues , nous avançâmes dans le pays ; il nous parut bon. . .

R U S T A U T.

Morgué , peut-être n'aurions-nous pas été si bien au lieu de notre destination.

LE G O U V E R N E U R.

Malgré les Sauvages nous nous y fortifiâmes , & nous nous y sommes toujours maintenus depuis. Les enfans de l'un & de l'autre sexe qui y sont nés , commencent à avoir seize à dix-sept ans ; il falloit songer à les

marier ; j'ai imaginé un projet par lequel en contribuant à la satisfaction des riches & au soulagement de ceux qui n'ont pû encore le devenir, & en formant des alliances entre les uns & les autres, j'espère que je continuerai d'entretenir cette union & cette espèce d'égalité, si nécessaires dans un nouvel établissement. J'ai fait publier une première Loi par laquelle les filles sont absolument exclues de toutes successions, & n'ont pas même un partage à prétendre dans les biens de leur père & mère.

RUSTAUT.

Ainsi les voilà toutes aussi pauvres les unes que les autres.

LE GOUVERNEUR.

Ensuite j'ai ordonné que celles qui sont en âge d'être mariées, s'assembleroient aujourd'hui dans les jardins du Château ; je les apprécierai suivant leur degré de beauté.

R U S T A U T.

J'entens ; selon la gentillesse de la fille , celui qui voudra l'épouser sera obligé de donner plus ou moins ? Morgué , vous tirerez bien de l'argent de cette vente-là !

LE G O U V E R N E U R.

Cet argent ne me restera pas ; il sera distribué aux laides pour les aider à trouver des maris.

R U S T A U T.

A merveilles ! voilà à ma droite une rangée de filles ; d'abord des belles ; ensuite des jolies ; puis après , ce qu'on appelle simplement des agréables ; à ma gauche , autre rangée ; d'abord de bien vilaines ; ensuite de moins vilaines , & après , celles qui par leur taille ou la blancheur de leur corsage , rachettent un peu la difformité de leur physionomie ; la somme qui aura été donnée pour avoir la plus belle , deviendra la dot de la plus laide , &

28 *L A C O L O N I E,*
ainsi des unes & des autres en proportion de laideur & de biauté. . . N'est-ce pas cela ?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

R U S T A U T.

Cela me paroît bien imaginé ; j'avons cependant une petite objection à vous faire.

LE GOUVERNEUR.

Voyons.

R U S T A U T.

J'avons souvent vû , en Europe , des gens riches être assez avaricieux pour préférer de vraies guenuches qui avoient du bien , à de très-belles filles qui n'en avoient pas ; croyez-vous qu'il n'en sera pas de même ici ?

LE GOUVERNEUR.

J'y ai pourvû ; dès qu'on sera en âge de se marier , personne de la Colonie ne pourra s'en dispenser , & les riches seront toujours obligés de choisir

parmi les belles , ou du moins parmi les jolies ; d'ailleurs , puisque tu me cites les mœurs de l'Europe , n'est-ce pas uniquement par air , pour briller & pour paroître au-dessus du commun , qu'on s'y pique d'avoir de magnifiques habits & de superbes équipages ? Eh bien , on se piquera de même ici d'avoir une belle femme , dès que sa possession y deviendra une marque d'opulence : on peut compter sur le succès d'une loi , quand la fatuité des hommes est intéressée à s'y conformer. . . Mais j'apperçois le jeune Valere ; on m'a dit que la crainte de perdre sa maitresse , le met au désespoir ; éloignons-nous , pour ne pas l'exposer à manquer au respect qu'il me doit.

R U S T A U T , *en s'en allant.*

Morgué , quand j'y pense , la plaisante foire , & quels différens prix on va mettre à de la denrée , qui au fond ne sera cependant toujours que la même.

S C E N E II.

VALERE, FRONTIN.

VALERE, *entrant sur le Théâtre
avec toutes les démonstrations
d'un homme au désespoir.*

E H, laisse-moi, laisse-moi, te dis-je.

FRONTIN.

Mais, Monsieur. . .

VALERE.

Mais , fut-il jamais un sort aussi cruel que le mien ! J'aime , je suis aimé ; rien ne sembloit s'opposer à mon bonheur , lorsqu'il plaît à ce Tyran d'imaginer une Loi barbare. . . Ah , Frontin , songe donc que ma chère Henriette est tout ce que la nature a jamais formé de plus beau !

FRONTIN.

Elle est fort jolie.

V A L E R E.

Qu'elle sera par conséquent mise au plus haut prix. . .

F R O N T I N.

Je n'en doute pas. . .

V A L E R E.

Que ma fortune est médiocre. . .

F R O N T I N.

Malheureusement. . .

V A L E R E.

Et qu'ainsi voilà ma chere Maîtresse perdue pour moi !

F R O N T I N.

Il y a toute apparence.

V A L E R E.

Non , Frontin , non , je ne la verrai point entre les bras d'un autre ; je me donnerois plutôt mille fois la mort.

F R O N T I N.

Il est sûr que le vrai moyen de ne point voir ce que l'on craint , c'est de se tuer. En vérité , Monsieur , seriez-vous capable de vous livrer à un pareil désespoir ?

B iv

V A L E R E.

Ah , la vie ne peut plus être qu'à charge, quand on est privé de ce qu'on aime ! . . Crispin ne revient point ?

F R O N T I N.

Il n'a pas encore tardé.

V A L E R E.

Dans la cruelle agitation où je suis , que les momens sont longs !

F R O N T I N.

Mais , Monsieur , je fais une réflexion ; Mademoiselle Henriette n'a qu'à dire qu'elle a fait vœu de garder le célibat , & vous épouser ensuite secrètement. . .

V A L E R E.

Tu ne sçais donc pas qu'un des articles de la Loi porte que toute fille qui refusera de se marier , devant être regardée , non-seulement comme un objet inutile , mais même de mauvais exemple , sera chassée de la Colonie & exposée dans les bois à la merci des Sauvages ?

FRONTIN.

Je ne sçavois pas cela. Que diable ,
par toutes les mesures qu'a prises le
Gouverneur pour qu'ici tout le monde
se marie , il paroît qu'il a furieusement
à cœur la propagation de la Colonie.

VALERE , *avec impatience.*

Je vais au-devant de Crispin.

FRONTIN.

Vous n'irez pas loin ; le voici qui
accourt.

S C E N E I I I.

VALERE, FRONTIN,
CRISPIN.

VALERE.

E H bien , Crispin ?

CRISPIN.

Eh bien , Monsieur , j'ai trouvé
Mademoiselle Henriette chez elle.

B v

34 *L A C O L O N I E ,*
 V A L E R E .

Que faisoit-elle ?

CRISPIN.

Elle s'habilloit.

V A L E R E .

Elle s'habilloit !

CRISPIN.

Sans doute. N'est-elle pas obligée d'aller chez le Gouverneur ? Pour y aller , ne faut-il pas qu'elle sorte , & pour sortir, parbleu, il faut bien qu'elle s'habille ?

V A L E R E .

Ah , je t'entends ! Elle craint de ne pas assez briller dans ce funeste jour qui sera le dernier de ma vie ! L'infidelle se paroît !

CRISPIN.

Je ne m'en fuis pas apperçu ; mais comptez , Monsieur , qu'une fille , fût-elle capable de ne vouloir pas plaire , aura toujours dans les doigts un certain mouvement naturel & machinal qui

prendra soin de sa parure sans qu'elle y pense : c'est presque comme une fleur dont les feuilles s'arrangent toutes seules.

V A L E R E.

Étoit-elle triste ?

C R I S P I N.

Oh , très-triste. Je lui ai dit que vous fouhatiez de lui parler encore une fois , & que vous l'attendiez ici ; elle ne tardera pas à s'y rendre.

V A L E R E.

Hélas !

C R I S P I N.

En revenant , j'ai passé au château ; j'y ai vû beaucoup de monde assemblé autour du Gouverneur ; je me suis approché ; il disoit que s'il se présentoit plusieurs rivaux pour la même personne , ils ne pourroient point enchérir les uns sur les autres , mais qu'elle feroit la maîtresse de choisir entr'eux celui qui lui plairoit le plus , pourvu

qu'il payât la somme à laquelle elle auroit été appréciée par le tarif ; ensuite il a fait publier ce tarif ; oh , ma foi , il est criant ! les filles y sont d'une cherté ! . . . Pour en avoir une tant soit peu passable , il ne faudra pas parler de moins que de mille piaftres , & devinez-vous à combien est la plus belle ?
(*Criant.*) A dix mille !

V A L E R E .

Comment ? As-tu bien entendu ?
Ne te trompes-tu point ?

C R I S P I N .

Non ; à dix mille piaftres, vous dis-je.

V A L E R E .

O Ciel je respire ! . . . Quoi je pourrois me flatter . . . Grands Dieux , me ferois-je jamais imaginé que ma chere Henriette ne feroit mise qu'à ce prix !
Ah , on voit bien que le Gouverneur est âgé , & qu'il n'a ni mon cœur ni mes yeux !

CRISPIN.

Parbleu , il me semble cependant que c'est avoir les yeux assez jeunes , que de mettre une seule fille à pareille somme.

V A L E R E.

Mes amis , il ne me sera pas difficile de trouver les dix milles piastras ; il est vrai qu'il faudra que je vende une partie de mon bien ...

CRISPIN.

Ah Monsieur ...

V A L E R E.

Il me restera une petite terre ; nous irons y vivre , ma chere Henriette & moi , contens , tranquilles , riches de la possession de nos cœurs. . .

CRISPIN.

Belle richesse !

V A L E R E.

Est-ce donc une grande fortune qui rend un mariage heureux ? Non , & lorsqu'on s'aime . . .

38 *LA COLONIE,*
CRISPIN.

Mais on ne s'aime pas toujours.

VALERE.

L'amour qui nous unit est trop pur,
trop tendre & trop sincère, pour que
le tems puisse jamais l'affoiblir ; c'est
un présent du Ciel. . .

CRISPIN.

C'est une tentation du Diable, que
de vouloir se mettre mal à son aise.

VALERE.

Oh, trêve de remontrances, je t'en
prie.

CRISPIN.

Trêve donc de folies, je vous en
conjure.

VALERE.

Ma résolution est prise.

CRISPIN.

Il faut en changer.

VALERE.

Je me donnerois la mort plutôt que
de renoncer à ce que j'aime.

CRISPIN.

La mort est bien vilaine , mais beaucoup moins qu'un mauvais mariage ; confiderez. . .

V A L E R E , *appercevant Henriette.*

Confidere toi-même que voici ma chere Henriette , que je ne suis pas patient , & que tu me déplairois beaucoup , mais beaucoup , te dis-je , si tu continuois ces propos-là devant elle.

S C E N E I V.

VALERE , HENRIETTE ,
CRISPIN , FRONTIN.

V A L E R E .

A VEC quelle impatience je vous attendois ! J'apprends dans l'instant que pourvû que je donne dix mille Piâstres , quelques offres que fassent mes rivaux , vous serez la maîtresse de

40 *L A C O L O N I E ,*
couronner mon amour. En vendant
une partie de mon bien , il me sera aisé
de trouver cette somme ; parlez , pro-
noncez , mon bonheur ne dépend plus
que de vous.

H E N R I E T T E

Vous ne devez pas douter que pour
l'assurer , je ne sacrifiasse ma vie avec
plaisir , mais. . .

V A L E R E .

Quoi ?

H E N R I E T T E

Mon cher Valere. . .

V A L E R E .

Eh bien ?

H E N R I E T T E .

Irai-je vous exposer à vous repentir
un jour. . .

V A L E R E .

Me repentir ! Moi !

H E N R I E T T E .

Votre passion ne vous laisse à présent
envisager que la douceur d'être uni à

ce que vous aimez : l'objet le plus ardemment désiré, dès qu'on le possède, commence à perdre de ses charmes ; l'illusion de l'amour se dissipe, les réflexions succèdent. . . .

V A L E R E.

Qu'entends-je ; ô Ciel ! est-ce donc Henriette qui me parle !

H E N R I E T T E.

Oui, c'est elle qui tâche de s'armer contre ses propres desirs, & qui trouve dans la tendresse même qu'elle a pour vous, des raisons de résister au plus doux penchant de son cœur ; c'est une amante, qui devenue votre épouse, feroit sans cesse inquiète ; la moindre apparence de tristesse, la moindre froideur, que dis-je, la moindre distraction de votre part, m'allarmeroit ; je m'imaginerois toujours que vous dévoreriez des regrets, & mon ame déchirée. . .

V A L E R E.

Ah ! cessez, cessez ces vains dé-

tours ; je lis au fond de cette ame perfide ; jamais le pur & sincere amour n'y a regné ; la vanité seule l'occupe ; elle languiroit dans les plaisirs innocens d'une vie douce & tranquille ; il lui faut le tumulte , le faste , & tous les vains amusemens du monde ; le peu de fortune qui me resteroit , ne pourroit vous les procurer ; voilà la véritable cause de vos refus.

H É N R I E T T E .

Vous ne le croyez pas ; non , vous ne le croyez pas ; vous me rendez plus de justice , & vous êtes bien sûr que jamais amant ne fut plus tendrement aimé.

V A L E R E .

Je suis aimé , cruelle & vous voulez ma mort ! car enfin vous connoissez trop toute l'ardeur & toute la violence de ma passion ; vous sçavez trop que vous avez toujours été l'unique charme de mes yeux , de mon ame ,

le seul desir de mon cœur , vous le sçavez trop , ingrate , pour avoir cru que je survivrois un instant à votre inconstance.

HENRIETTE.

Mais , Valere. . .

VALERE.

Mais quoi , ces jours que nous passions à nous jurer que nous nous aimerions toujours , ces jours heureux seroient à jamais perdus pour moi ! Le souvenir ne m'en resteroit que pour ajouter encore à mon désespoir. . . Non , perfide , & au même instant qu'un autre recevra votre foi , vous me verrez percer à vos yeux ce cœur infortuné. . .

HENRIETTE.

Vous me faites frémir ! . . Cruel , à quoi voulez-vous me réduire !

FRONTIN , à part , la contrefaisant.

Cruel à quoi voulez-vous me réduire ! Voilà la chute ordinaire des

44 *L A C O L O N I E*,
femmes. (*Se mettant entr'eux.*) Écou-
tez-moi l'un & l'autre ; il me semble
que j'imagine un moyen de vous unir ,
sans qu'il en coûte rien ; il ne s'agiroit
que de trouver quelque physionomie
baroque , bien ridicule , bien mauf-
fade , bien vilaine. . . Eh justement ,
nous l'avons sous la main ; celle de
Crispin fera notre affaire à merveilles.

CRISPIN.

La mienne ?

FRONTIN.

Oui.

CRISPIN.

Haïe , faquin.

FRONTIN , à *Valere*.

Monsieur , l'argent que donneront
ceux qui voudront épouser les belles ,
ne doit-il pas être remis aux laides
pour les aider à se procurer des
maris ?

VALERE.

Telle est la loi.

FRONTIN.

Eh bien , nous allons habiller ce maraut-là en femme ; il n'est que depuis hier au soir ici ; son plat visage n'y est pas encore connu ; il a toujours demeuré , depuis cinq ou six ans , à cette petite terre où l'on sçait que vous avez une cousine infirme, qui sort rarement , & qui n'a pas la réputation d'être jolie ; nous le ferons passer pour elle ; il n'est pas douteux qu'on le jugera la plus laide , & que par conséquent les dix mille piastras que vous vous ferez engagé à donner pour Mademoiselle , lui reviendront ; vous vous chargerez de les lui remettre. . .

V A L E R E.

J'entends ; cette idée me plaît assez , & peut réussir. (*A Henriette.*) Qu'en dites-vous ?

H E N R I E T T E.

Je dis que dès qu'il ne s'agira point de déranger votre fortune , j'approuverai tous les moyens que vous pourrez

46 LA COLONIE,

employer pour que je sois à vous, & que je suis prête d'aider à la toilette de Mademoiselle.

VA L E R E , à *Crispin*.

Allons, viens mon cher ami, viens vite que nous t'habillions.

C R I S P I N.

Comment ? Comment ? . . . Quoi, Monsieur, vous croyez. . . En vérité, il me semble que sans se piquer d'être régulièrement beau, on a certain air, certains traits. . .

V A L E R E.

Oui, certains traits gracieux, mignons, & que je serai charmé de voir briller sous une coëffure de femme. (*Lui donnant une bourse.*) Refuseras-tu ces deux cent piastres que je te donne pour me procurer ce plaisir ?

F R O N T I N.

Et refuseras-tu de profiter de la seule occasion de ta vie où tu puisses avoir une physionomie heureuse ?

VALERE, *l'emmenant.*

Finissons, dépêchons ; nous n'avons pas un moment à perdre.

CRISPIN.

Mais Monsieur. . .

VALERE.

Mais, le tems nous presse, te dis-je, viens donc.

CRISPIN.

Parbleu, vous ferez bien attrapé, si le Gouverneur me met au rang des jolies.

FRONTIN.

Tien, si cela arrive, je me condamne à t'épouser.

Fin du premier Acte.





A C T E II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, HENRIETTE.

VALERE.



E suis au comble de mes vœux ; vous venez d'être déclarée la plus-belle de la Colonie, & Crispin la plus laide ; les dix mille piastres que je dois donner , lui ont été adjudgées ; notre stratagème a réussi ; rien ne s'oppose plus à mon bonheur ; concevez-vous bien , ma chere Henriette, tout
le

le ravissement & tous les transports de mon ame ?

H E N R I E T T E.

Vous ne devez pas douter, mon cher Valere , que je ne les partage.

V A L E R E

Je vais vous posséder , je vais posséder ce que j'adore , & tout ce que la nature a jamais formé de plus beau ! Vous avez entendu ce murmure qui s'est élevé dès que vous avez paru au milieu de vos rivales ; elles ont dans l'instant cessé de l'être , & c'est en lisant dans tous les yeux , que le Gouverneur vous a déferé le prix de la beauté.

H E N R I E T T E.

Quand on brûle d'une flâme sincere , on ne connoit d'autre prix de la beauté que l'hommage du cœur de l'amant aimé , & cette préférence que l'on me donnoit , & dont vous avez peut-être cru que j'étois flattée , ne servoit qu'à redoubler mon trouble & mes allar-

50 *L A C O L O N I E,*
mes ; que ferois-je devenue si notre
stratagême eût été découvert & qu'il
m'eût fallu renoncer à vous !

V A L E R E.

Ma chere Henriette, ne pensons plus
à ces cruels instans , & ne nous occu-
pons que des heureux momens que l'a-
mour nous prépare . . . Il me semble
que j'apperçois notre bienfaiteur . . .
Oui , c'est lui-même.

S C E N E I I.

*HENRIETTE , VALERE ,
FRONTIN , CRISPIN
en femme.*

V A L E R E.

A P P R O C H E , viens, mon cher Cris-
pin , viens que je t'embrasse ; tu
es un garçon charmant d'être une fille
aussi laide.

CRISPIN.

Avouez, Monsieur, que ma phisionomie a joué de bonheur.

V A L E R E.

Joué de bonheur ? Ah, mon ami, elle jouoit à coup sûr.

CRISPIN.

Parbleu, il faut que vous n'ayez pas regardé les concurrentes que j'avois : demandez à Frontin.

F R O N T I N

Il est certain qu'il y avoit là dix ou douze filles d'une figure bien étrange, bien bizarre, bien terrible ; mais cependant je n'ai jamais douté que la tienne ne l'emportât, & même, s'il t'étoit permis de te présenter chaque année à pareille cérémonie, je parierois toujours pour toi.

V A L E R E.

Et moi aussi.

CRISPIN.

Cela est obligeant.

52 LA COLONIE,
 VALERE.

Tien, je n'ai eu d'inquiétude que
tandis que tu dançois.

CRISPIN.

Comment ? N'ai-je pas commencé
par faire mes révérences de bonne
grace ?

VALERE.

Il ne s'agit pas des révérences ;
mais ne doit-il pas toujours regner
dans la danse d'une fille, de la décence,
de la retenue, de la modestie ? En vé-
rité par tes bonds, tes sauts & tes ca-
prioles, tu me faisois craindre à cha-
que instant que le Gouverneur ne vînt
à soupçonner ton déguisement.

CRISPIN.

Vous aviez tort d'avoir peur ; le
Gouverneur a vécu longtems à Paris,
& j'ai entendu dire vingt fois à feu
mon pere qui avoit servi des Demoi-
selles à talens, qu'une danseuse, pour
briller, devoit montrer sa jambe au

moins jusqu'au genou ; oui , Monsieur , & n'eût-elle pas d'ailleurs plus d'attraits que moi , pourvû qu'elle fasse des entrechats & des gargouillades , elle sera sûre de captiver le cœur de vingt amans des plus riches.

V A L E R E.

Fort bien ; mais cependant je prie ma cousine de danser ce soir avec plus de bienféance.

C R I S P I N.

Ce soir ? Croyez-vous donc que je resterai toute la journée sous cet acou-trement ? Je vous réponds que je vais le quitter ; que dès qu'il sera nuit je retourne à la campagne , & qu'on ne me reverra ici que lorsque je pourrai présumer que mes charmes que le tendre amour a sans doute gravés dans bien des cœurs , en feront un peu effacés.

V A L E R E.

Il ne faut pas que tu disparoisses si vite.

C iij.

54 LA COLONIE;
CRISPIN.

Eh pourquoi ? Mon rôle doit être fini ?

VALERE.

Il est vrai , cependant. . .

CRISPIN.

Cependant ? Cependant ? .. Monsieur, vous connoissez le Gouverneur ; c'est un homme dur , fier , sévère , avec qui l'on ne badine point ; si quelque accident alloit malheureusement découvrir notre supercherie , il croiroit que nous aurions voulu le jouer , & ce seroit fait de moi ; ainsi donc ... mais morbleu , tenez , que diable , justement le voici ; que cherche-t-il ?



S C E N E I I I.

LE GOUVERNEUR , HENRIETTE , VALERE ,
CRISPIN , FRONTIN ,
RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR , *à Valere &
à Henriette.*

JE viens vous faire mon compliment , & vous assurer du vrai plaisir que j'aurai à vous unir. Je ne puis pas faire valoir à la charmante Henriette le jugement que j'ai rendu & qui l'a déclarée la plus belle ; mon discernement y étoit intéressé ; (*à Crispin.*) mais la cousine m'a quelque obligation ; j'ai fait pancher la balance en sa faveur , quoiqu'il y en eût peut-être d'aussi laides.

CRISPIN , *d'un ton de précieuse.*

Sans être trop vaine , j'ai bien senti ,

C iv

M. le Gouverneur , que vous aviez quelques petits reproches à vous faire sur la préférence que vous m'avez donnée.

RUSTAUT, *à part.*

Morgué , si tous les Juges n'avoient pas la conscience plus chargée , ce seroit une belle chose que la Justice !

LE GOUVERNEUR , *à Valere.*

J'ai été bien aise de dédommager en quelque sorte votre généreux amour , en faisant tomber à une de vos parentes les dix mille piastres que vous êtes obligé de payer.

VALERE.

Je ne sçais, Monsieur, comment répondre à tant de bonté , & je ne doute pas que ma cousine ne ressente, comme moi , tout ce que nous vous devons.

LE GOUVERNEUR.

Elle peut me marquer à l'instant sa reconnoissance , en recevant un époux de ma main : c'est Rustaut. . .

FRONTIN, *à part.*

Miséricorde !

VALERE, *à part.*

Nous sommes perdus !

HENRIETTE, *à part.*

Tout va se découvrir !

CRISPIN.

Frontin, soutiens-moi !

LE GOUVERNEUR, *à Crispin.*

Comment ? Qu'est-ce donc , Mademoiselle ? Et d'où naît , s'il vous plaît , cette frayeur ?

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieuse.*

Ah ! Monsieur le Gouverneur . . . tenez . . . c'est qu'en vérité . . . je suis d'une santé si délicate . . . le mariage me fait trembler,

LE GOUVERNEUR.

Vous ! eh si , si donc ! avec cette physionomie large & massive , vous sied-t-il d'affecter ces airs de mignardise ?

Cy

58 LA COLONIE,
CRISPIN.

L'idée de devenir femme me paroît si extraordinaire. . .

RUSTAUT.

Ce sera notre affaire de vous y accoutumer.

CRISPIN.

Cela vous feroit impossible, & vous verriez que vous seriez obligé de me répudier.

VALERE.

Monsieur, daignez ne la point contraindre à ce mariage ; j'aime mieux m'accommoder avec M. Rustaut & lui donner une somme avec laquelle il trouvera aisément. . .

LE GOUVERNEUR.

Non, non ; quand j'ai dit une chose, je veux qu'elle s'exécute ; Rustaut m'a sauvé la vie, je trouve l'occasion de lui faire une petite fortune, votre cousine l'épousera, ou nous verrons.

VALERE.

Mais. . .

LE GOUVERNEUR.

Mais, finissons. (*à Crispin.*) Mademoiselle, je vous laisse avec votre futur; songez que je n'aime pas qu'on me résiste. (*à Valere, à Henriette, & à Frontin.*) Vous autres, suivez-moi.

(*Ils suivent le Gouverneur; leur air, leurs gestes, & les mines que leur fait Crispin, expriment l'inquiétude & l'embarras où ils sont tous les quatre.*)

S C E N E I V.

CRISPIN, RUSTAUT.

RUSTAUT.

SANS être un galant de profession, j'avons toujours, par-ci-par-là, un peu vécu avec le beau Sexe; je connoissons l'humeur des filles; je sçavons que devant le monde elles font des simagrées & qu'elles feignent de refuser ce qu'au fond du cœur elles voudroient déjà tenir. Ça, la petite, nous voici seuls, arrangeons-nous. C vj

60 LA COLONIE ;

CRISPIN, *d'un ton précieux.*

Arrangeons-nous ? Arrangeons-nous ? Voyez cet insolent ; ai-je donc l'air de ces filles avec qui l'on s'arrange ?

RUSTAUT.

Pargué , vous n'avez pas aussi de l'air de celles avec qui l'on se dérange : que diantre voulez-vous dire ?

CRISPIN.

Je veux dire... Je veux dire que vous êtes aussi grossier dans vos expressions que dans votre procédé.

RUSTAUT.

Quant à nos expressions, je les avons comme elles nous viennent , & pour ce qui est de notre procédé , dès que c'est pour le mariage que je vous parlons , il nous semble qu'il n'a rien que de très-honnête.

CRISPIN.

En effet , il est fort honnête de vouloir se servir de l'autorité du Gouver-

neur pour m'épouser malgré moi ?

R U S T A U T.

Et pourquoi est-ce malgré vous , & quelles raisons avez-vous de nous refuser ?

C R I S P I N.

Quelles raisons ? . . C'est qu'en un mot , il est décidé que je n'aurai jamais de mari.

R U S T A U T.

Mais songez donc que la Loi n'entend pas que l'on meure fille dans la Colonie.

C R I S P I N.

Je ne compte pas aussi mourir fille.

R U S T A U T.

Ah , parguene , l'aveu est drôle ! vous n'aurez jamais de mari , & cependant vous ne comptez pas mourir fille ? n'avez-vous point de honte . . .

C R I S P I N , *vivement.*

N'avez-vous point de honte vous-même de me pousser , de me presser ,

dé me persécuter & de me mettre, comme vous le faites, à ne sçavoir ce que je dis ? Fi, cela est criant !

R U S T A U T.

Tenez, je devinons à peu près l'enclouïre. Vous vous êtes amourachée de quelque jeune Etourniau à qui vous feriez bien aise de faire la fortune : grande sottise ! vous verriez que bientôt après les nêces, il se mocqueroit de vous, auroit des maîtresses, mangeroit votre dot, vous planteroit là ensuite, & ma foi, écoutez donc, vous n'êtes pas d'une figure à avoir des ressources. Je sommes, nous, un homme meur, sage, rangé, & qui ne nous foucions plus des femmes qu'autant que pour n'être pas toujours le seul de notre race, je voudrions bien avoir un héritier ; vous nous le baillerez ; le Gouverneur fera son parrein, nous continuera sa protection, & avec cette protection & vos dix mille piastres, je

nous mettrons dans les affaires, je ferons fracas, vous aurez les plus biaux habits, des bijoux, des pierreries. . .

CRISPIN, *d'un ton ironique.*

Des pierreries à Madame Rustaut ?

RUSTAUT.

Oui : oh tâtigué, sans être glorieux, je serons bien aise qu'on ne confonde pas notre femme avec la Bourgeoisie : dépêchez, vous dis-je, de nous bailler cette main-là.

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieuse.*

Ah ! cessez donc de me tourmenter,

RUSTAUT.

Mais. . .

CRISPIN.

Mais, en un mot, renoncez à vos prétentions sur ma personne, & comptez qu'elle n'est pas faite pour perpétuer la race des Rustauts.

RUSTAUT.

Cela suffit : j'allons retrouver Mon-

64 LA COLONNE ;

sieur le Gouverneur ; il est diablement tenace dans ce qu'il a résolu ; préparez-vous à sa visite ; elle vous rendra peut-être plus traitable.

CRISPIN, *à part.*

Ah , cette maudite visite me fait trembler ; tâchons... (*d'une petite voix douce.*) Rustaut ? Rustaut ?

RUSTAUT, *s'arrêtant.*

Eh bien ?

CRISPIN.

En vérité vous êtes d'une vivacité..

RUSTAUT.

C'est vous qui n'êtes qu'une barguigneuse.

CRISPIN.

Je ne sçais pas avec quelles femmes vous avez vécu ; mais il faut que vous en ayez trouvé d'une facilité qui vous a gâté.

RUSTAUT, *se rengorgeant.*

Pourquoi n'en n'aurions-nous pas trouvé comme un autre ?

CRISPIN.

Croyez - vous donc qu'une jeune personne , qui a de la pudeur , puisse se déterminer ainsi , tout d'un coup , à se jeter entre les bras d'un homme...

RUSTAUT.

Je croyons que plus une fille a toujours été sage , plus elle a d'impatience d'être épousée.

CRISPIN.

Je ne vous défends pas d'espérer.

RUSTAUT.

Je n'espérons jamais de peur de nous tromper.

CRISPIN.

Je vous dirai plus , votre figure ne me paroît point aussi ridicule qu'une autre pourroit la trouver. . .

RUSTAUT.

Vous êtes bien honnête !

CRISPIN.

Et je sens même qu'avec le tems , je pourrai me résoudre à couronner vos vœux.

66 LA COLONIE,
RUSTAUT.

Eh morguenne , il ne s'agit ni de vœux ni de couronne , & je n'avons pas de tems à perdre. Je ne sommes pas Grûe ; on ne nous mene pas par le nez ; tenez , en un mot comme en mille , je voulons bien vous accorder deux heures pour vous déterminer à faire les choses de bonne grace ; après lequel tems , si vous ne vous êtes pas mise à la raison , ceci deviendra l'affaire du Gouverneur ; c'est un diable d'homme quand on lui résiste ; je vous laissons y penser ; jusqu'au revoir , la petite.

CRISPIN, *seul.*

Si tu me revois , je ferai bien trompé. Je n'en puis plus ; non , non , une furie sortie de l'enfer ne seroit pas si acharnée. . .

S C E N E , V.

CRISPIN, FRONTIN.

FRONTIN.

EH bien, mon ami, où en es-tu
avec ton futur ?

CRISPIN.

Où j'en suis, morbleu, où j'en suis ?
C'est le manant le plus vif, le plus
pressant, qui va le plus vite en beso-
gne. . . Il veut que dans deux heures
au plus tard je sois sa femme ; il parle
déjà d'un héritier que nous aurons,
dont le Gouverneur sera le parreïn. . .

FRONTIN.

Et moi la nourrice.

CRISPIN.

Que diable, voilà le maudit embar-
ras où tu m'as jetté.

68 LA COLONIE;
FRONTIN.

Oh , ne m'accusez point mal-à-propos.

CRISPIN.

Mal-à-propos ? Comment n'est-ce pas toi qui as conseillé de me faire mettre en femme ?

FRONTIN.

Il est vrai , mais pouvois-je prévoir qu'il y auroit un mortel assez déterminé , assez hardi pour penser à t'épouser ?

CRISPIN.

Tu vois cependant.

FRONTIN.

Oui , je vois à présent , & plus je te regarde , qu'il y a des hommes qui épouseroient le diable pour avoir de l'argent.

CRISPIN.

Eh finis tes mauvaises plaisanteries ; viens vite m'aider à me débarrasser de tout ce maudit attirail ; le

jour commence à baisser, je serai bien aise de décamper dès qu'il fera nuit.

FRONTIN.

Quoi, tu serois capable d'abandonner notre Maître, lorsqu'il est plus que jamais dans l'embarras ?

CRISPIN.

Que lui est-il donc arrivé de nouveau ?

FRONTIN.

Le Gouverneur vient de lui déclarer qu'il n'épousera point Mademoiselle Henriette, que ton mariage ne soit fait avec Rustaut.

CRISPIN.

Quelle tyrannie !

FRONTIN.

Cela est horrible, & tu vois bien qu'il seroit d'un mauvais cœur de penser à la fuite & de ne pas rester ici pour m'aider à tâcher de tirer de peine deux pauvres amans persécutés, & qui nous

recompenseront généreusement. Al-
lons, mon ami, plus les difficultés aug-
mentent, plus il faut renouveler de
courage, de zèle & d'industrie; roidif-
fons-nous contre les obstacles; oppo-
sons la ruse à la force; voyons, cher-
chons, inventons. . .

CRISPIN.

Écoute, je ne sçais si c'est une in-
fluence de l'habit que je porte, car or-
dinairement je n'imagine pas si vite,
mais il semble qu'il me vient tout à
coup à l'esprit une fourberie qui pour-
roit. . . Où as-tu laissé Monsieur Va-
lere?

FRONTIN.

Il se promenoit, il n'y a qu'un mo-
ment, ici près avec Mademoiselle
Henriette.

CRISPIN.

Cherchons-les : chemin faisant, je
t'expliquerai mon idée. (*Après s'être*

tourné pour s'en aller , il s'arrête.) Cependant , mon ami . . .

FRONTIN.

Quoi ?

CRISPIN.

Si elle alloit malheureusement à ne pas mieux réussir que la tienne , & qu'à la fin le Gouverneur découvrant mon déguisement. . .

FRONTIN.

Eh bien , après tout , quand il le découvreroit , quelque sévère qu'il soit , il ne peut au plus que te faire pendre.

CRISPIN.

Eh n'appelle-tu cela rien ?

FRONTIN.

Que diable , mon ami , ne faut-il pas se soumettre à sa destinée ?

CRISPIN.

Je t'affure que si c'est là ma destinée , ce sera aussi la tienne , & que je ne

manquerois pas de déclarer que c'est par ton conseil. . .

FRONTIN.

Ah, si, si donc ! cela seroit honteux, & tu es un trop honnête garçon pour ne te pas laisser pendre sans te deshonorar ; mais enfin les choses n'en sont pas encore là : marchons , & par des craintes indignes de nous deux, ne m'oblige pas à méconnoître Crispin.

Fin du second Acte.



ACTE



A C T E I I I .

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, *seul & toujours
en femme.*



J'AI affecté d'aller au Château ; je m'y suis promené assez longtems ; ensuite j'ai passé chez Mademoiselle Henriette , d'où me voilà revenu ici. J'ai eu le plaisir de voir que Rustaut avoit l'œil sur toutes mes démarches ; qu'il m'a toujours suivi de loin , & que je puis , je crois , compter que dans l'idée que je tâcherai de profiter de la

Tome III.

* D

nuit pour m'enfuir , il va faire sentinelle autour de la maison ; c'est ce que je souhaite ; c'est sur la crainte qu'il a que je ne lui échappe , que j'ai imaginé le tour que nous allons lui jouer. Entrons : Monsieur Valere , & Frontin viendront faire ici la conversation dont nous sommes convenus ; il ne manquera pas de s'approcher dans l'obscurité pour écouter , & je serois bien étonné s'il ne donnoit pas dans le piège.

Il sort.

S C E N E I I .

R U S T A U T , *seul.*

LA voilà rentrée , & sans se douter que j'étois à sa suite , tant je nous sommes finement conduit pour observer toutes ses allées & ses venues ; elle a beau tourner , elle ne nous écha-

pera pas ; j'avons trop d'envie d'être riche. Il est cependant plaisant , quand j'y pense , qu'ici l'on fasse fortune par la laideur de sa femme ! . . . J'entends du bruit . . . On sort . . . Mettons-nous un peu à l'écart.

S C E N E I I I.

VALERE, FRONTIN,
RUSTAUT *au fond du Théâtre , & qui s'approche de tems en tems pour écouter.*

VALERE.

MA vilaine cousine t'envoie , dis-tu , chez Cléon ?

FRONTIN, *à voix basse , lui montrant Rustaut.*

Le voyez-vous ?

VALERE, *bas.*

Je le vois.

Dij

FRONTIN, *haut.*

Oui : elle m'envoye chez M. Cléon pour lui dire qu'elle voudroit bien lui parler.

VALERE.

Frontin , cela me confirme dans mes soupçons.

FRONTIN.

Eh que soupçonnez-vous ?

VALERE.

Tu sçauras que je l'ai rencontrée au Château , & que je lui ai déclaré nettement que puisque le Gouverneur persistoit à vouloir qu'elle épousât Rustaut , il étoit inutile de prétendre résister plus long-tems ; elle ne m'a répondu qu'en biaisant. Mon ami , son dessein est de nous échapper , & je parierois qu'elle ne veut parler à Cléon que pour le prier de lui en faciliter les moyens.

FRONTIN.

Cela se pourroit bien.

V A L E R E.

Cléon est de nos parens , mais c'est moins par cette raison qu'elle s'adresse à lui , que parce qu'elle sçait qu'il ne m'aime pas , & qu'elle espere qu'il se prêtera à tout ce qu'elle lui demandera, ne fût-ce que dans l'idée de me causer de la peine & de l'embarras.

F R O N T I N.

Ecoutez donc , ma foi , il vous en causeroit ; vous auriez beau protester de votre innocence , le Gouverneur croiroit toujours que vous auriez contribué à cette fuite , & ne manqueroit pas , par conséquent , de retarder plus que jamais votre mariage avec Mademoiselle Henriette.

V A L E R E.

La maudite cousine , & que je la donne de bon cœur à tous les Diables !

F R O N T I N.

Vous ne leur faites pas un beau présent.

Lui convient-il de faire la délicate sur le choix d'un mari, & de mépriser Rustaut?

FRONTIN.

Non en vérité ; car enfin il a l'air grossier , je l'avoue , mais d'ailleurs il est homme d'honneur ; chacun l'aime & l'estime dans la Colonie , & il s'est toujours distingué dans les différens combats que nous avons eu à soutenir contre les Sauvages : à l'égard de sa naissance , je ne sçais pas s'il est de la même famille , mais j'ai connu en France des Rustauts qui occupoient des places assez considérables.

VALERE.

Il me vient une idée ; comme elle n'est que depuis quelques jours ici , & qu'elle a toujours demeuré à la campagne , elle ne connoît point Cléon.

FRONTIN.

Non.

V A L E R E.

Si nous lui supposions quelqu'un que tu lui amenerois comme étant lui ?

F R O N T I N.

J'entends.

V A L E R E.

Que nous aurions instruit.

F R O N T I N.

Fort bien.

V A L E R E.

Et qui , en cas qu'elle ait véritablement pris la résolution de s'échapper , refuseroit non-seulement de favoriser son dessein , mais qui la menaceroit même d'en avertir le Gouverneur ? N'y a-t-il pas toute apparence que se voyant alors sans ressource & pressée de tous côtés , elle se détermineroit enfin à épouser Rustaut ? Qu'en dis-tu ?

F R O N T I N.

Je dis que cela me paroît bien imaginé.

D i v

80 *LA COLONIE,*
 V A L E R E.

Mais où trouver ce quelqu'un pour
jouer le personnage de Cléon ?

F R O N T I N.

Attendez... Je connois un de mes
amis... Moyennant de l'argent, j'ef-
pere... Il ne loge qu'à deux pas d'ici,
je vais lui parler.

V A L E R E.

Vas vîte.

F R O N T I N.

J'y cours ; rentrez ; vous aurez bien-
tôt réponse.

V A L E R E.

Je rentre.

F R O N T I N, à part , en s'en allant.

Faisons semblant d'aller chercher
l'ami en question ; Mons Rustaut , si
vous ne gobbez pas l'hameçon , je
serai bien trompé.



S C E N E I V.

R U S T A U T , *seul.*

JE ne nous attendions pas à ce que je venons d'entendre ; oh , ma foi , pour le coup , je crois que je pouvons nous tenir joyeux , & que voilà que notre mariage se terminera , même sans que je nous en mêlions , plus vite encore que je ne l'esperions. Quel plaisir quand jè nous verrons avec dix mille piaftres ! Il est vrai que d'un autre côté je ferons obligé de vivre avec une vilaine femme ; mais morgué combien connoissons-nous de gens qui pour s'enrichir , vivent avec leur conscience qui est encore bien plus vilaine ! Je n'aurons , nous , rien à nous reprocher sur l'acquisition de notre opulence. . . Il me semble que j'entends venir quelqu'un. . . Seroit-ce déjà Frontin & son ami ? La nuit est si noire. . .

D y

S C E N E V.

RUSTAUT, FRONTIN.

FRONTIN, *affecté de venir le
heurter en courant , & tombe.***Q**UI va là ? Qui va là ?

RUSTAUT.

Paix , paix , c'est nous.

FRONTIN.

Qui , nous ?

RUSTAUT.

Quoi , ne nous reconnoissez-vous
pas , Monsieur Frontin ?

FRONTIN.

Ah , je crois que c'est la voix de
Monsieur Rustaut ?

RUSTAUT.

Et sa personne aussi.

FRONTIN.

Parbleu , votre personne est bien

dure ! j'aimerois autant avoir heurté contre une borne.

R U S T A U T.

Il est vrai que je sommes assez ferme sur nos jambes ; mais, vous voilà bientôt revenu ? Avez vous trouvé votre homme ?

F R O N T I N.

Quel homme , & que voulez-vous dire ?

R U S T A U T.

Ce que je voulons dire ? Je voulons dire que je n'avons pas perdu un mot de la conversation que vous avez eue ici , il n'y a qu'un moment , avec votre Maître : j'étions là.

F R O N T I N.

Vous étiez là ?

R U S T A U T.

Oui , & une preuve de cela , c'est que je sommes très-content de vous ; vous êtes un brave homme , M. Frontin , un homme véridique , qui sçait

84 *LA COLONIE*,
rendre justice au mérite , & à qui je
ferons , ma foi , un bon présent de
nôces.

FRONTIN.

Oh , M. Rustaut , vous avez trop
de bonté , & je voudrois trouver les
occasions. . .

RUSTAUT.

Laiissons-là les remerciemens ; reve-
nons à la petite manigance que M. Va-
lere a imaginée , & sur laquelle vous
voyez bien qu'il seroit inutile de faire
le discret avec nous.

FRONTIN.

Très-inutile , puisque vous avez
tout entendu , & que d'ailleurs vos in-
térêts & ceux de mon Maître sont liés.

RUSTAUT.

Votre homme étoit-il chez lui ?

FRONTIN.

Je l'ai trouvé à sa porte.

RUSTAUT.

Fera-t-il notre affaire.

F R O N T I N.

Non.

R U S T A U T.

Eh pourquoi ?

F R O N T I N.

Parce qu'il est si yvre qu'il n'est pas possible de s'en servir.

R U S T A U T.

Que diantre !... Eh bien , il faut vite courir chez quelqu'autre de vos amis.

F R O N T I N.

Vite courir ? Vite courir ? M. Rustaut , ce jour-ci est un jour de réjouissance ; on a prodigué au Château le vin & la bonne chere ; vous seriez peut-être à présent vous-même yvre , si vous n'aviez pas eu votre mariage en tête.

R U S T A U T.

Cela se pourroit bien.

F R O N T I N.

Il y a toute apparence que tous mes amis le font ; j'ai toujours connu celui

86 *L A C O L O N I E*,
de chez qui je viens , pour un des plus
sobres.

R U S T A U T.

Comment ferons-nous donc ?

F R O N T I N.

Je ne sçais.

R U S T A U T.

Ce petit stratagème de votre Maître
étoit si bien imaginé !

F R O N T I N.

Très-bien imaginé. . . Si vous pou-
viez nous trouver quelqu'un ?

R U S T A U T.

Je venons si rarement à la Ville , que
je n'y-connoissons personne.

F R O N T I N , *feignant de rêver.*

Que diable. . . j'ai beau chercher. . .
Ecoutez , je pense. . .

R U S T A U T.

Quoi ?

F R O N T I N.

Sçauriez-vous déguiser votre voix ?

R U S T A U T.

Pourquoi nous demandez vous cela ?

F R O N T I N.

Parce que notre Demoiselle , n'ayant jamais vû M. Cléon , on pourroit vous faire passer pour lui , auprès d'elle , tout comme un autre.

R U S T A U T.

Moi ! Et comment lui déguiser mon visage ?

F R O N T I N.

Ce ne seroit pas là la difficulté ; j'irois lui dire que je lui amene Monsieur Cléon ; mais qu'il l'attend ici parce qu'étant brouillé avec M. Valere , il ne veut pas entrer dans sa maison ; or dans l'obscurité , avec un autre habit , un chapeau enfoncé , une perruque qui vous couvriroit la moitié de la phisionomie , je crois que vous seriez absolument méconnoissable.

R U S T A U T,

Je le crois aussi.

F R O N T I N.

Il n'y a donc que votre voix.

RUSTAUT.

Que cela ne vous inquiète pas. Je vous dirons que j'avions quelquefois martel en tête sur la conduite de notre défunte femme ; j'allâmes un jour à un bal où elle étoit , & où certainement elle ne nous attendoit pas ; je nous étions masqué en vrai freluquet ; je nous aprochâmes d'elle , en déguisant notre voix ; je vantâmes ses charmes ; je lui fines entendre que je jouissions d'un gros bien , & que tout ce que j'avions , seroit à son service ; elle nous répondit qu'il falloit que je fussons un impudent pour oser lui parler sur ce ton-là ; qu'elle avoit de la vertu , de l'honneur , & un mari qu'elle aimoit ; & même , à certaine privauté que je voulumes prendre , elle nous bailla un soufflet. . .

FRONTIN.

En vérité ?

R U S T A U T.

En vérité : or craignez vous à présent que je ne puissions pas déguiser notre voix , lorsque notre femme , notre propre femme. . .

F R O N T I N.

Non , non , & dès que vous avez pardevers vous une preuve aussi peu équivoque. . .

R U S T A U T.

Trouvez seulement les habits , & ne vous embarrassez pas du reste.

F R O N T I N.

Ils feront bien-tôt trouvés , je vais les chercher.

S C E N E V I.

R U S T A U T , *seul.*

JARNI , je serions à présent bien fâché que son ami n'eût pas été yvre ; outre qu'on manie toujours mieux soi-

même ses affaires que ceux que l'on en charge , je pourrons , comme étant un vieux parent , & déclarant à notre prétendue que si elle veut que je l'aïdions , il faut qu'elle ait en nous toute confiance , je pourrons , dis-je , lui faire finement de petits interrogats & la presser sur les raisons qu'elle a d'être si répugnante à nous épouser ; je ne sommes naturellement ni soupçonneux , ni jaloux , & elle a d'ailleurs toute la physionomie d'une fille qui doit avoir toujours été bien respectée , mais cependant , lorsque M. le Gouverneur lui a proposé notre mariage , elle a paru si diamtralement ahurie. . .



S C E N E VII.

RUSTAUT, FRONTIN,
apportant des habits.

FRONTIN.

V Oilà tout ce qu'il vous faut.

RUSTAUT.

Bon : aidez-nous à présent. (*Après que Frontin lui a aidé à se déguiser.*) Eh bien qu'en dites-vous ?

FRONTIN.

Je dis qu'il n'y a que le Diable qui pourroit vous reconnoître : je vais vous annoncer. (*Il sort.*)

RUSTAUT.

Ramenons les deux bouts de la per-
ruque en devant pour avoir l'apparen-
ce plus grave : j'affecterons de tousser
de tems en tems , & j'appuyrons len-
tement sur nos paroles.

92 *LA COLONIE,*
FRONTIN, à *Crispin* qu'il amene.
Mademoiselle, voilà Monsieur Cléon.

CRISPIN, à *Frontin*.
Allez, laissez-nous.

SCENE VIII.
RUSTAUT, CRISPIN.

CRISPIN, *affectant un ton d'em-
barras, de pudeur & d'innocence
pendant toute cette Scene.*

C'EST moins, Monsieur, l'honneur
que j'ai d'être de vos parentes,
que votre réputation qui m'a détermi-
née à avoir recours à vous : vous pas-
sez pour un si honnête homme, si cha-
ritable & si compatissant, que je me
fuis flattée que je ne vous implorerois
pas en vain dans mon affliction.

RUSTAUT.

Je ferons charmé de vous être utile,

& vous pouvez nous parler en toute confiance.

CRISPIN, *soupirant.*

Par où commencer !

RUSTAUT.

Ordinairement l'on commence... par le commencement.

CRISPIN.

Vous sçavez , Monsieur , que j'ai toujours vécu à la campagne.

RUSTAUT.

Oui.

CRISPIN.

Si j'en'étois pas à portée d'avoir cette éducation brillante qui sert à cultiver les graces du corps & de l'esprit , en revanche, je puis dire que du côté de la sagesse , j'étois élevée sous l'aile d'une mere... (*sanglottant.*) Ah , Monsieur !

RUSTAUT.

Ne pleurez donc pas.

CRISPIN.

La pauvre femme ! Il sembloit

qu'elle prévoyoit le malheur qui devoit un jour m'arriver ! Je commençois à peine à parler , qu'elle me répétoit fans cesse qu'il falloit chasser d'auprès de moi les petits garçons , ne point badiner & ne point jouer avec eux : plus je grandissois , plus elle me peignoit tous les hommes comme des monstres : vaines précautions & qui me feroient presque croire qu'à la vertu il y a de la destinée comme à toute autre chose !

R U S T A U T.

Il ne faut pas croire cela , ma parente.

C R I S P I N.

Ah , mon parent , quand je vois tous les jours tant de jeunes filles qui dès l'âge de douze à treize ans , se mirent , se regardent , qui cherchent les hommes , leur sourient , les agacent , enfin qui s'exposent fans cesse à tomber dans leurs pièges , & qui cependant n'y

tombent pas , & que moi qui avois toujours vécu dans la retenue & la modestie. . .

R U S T A U T.

Eh bien vous, vous y avez été prise ?

C R I S P I N.

Hélas ! . . Ce soupir vous en dit assez ; épargnez à ma pudeur un détail...

R U S T A U T.

Ah, je n'avons pas besoin du détail, je le devinons de reste.

C R I S P I N.

Si vous aviez vû l'ingrat à mes genoux , si vous aviez entendu tous les sermens qu'il me fit de n'être jamais qu'à moi , & si vouliez un peu réfléchir que les meilleurs cœurs sont ordinairement les plus crédules , peut - être , Monsieur , votre infortunée parente exciteroit-elle moins votre indignation que votre pitié.

R U S T A U T , *à part.*

Il faut avouer qu'il y a des hommes

96 *L A C O L O N I E ,*
qui ont bien le diable au corps, & quelle
chienne de découverte je venons de
faire ! Mais, morgué, n'éclattons pas ; je
pouvons doucement en tirer parti. (*à*
Crispin.) Vous êtes à plaindre ; voyons
quel est le service que vous voulez que
je vous rendions.

C R I S P I N.

Le voici : entre nous , notre cousin
Valere n'est qu'un freluquet, impatient
de posséder sa peronnelle , & à la dis-
crétion de qui je n'ai eu garde de me
confier : je pense même que Rustaut
n'auroit pas une grande considération
pour lui ; au lieu que lorsqu'une per-
sonne d'âge & de poids comme vous ,
voudra bien parler à ce manant , je ne
doute pas qu'il ne fasse attention à ce
qu'elle lui dira ; je vous prie donc d'al-
ler le trouver , & de lui faire entendre
que je ne l'épouserai jamais d'autorité ;
mais que s'il veut ne point trop presser
les choses , vous esperez manier mon
esprit

esprit de façon que dans un mois, ou un mois & demi au plutârd, je serai femme.

R U S T A U T.

Seroit-ce en effet votre dessein de l'épouser dans ce tems-là ?

C R I S P I N.

Oui.

R U S T A U T.

Cela est obligeant pour lui, après votre aventure.

C R I S P I N.

Après mon aventure ? Quand j'en aurois eu dix, il me semble qu'il feroit encor trop heureux de m'avoir.

R U S T A U T.

Certainement : il n'y a qu'une chose qui nous embarrasse ; je connoissons Rustaut ; si malheureusement, après les nûces, il alloit découvrir le petit accident qui vous est arrivé, il est brutal & feroit homme à vous tordre le cou ; ainsi je crois qu'il vaut mieux que je lui

propose de votre part cinq mille piaf-
tres, à condition qu'il renoncera entié-
rement à vous.

CRISPIN.

Je ne lui donnerai rien du tout : n'ai-
je pas besoin plus que jamais d'un mari,
& je pense que ce drôle-là me convien-
dra assez.

RUSTAUT, *ôtant la perruque &
l'habit qui le déguisent.*

Non, morguenne, ce drôle-là ne
vous conviendrait pas ; me reconnois-
sez-vous ? Vous vous êtes confessée au
Renard, ma poulette.

CRISPIN.

Voilà une bien indigne supercherie
qu'on m'a faite !

RUSTAUT.

Ma foi, vous nous en prépariez une
qui n'étoit pas trop honnête. Eh bien,
voulez-vous encore nous épouser ?

CRISPIN.

Mais après tout, seriez-vous donc,
le premier...

R U S T A U T.

Taisez-vous, effrontée, & promettez-nous vite les cinq mille piaftres , fans quoi j'allons vous timpanifer d'importance.

C R I S P I N.

Que veut donc dire cet insolent , & parle-t-on ainsi à une fille d'honneur ? Apprenez, faquin , que je ne crains point vos discours ; ma réputation est trop bien établie ; d'ailleurs personne n'ignore que j'ai refusé de vous épouser , & l'on sçait assez qu'un amant piqué , quand il est malhonnête homme , est capable de tout : il convient bien à un manant de vouloir se vanger comme un petit-mâitre ; allez , & renoncez à jamais à l'espoir de me posséder.

R U S T A U T.

Quelle impudence ! Je ne sçais qui me tient. . . Morguenne , il ne sera pas dit que je serons entièrement la dupe de ceci ; tenez , je voulons bien rabat-

100 LA COLONIE,
tre à deux mille piaſtres , mais ſi vous
barguignez encore , j'allons tout con-
ter à M. le Gouverneur ; il nous ai-
me , & j'obtiendrons qu'il faſſe exami-
ner vos allûres d'ici à quelque temps ,
aſin de voir ſi j'aurons été un calom-
niâteux.

CRISPIN, *à part.*

Perdons quelque choſe plutôt que
de nous jeter dans un nouvel embar-
ras.

RUSTAUT, *voyant venir le
Gouverneur.*

Juſtement le voici.

CRISPIN.

Je vous promets les deux mille piaſ-
tres , mais du moins je compte ſur
votre diſcrétion.

RUSTAUT.

Oh , je vous verrions épouſer notre
meilleur ami , que je ne ferions qu'en
rire.



SCENE DERNIERE.

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, RUSTAUT, CRISPIN.

LE GOUVERNEUR.

EH bien êtes-vous d'accord ?

RUSTAUT.

A peu près , M. le Gouverneur ; elle demande du tems, je lui en accordons ; peut-être l'épouserons-nous ; peut-être ne l'épouserons-nous pas ; bref , je sommes content & je vous prions de ne plus retarder le bonheur de M. Valere de qui je n'avons que sujet de nous louer.

LE GOUVERNEUR.

Si tu es content , cela suffit ; je ne considérois dans tout ceci que ton avantage , & n'attendois qu'après toi

E iiij

pour faire célébrer les différens mariages arrêtés dans ce jour.

(*A Valere & à Henriette.*)

Venez ; suivez-moi ; on va vous unir.

FRONTIN.

Monsieur Rustaut , Vous m'avez promis un présent de nûces ?

RUSTAUT.

Il est vrai , mon ami ; marie-toi , & je t'assûre celui que Mademoiselle me destinoit.

CRISPIN, *aux Spectateurs.*

Je parois hors d'affaires , mais je suis plus embarrassé que jamais , Messieurs , si vuos n'applaudissez.

F I N.

LES
PARFAITS AMANS ,
OU LES
METAMORPHOSES ,
COMÉDIE
EN QUATRE ACTES ,
Avec quatre Intermedes ;

*Représentée pour la premiere fois , le
Jeudi 25 Avril 17 48 , par les Comé-
diens Italiens Ordinaires du Roi.*

THE

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1895

1895

1895

1895

LE hazard m'avoit conduit dans le Magazin de la Comédie Italienne ; j'y vis des Décorations qui me parurent singulieres ; on me dit qu'elles avoient été faites pour une Comédie qu'on n'avoit pas pû jouer ; j'imaginai d'en faire une sur ces Décorations ; je traçai ce Canevas où mon idée a été uniquement d'amener des Scenes plaisantes & des lazzi entre les Acteurs comiques , avec des Danfes , du Chant , des Machines , enfin beaucoup de Spectacle. Cette Pièce , quoique toute en François , fut affichée , *Comedie Italienne* : c'étoit assez annoncer son genre.





A C T E U R S.

ZULPHIN, *Génie, pere de Florisse.*

GALANTINE, *Fée, mere de Zermés.*

F L O R I S S E.

Z E R M É S.

M U T A L I B , *Génie , frere de
Zulphin & de Galantine.*

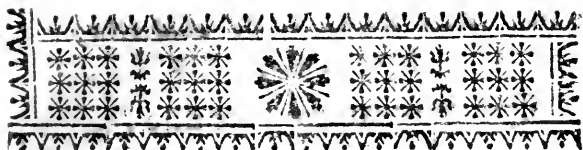
C O R A L I N E.

U N G N O M E.

A R L E Q U I N.

S C A P I N.

U N B E R G E R.



LES
PARFAITS AMANS,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Tour au milieu de nuages suspendus qui s'étendent du bas en haut , & remplissent tout le fond.

SCENE PREMIERE.

FLORISSE , MUTALIB

sous la figure d'un Sauvage , gardien de Florisse ; il la regarde quelque temps ; elle a les yeux baissés , soupire & paroît plongée dans la plus profonde rêverie.

MUTALIB.

QUEL soupir ! vous m'avez promis que si je vous laissois sortir , vous m'ouvririez votre cœur ?

FLORISSE

Que veux-tu que je te dise ?

MUTALIB.

Ce que vous pensez.

FLORISSE.

Je ne pense à rien.

MUTALIB.

A votre âge, une fille pense toujours à quelque chose... Allons, parlez donc.

FLORISSE.

Laisse-moi.

MUTALIB.

Puisque vous ne voulez pas parler, je vais parler, moi. Parmi les Génies, il y en avoit un...

FLORISSE.

Oh, tu vas me conter une histoire !

MUTALIB.

Sans doute : vous m'en demandez tous les jours ?

FLORISSE.

Je ne suis pas aujourd'hui en humeur d'en entendre.

M U T A L I B.

Ecoutez seulement : je vous réponds que celle-ci vous intéressera. Parmi les Génies, il y en avoit donc un , beau , bienfait , vif , brillant , enjoué , fourbe , perfide , en un mot , merveilleux pour les femmes. Après en avoir trompé un grand nombre , il trouva que la Fée Poupette manquoit à ses triomphes ; il mît tout en usage pour l'avoir , & il l'eut ; mais à peine fut-il heureux , qu'il ne s'en soucia plus , & qu'il la sacrifia à une simple mortelle. La Fée, au désespoir de se voir abandonnée, complotta , cabala avec plusieurs autres qu'il avoit trahies comme elle ; notre Génie à bonnes fortunes fut cité au Conseil souverain des Fées , & voici l'Arrêt qui fut rendu : *Le Génie Zulphin...*

F L O R I S S E.

Que veux-tu dire ? Le Génie Zulphin ? C'est mon pere ?

110 LES PARFAITS AMANS,
MUTALIB.

Sansdoute, c'est votre pere, & c'est aussi son histoire que je vous raconte : on n'instruit pas ordinairement les enfans des fredaines de leurs parens , à moins qu'on n'en ait de fortes raisons ; vous jugerez des miennes par la suite de mon récit ; revenons à l'Arrêt : *Le Génie Zulphin deviendra laid , pesant , lourd , décrepit , à l'instant que la fille qu'il a eue d'une mortelle , c'est vous , pressée par son amour , en fera l'aveu à son Amant.*

FLORISSE.

O ciel !

MUTALIB.

Ce n'est pas le tout : votre pere a parmi les Fées une sœur du même caractère que lui ; vive, folle, étourdie, coquette, capricieuse , bravant avec intrepidité toutes les bienseances : un Génie qu'elle trompoit , la surprit avec un Mortel ; il représenta que

puisque les Fées avoient cru devoir se venger des perfidies du frere, il étoit juste qu'on punit aussi celles de la sœur : il fut dit que l'Arrêt leur seroit commun.

F L O R I S S E.

Quel Arrêt, grands Dieux !

M U T A L I B.

Il est sûr que pour un Petit-Maître & pour une Coquette, qui ne font occupez que de leurs graces, de leurs ajustemens, de leur jargon & de leur maintien, il est bien terrible de penser que tout à coup, dans un instant, ils tomberont de cet état qui leur paroît si délicieux, si brillant, dans l'état affreux de la décrépitude : c'est pour parer ce coup fatal, que votre pere vous tient, depuis l'âge de cinq ans, enfermée dans ce Château ; & la Fée, sa sœur, avoit pris la même précaution à l'égard de son fils ; mais ce fils s'est échappé ; c'est ce jeune

homme qui s'arrêta hier si longtems à vous considérer, tandis que vous étiez à la fenêtre, qui vous parut si aimable, & à qui vous avez sans doute rêvé toute la nuit. . . Mais, quoi, vous voilà toute en pleurs ?

F L O R I S S E.

Que je suis malheureuse !

M U T A L I B.

Ne vous affligez pas tant ; je ne vous ai fait tout ce détail, que pour vous prévenir sur le danger. . .

F L O R I S S E.

Mon pere ne voudra jamais devenir laid ; il me tiendra toujours renfermée dans ce Château ; j'y mourrai. . .

M U T A L I B.

Vous n'y mourrez pas : connoissez-moi, Florisse ; j'ai pris la figure du Sauvage qui vous a gardée jusqu'à présent ; je suis le Génie Mutalib, frere de votre pere ; prévoyant les malheurs qui vous menacent, je viens

contre mon frere & ma sœur , vous
défendre vous & votre Amant.

FLORISSE, *le caressant.*

Ah , mon cher oncle ! mon cher
oncle ! ...

MUTALIB.

J'ai été indigné de voir un pere &
une mere , livrés à tous les égaremens
du cœur & de l'esprit , condamner
des enfans innocens à une éternelle
prison. . . Mais , j'apperçois Arlequin
& Scapin ; ils sont au service de votre
pere ; il ne faut pas qu'ils voyent que
je vous laisse sortir ; rentrez vite , tan-
dis que sous cette figure qui me dé-
guise à leurs yeux , je vais tâcher de
sçavoir ce qu'ils viennent faire ici.

FLORISSE , *en s'en allant.*

Mon cher oncle , je n'ai d'espoir
qu'en vous.

MUTALIB.

Il y aura bien des obstacles à sur-
monter , ma chere nièce , mais j'es-
pere d'en venir à bout.

S C E N E II.

MUTALIB, *toujours sous la figure du Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, à Scapin.

JE te dis que j'en suis sûr.

SCAPIN.

Et moi, je te dis que tu te trompes.

ARLEQUIN.

Tu t'obstines mal à propos.

SCAPIN.

C'est toi qui as tort.

ARLEQUIN.

Enfin, nous avons parié ?

SCAPIN.

Certainement.

ARLEQUIN.

Tu perdras.

SCAPIN.

Nous verrons.

ARLEQUIN, *appercevant*
Mutalib, & *l'embrassant*.

Eh, bon jour, mon cher Sauvage.

MUTALIB, *gravement*.

Bon jour.

SCAPIN, *l'embrassant aussi*.

Ton serviteur, mon ami.

MUTALIB.

Ton serviteur.

ARLEQUIN, *caressant la*
moustache de Mutalib.

La voilà, cette moustache ! la belle
moustache ! eh bien, Scapin, paries-
tu encore ?

SCAPIN.

Toujours.

MUTALIB.

Qu'avez-vous donc parié ?

ARLEQUIN.

En venant ici, nous parlions de toi
& de tout ton mérite ; il m'a soutenu
que ta moustache étoit postiche.

SCAPIN.

Et je le soutiens encore.

116 LES PARFAITS AMANS,
ARLEQUIN.

Je te soutiens qu'elle est naturelle.

SCAPIN.

Elle ne l'est pas , te dis-je.

ARLEQUIN.

Elle ne l'est pas ? Quel entêté !
oh cela me met dans une colere...
Tiens , regarde donc.

(Il tire de toute sa force , & traîne
Mutalib par la moustache.)

MUTALIB.

Ah ! ah ! ah ! coquin ! coquin !

ARLEQUIN, à Scapin.

Disputeras-tu encore ?

SCAPIN.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Quoi , tu n'as pas perdu ?

SCAPIN.

Pour me convaincre , il faut que
je tire moi-même.

MUTALIB.

Tirer toi-même ?

SCAPIN.

Apparemment.

MUTALIB, *levant sa massue.*

Approche.

SCAPIN.

Eh bien, le pari est nul.

ARLEQUIN, *à Mutalib.*

Que diantre, laisse-le tirer, ne fusse que pour l'honneur de ta moustache.

MUTALIB.

Marauts, si je laisse tomber ma massue...

ARLEQUIN.

Mais tu as tort ; tu sçais que j'aurois gagné ; tu me fais perdre cet argent-là, comme si tu le voloïs dans ma poche.

MUTALIB, *froidement ;
feignant de s'en aller.*

Au revoir.

ARLEQUIN, *le faisant revenir.*

Où vas-tu donc ?

118 LES PARFAITS AMANS ;
MUTALIB.

A mon poste.

ARLEQUIN.

A ton poste , vilain Suisse ! De-
meure , nous avons à te parler ; le
Génie notre Maître a sçu qu'un jeune
homme roda hier longtemps autour
de ce Château.

MUTALIB.

Il est vrai.

ARLEQUIN.

Il nous envoie te dire de veiller
plus exactement que jamais sur Made-
moiselle Florisse.

MUTALIB , *froidement , & fei-
gnant encore de s'en aller.*

Je ferai mon devoir ; j'affommerai
ce jeune homme , s'il revient.

ARLEQUIN.

Animal , ne sçais-tu pas que par
l'Arrêt prononcé contre notre Maître ,
il ne lui est pas permis d'employer la
force , ni les secrets de son art , contre

ceux qui tâcheront de se faire aimer
de sa fille ?

M U T A L I B.

Je l'avois oublié.

A R L E Q U I N.

Il a promis de nous récompenser
magnifiquement , Scapin & moi , si
nous pouvons , par quelque ruse ,
éloigner ce jeune homme... Scapin ?

S C A P I N.

Eh bien ?

A R L E Q U I N.

Il me vient une idée.

S C A P I N.

Voyons.

A R L E Q U I N.

Je prendrai un des habits de Made-
moiselle Florisse ; je me présenterai
comme si j'étois elle...

S C A P I N.

La peste de l'animal ! Voyez , voyez
le beau minois pour qu'on le prenne
pour une jolie fille ?

120 LES PARFAITS AMANS,
ARLEQUIN.

Je dirai à ce jeune homme...

SCAPIN.

Que pourras-tu lui dire ? Il s'imaginera bien qu'on ne garderoit pas avec tant de soin une guenon comme toi.

ARLEQUIN.

Que tu es bête ! que tu es bête !
(montrant Mutalib.) il est bien butor , bien lourd , bien épais , cependant je suis sûr qu'il devine...

MUTALIB, gravement.

Tu te trompes , je ne devine jamais.

ARLEQUIN.

Eh bien , animaux que vous êtes , écoutez-moi : je dirai à ce jeune homme que mon pere , par la puissance de son art , m'a ainsi enlaidie ; quand je dis enlaidie , c'est-à-dire , un peu diminué de la blancheur , de la finesse & de l'éclat de mon teint ; (prenant

un

un ton de mignardise.) car enfin , après tout , sans trop se flatter , sous quelque déguisement que l'on soit , on ne fera jamais à faire peur , & j'ai connu à Scapin vingt Maîtresses avec qui je n'aurois fait certainement nulle comparaison pour la taille & la figure.

M U T A L I B.

Cela marque son bon goût.

S C A P I N.

Quoi , tu dis que tu m'as connu des Maîtresses . . .

A R L E Q U I N, *du même ton ridicule de mignardise.*

Oui , Mons Scapin , Mons Scapin , nulle comparaison ; brisons , brisons là-dessus ; si l'amour que vous aviez pour elles , vous aveugle encore , je veux bien ne m'en pas offenser . . . J'apperçois quelqu'un ; seroit-ce ce jeune homme ?

M U T A L I B.

Lui-même.

Tome III.

*

F

122 *LES PARFAITS AMANS,*
ARLEQUIN.

Il est bien fait , & le cœur d'une recluse est toujours prompt à s'enflammer ! Mademoiselle Florisse l'a-t-elle vû ?

MUTALIB.

Oui.

ARLEQUIN.

Se font-ils parlé ?

MUTALIB.

Non.

ARLEQUIN

Allons , allons , Scapin , entrons ,
entrons vite pour nous déguiser.



S C E N E I I I.

MUTALIB *au bord du Théâtre ;*
ZERMÈS *au fond , conside-*
rant le Château.

M U T A L I B

IL regarde s'il ne verra point paroître sa Maîtresse ; ces pauvres Amans sont menacez de grands malheurs ; je les protégerai de tout mon pouvoir ; mon cher neveu , tu auras besoin de courage & de fermeté. Servons-nous de la puissance de mon art ; excitons des prestiges ; faisons naître des monstres ; éprouvons s'il est capable d'affronter les dangers & la mort , & s'il ne se laissera point épouvanter.

Z E R M È S , *s'approchant de Mutalib.*

Mon ami , à qui appartient ce Château ?

124 LES PARFAITS AMANS,
MUTALIB, *fierement.*

A moi, qui t'ordonne de t'en éloigner.

ZERMÉS, *avec mépris.*

Tu me fais naître l'envie d'y entrer.

MUTALIB, *se mettant entre lui
& le Château, & levant sa massüe.*

Ose en approcher.

ZERMÉS.

Ah, tu me menaces?

(*Il fond, l'épée à la main, sur Mutalib qui dispa-
roit. Un énorme Géant se
présente; Zermés combat ce Géant
qui s'abîme & est remplacé par une
autre figure moins grande, toute
noire, avec des aîles, la barbe, les
cheveux & les sourcils blancs. Cette
figure s'abîme encore; il sort une gros-
se gerbe de feu, & ensuite, de la
fenêtre, s'allonge & se replie un grand
serpent qui se change tout à coup en
un oiseau monstrueux; Zermés frappe*

cet oiseau ; il s'envole , en jettant
un cri lugubre ; la porte du Château
s'ouvre ; Arlequin & Scapin paroif-
sent ; déguifés en femmes.

S C E N E I V.

ZERMÉS , ARLEQUIN &
SCAPIN *en femmes.*

ARLEQUIN, *s'appuyant sur
le bras de Scapin , avance
nonchalamment.*

N'ALLONS pas plus avant : arrêtons-nous
ma bonne :

Je ne me soutiens plus : ma force m'abandonne.

Z E R M É S.

Mesdames , vous sortez de ce châ-
teau ; je vous prie de contenter ma
curiosité au fujet d'une jeune person-
ne que je vis hier à cette fenêtre.

A R L E Q U I N.

Hélas !

F iij

Hélas !

ZERMÉS.

Lui feroit-il arrivé quelque malheur ?

SCAPIN.

Seigneur , cette jeune personne dont la vûë parut vous intéresser , & à qui vous n'avez inspiré que trop d'amour...

ARLEQUIN.

Ah , ma bonne , ménage ma pudeur ; quel aveu vas-tu faire ?

SCAPIN.

Mon enfant , nous n'avons pas le tems d'observer les bienséances...
Seigneur , la voilà.

ZERMÉS.

La voilà ? ce monstre...

ARLEQUIN.

Ah , je me meurs ! je me meurs !

SCAPIN.

Ma petite , ma chere petite...

ARLEQUIN.

Je suis un monstre à ses yeux !

SCAPIN , à Zermés.

En vérité , Seigneur , cela n'est pas bien.

ZERMÉS.

Quoi tu voudrois me persuader...

SCAPIN , feignant de pleurer.

Ce qui n'est que trop vrai ! C'est elle , & vous voyez en moi sa fidelle nourrice.

ZERMÉS.

Seroit - il possible ! Mais , après tous les prodiges que je viens de voir , rien ne doit m'étonner. (à Arlequin.)

Quoi , vous seriez cette personne adorable...

ARLEQUIN.

Ah , laissez-moi , laissez-moi.

ZERMÉS.

Arrêtez...

ARLEQUIN.

Je suis , dites-vous , un monstre...

ZERMÉS.

De grace...

F iv

SCAPIN.

Ma petite , vous êtes si changée ;
il est excusable.

ARLEQUIN.

Non , il ne l'est pas.

ZER MÉS.

Madame , je vois qu'il y a de l'enchantement dans tout ceci ; daignez m'éclaircir ce mystère , & comptez que je suis prêt à sacrifier mille fois ma vie pour vous servir & vous venger.

ARLEQUIN , *soupirant & le regardant tendrement.*

Qu'on est foible quand on aime !
Seigneur , si vos yeux on pû me méconnoître , votre cœur n'auroit pas dû s'y tromper. Apprenez mes malheurs : à l'âge de cinq ans , j'ai été renfermée dans ce Château , sous la garde d'un vilain Sauvage ; j'y ai passé mes plus tendres années , sans sentir ma captivité ; ma bonne , qui conte

fort joliment , me faisoit de petites histoires ; d'ailleurs , il ne m'y manquoit rien de tout ce qui peut aider à former le cœur & l'esprit des jeunes personnes de qualité ; j'y avois des perroquets , des pantins , des singes , des petits chiens ; je faisois des nœux. Mais enfin , l'âge amene les idées ; je commençai à me regarder plus souvent à mon miroir ; je sentis avec cet aimable embonpoint qui perfectionne nos charmes , je sentis croître en moi un certain trouble , des desirs confus ; ma bonne , qui est la modestie même , demeuroid quelquefois toute interdite des questions que je lui faisois par pure innocence. L'ennui me gagnoit de plus en plus ; je lui demandai si souvent quand nous sortirions de cette prison , qu'enfin elle m'aprit que mon pere tâcheroit de m'y retenir toujours , parce qu'il étoit menacé d'un grand malheur à

l'instant que je prononcerois pour la première fois cette aveu toujours si embarrassant pour une bouche timide , ces mots , *je vous aime* , qui coutent tant à prononcer à une fille bien née , mais . . . qu'enfin on prononce tôt ou tard. Hier le hazard conduisit vos pas au pied de ce Château ; vous vous y arrêtâtes ; je ne me laissois point de vous regarder. . .

Épargnez-moi , Seigneur, d'en dire davantage :
Je sens que la rougeur me couvre le visage.

Z E R M É S.

Ah , de grace , Madame , achevez :

A R L E Q U I N.

Mon pere qui nous examinait sans doute , démêla l'impression que vous faisiez sur mon foible cœur , & soit pour me punir , soit qu'il ait cru trouver un moyen d'éviter le malheur qu'il craint , il a fait évanouir , d'un coup de baguette , le peu de charmes que j'avois.

Z E R M É S.

Le barbare ! un pere peut-il être assez inhumain... charmante personne !..

A R L E Q U I N.

Ce n'est pas la perte de ma beauté qui m'afflige le plus ; je suis moins vaine que tendre ; mais quand je pense que je vais perdre aussi votre cœur , car...vous ne m'aimerez pas faite comme je suis ?

S C A P I N.

Eh pourquoi non , Madame ? Monsieur paroît un galant homme ; il voit que vous souffrez à cause de lui ; cela doit l'attacher encore plus à vous ; d'ailleurs, il y a des moyens de finir votre enchantement.

Z E R M É S , à *Scapin*

Ah, dites-les-moi promptement. . .

A R L E Q U I N , à *Scapin*.

Non, ma chere , non , ne les dis pas.

132 *LES PARFAITS AMANS,*
Z E R M É S.

Quoi , Madame , douteriez-vous de mon courage , ou voulez-vous me laisser croire que vous réservez à un Amant plus cheri , la gloire de vous tirer de l'état où vous êtes ?

A R L E Q U I N.

Ah ! ne me faites pas cette injustice ; mais , je vous avoue que quand je pense aux moyens qu'il faudroit que vous employassiez pour me désenchanter , le cœur me saigne.

S C A P I N.

Et à moi aussi ; mais enfin , il n'en mourra pas : Seigneur , en partant d'ici , il faut que vous marchiez toujours vers l'Orient ; vous vous arrêterez dans le premier bois que vous trouverez , & là , pendant huit jours. . . vous voyez que le terme n'est pas long ? . .

Z E R M É S.

Eh bien , pendant huit jours ?

SCAPIN.

Tous les matins , avec cette ceinture , vous vous appliquerez vingt-deux coups bien comptez ; j'offrirois volontiers de vous accompagner pour vous épargner la peine de vous les donner vous-même ; mais , comme il faudra que vous soyez tout nud , la pudeur ne me permet pas. . .

FLORISSE , *qui s'est mise
à la fenêtre.*

Scélerats ! Coquins ! Seigneur, châtiez ces deux fourbes qui se font ainsi déguisez pour vous tromper.

ZERMÉS , *leur appliquant plusieurs
coups de la ceinture avant
qu'ils puissent se sauver.*

Ah , marauts !

A R L E Q U I N .

Seigneur , Seigneur , prenez garde ; je suis la vraie Florisse ; celle qui est à la fenêtre , n'est qu'un phantôme.

134 LES PARFAITS AMANS ;

Z E R M É S , *battant Scapin.*

Et la nourrice , la fidelle nourrice ?

SCAPIN.

Ah ! ah ! ah !

Z E R M É S , *les ayant poursuivis jus-*
que dans la coulisse , re-
vient sur le Théâtre.

Les coquins, comme ils me jouoient !
Voyons s'il se présentera encore quel-
qu'obstacle pour m'empêcher d'entrer
dans ce Château.

Il s'avance pour entrer ; la porte se haus-
se , se baisse , se met à droite , à gau-
che ; il s'accroche au balcon & entre.



S C E N E V.

MUTALIB, *toujours sous la figure du Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

MUTALIB, *à part.*

JE suis fort content & de l'intrépidité que mon Neveu a montrée contre ces monstres que je n'avois produits que pour éprouver son courage, & de la petite correction qu'il a faite à ces drôles-ci ; on voit, à leurs grimaces & à leurs contorsions, que les épaules leur font mal. (*à Arlequin.*) Ce jeune homme me paroît peu poli avec le beau Sexe ?

ARLEQUIN.

Je crois que tu veux railler, vilain marabous ? Morbleu, tu mériterois que nous te rendissions au centuple les coups que nous avons reçus.

SCAPIN.

Sans doute : ne devois-tu pas empêcher Mademoiselle Florisse de se mettre à la fenêtre ? Tout alloit bien jusques-là ; tu peux compter que je dirai à notre Maître la façon dont tu le fers.

MUTALIB.

Sors d'erreur : apprens que je n'ai point de Maître ; que je ne fers que la justice & l'équité , & que je suis Mutalib.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Seigneur . . . pardonnez . . . l'ignorance . . . qui nous faisoit ignorer . . . que vous étiez . . . sous cette vilaine figure.

ARLEQUIN.

Certainement , Seigneur , si j'avois sçû que c'étoit vous , je n'aurois pas été assez impertinent pour vous tirer la moustache.

M U T A L I B.

Je ne suis fâché que de vous voir tâcher de seconder l'injustice d'un Pere & d'une Mere assez barbares pour avoir voulu tenir toujours leurs enfans dans une étroite prison.

A R L E Q U I N.

Quand les Maîtres ne sont pas bons, il faut bien que les Valets soient méchans.

M U T A L I B.

Et si vous aviez un bon Maître qui vous mettroit un jour à votre aise, seriez-vous honnêtes gens ?

A R L E Q U I N.

Oh , oui : je crois que je serois honnête homme , si j'avois le moyen de n'être point un coquin.

M U T A L I B.

Eh bien , je vous promets de vous recompenser au-delà de vos espérances ; attachez-vous à moi.

S C A P I N.

Volontiers.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur ; aussi-bien votre frere , malgré toutes ses belles promesses , n'a jamais rien fait pour nous ; au lieu que vous avez la réputation d'être un Génie de probité & d'honneur.

MUTALIB.

Vous serez contents , si je le suis de vous... Mais ces nuages commencent à se dissiper... Ces murs s'ébranlent...

ARLEQUIN, *avec effroi.*

Qu'est-ce que cela nous annonce ?

MUTALIB.

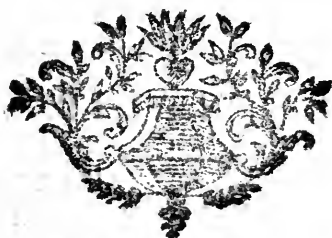
Cette Tour s'écroulera , & les différentes personnes que mon frere y tient enchantées , reprendront leur figure naturelle , à l'instant que ma Niece avouera à son Amant qu'il est aimé ; apparemment que la pudeur & la crainte disputent encore dans son cœur le terrain à l'Amour.

COMÉDIE. 139
ARLEQUIN.

Oh, l'Amour ne tardera pas à l'emporter. . . Voyez, voyez. . . Ma foi, la Pudeur ne bat plus que d'une aîle. . . La Tour s'en va au diable. . . L'y voilà.

Les nuâges achevent de se dissiper ; la Tour s'écroule ; on voit Zermès aux genoux de Florisse, lui baisant la main ; les différentes personnes qui étoient enchantées dans les Jardins de ce Château, s'assemblent & forment des danses.

Fin du Premier Acte.





A C T E I I.

Le Théâtre représente des Jardins.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, *sous sa figure naturelle*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.



H bien , avez vous vu
votre frere & votre sœur ?

MUTALIB.

Invisible à leur yeux , j'ai eu le plaisir
de les contempler tout à mon aise.

ARLEQUIN.

Sont-ils réellement bien laids , bien

changés ? Ont-ils l'air bien vieux, bien décrépit ?

M U T A L I B.

Je t'en réponds.

A R L E Q U I N.

Ne vous ont-ils point fait pitié ?

M U T A L I B.

Tien , j'ai le cœur bon , & si ma sœur avoit été simplement de ces femmes galantes dont l'ame tendre a besoin d'être toujours occupée , je la plaindrois ; mais une Coquette , foible sans être sensible ; toujours en intrigue sans avoir peut-être jamais aimé ; fourbe , fausse , envieuse , déchirant ses Amies , dénigrant ses Amans , dans le tems même qu'ils l'avoient ; étalant partout un maintien indécent ; étourdie pour paroître brillante , ou bien affectant de traîner ses paroles pour se donner des airs de mignardise & de nonchalance : ah si , si ! je n'en ai pas plus de pitié que de son frère ,

qui a été le beau modèle sur lequel se sont formés tous ces petits Fats dont on est , & dont on sera peut-être à jamais infecté.

ARLEQUIN.

C'est une importune & maudite race !

MUTALIB.

Lorsqu'il entra dans le monde , sentant la nécessité de plaire aux femmes pour se mettre à la mode , il déguisa d'abord son caractère impérieux ; il parut doux , poli ; cinq ou six Fées qui commençoient à être sur le retour , postulerent son éducation ; à peine deux ou trois Aventures d'éclat l'eurent-elles mis en réputation , qu'il ne se contraignit plus ; toute l'impertinence de son caractère se développa ; marchant dédaigneusement , se pavanant , composant ses grâces , affectant l'air malin , le ton ricanneur , parlant toujours , n'écoutant

jamais , décidant sans cesse : croiroistu que son audacieuse fatuité en imposa , lui réussit ? Ses travers & ses ridicules furent regardés comme des graces & des agrémens ; son jargon entortillé passa pour le bon ton. Chaque jour , quelque nouvelle perfidie accrédoit de plus en plus ce Héros charmant ; hautain , insolent , sans égards , sans ménagement pour les femmes , il en étoit courû ; il étoit né , disoit-il , pour les subjuguier ; mais , ma foi , il n'en subjuguera plus. Il ne tardera pas sans doute à venir dans ces lieux pour se vanger de sa fille. . .

A R L E Q U I N.

De sa fille ? Je croyois qu'il ne pouvoit plus rien contre elle ?

M U T A L I B.

Il est sûr que par l'Arrêt prononcé contre mon frere & ma sœur, il ne leur est pas permis d'user de violence pour

séparer leurs enfans ; mais la malignité a tant de ressources ! Elle inspire tant de ruses , de stratagêmes ! J'ai conseillé à mon Neveu de se tenir caché pendant le reste du jour ; j'ai aussi quelques avis à donner à ma Nièce : tandis que je vais lui parler , attends moi ici , & examine bien tout ce qui se passera.

Il sort.

S C E N E I I.

ARLEQUIN, *seul.*

CE Génie est bon-homme , mais je le crois un peu bête. Je le servirai d'inclination contre son frere & sa sœur ; cependant toujours de façon à ne me pas exposer ; si j'aime les bonnes gens , je crains encore plus ceux qui ne le sont pas. . . Mais que vois-je... Seroit-il possible. . .

S C E N E

S C E N E I I I.

ARLEQUIN , CORALINE.

ARLEQUIN.

CORALINE !

CORALINE.

Oui , c'est moi.

ARLEQUIN.

C'est toi ? Eh d'où viens-tu , ma chere Enfant ?

CORALINE.

J'étois au nombre des personnes que le Génie tenoit enchantées dans ces Jardins ; il y a quelque tems qu'il vint voir sa Fille ; je lui reprochai la prison où il la tenoit enfermée ; il se fâcha contre moi...

ARLEQUIN.

Je te croyois morte. Que je t'ai pleurée ! La chere Coraline , disois-je , du moins si j'en avois aupara-

Tome III.

* G

146 LES PARFAITS AMANS,
vant fait ma femme ! hélas , peut-
être est-elle morte fille !

CORALINE.
Qu'appelles-tu peut-être ?

S C E N E I V.

ARLEQUIN , CORALINE ,
SCAPIN , *au fond du Théâtre.*

ARLEQUIN , *voulant la caresser.*

MAIS , n'est-ce point ton ombre ?

CORALINE.

Finis.

ARLEQUIN , *continuant
de la caresser.*

Ma chere Enfant , laisse-moi m'as-
surer que tu n'es point morte. (*Elle
lui donne un soufflet.*) Oh , parbleu ,
tu es bien vivante ! Dis-moi , je m'i-
magine qu'être enchantée , c'est com-
me si l'on dormoit : faisois-tu de jolis
songes ?

CORALINE.

Je ne pensois à rien.

ARLEQUIN.

Voilà comme vous dites toujours, vous autres filles. Ne révois-tu point quelquefois que je t'épousois ?

CORALINE.

J'aurois plutôt rêvé à Scapin à qui je suis promise.

ARLEQUIN.

En vérité, une personne qui a eue l'honneur d'être enchantée comme une Princeesse, peut-elle encore penser à un Scapin ?

SCAPIN, s'approchant.

Qu'appelles-tu un Scapin ?

ARLEQUIN.

Ah, te voilà, mon Ami ?

SCAPIN.

Un Scapin ?

ARLEQUIN.

Sans doute un Scapin, un Scapin ?
N'es-tu pas un Scapin ? Si tu ne l'étois

148 *LES PARFAITS AMANS,*
pas , qui diable voudroit l'être ?

SCAPIN.

Ecoute , j'ai retrouvé Coraline...

ARLEQUIN.

Et moi aussi , comme tu vois.

SCAPIN.

N'ayons point de querelle ensemble.

ARLEQUIN, *d'un ton suffisant.*

Qu'appellez-vous donc de querelle ensemble , Mons Scapin , Mons Scapin ?

SCAPIN.

Elle est presque ma femme.

ARLEQUIN.

Quand elle le seroit tout-à-fait ?

SCAPIN.

Tu sçais que je ne suis pas patient ?

ARLEQUIN, *le morguant d'un ton fier.*

Que feras-tu ?

SCAPIN.

Si je te retrouve avec Coraline...

ARLEQUIN.

Eh bien ?

SCAPIN.

Je prendrai un bâton. . .

ARLEQUIN.

Un bâton ? Voyons , voyons un
peu.

SCAPIN.

Je t'en donnerai cent coups. . .

ARLEQUIN, *toujours fierement.*

Toi ?

SCAPIN.

Oui , moi , moi , moi.

ARLEQUIN, *se radoucissant.*

Eh bien , tant mieux , je les recevrai ; ensuite j'irai retrouver Coraline : charmante Coraline , lui dirai-je , Scapin vient de me donner cent coups de bâton ; il m'en a promis autant toutes les fois que je vous parlerois ; mais dût-il m'en donner cent mille , je ne puis cesser de vous aimer ; voilà le bâton , frappez vous-même. Coraline est bonne , pitoyable , compatissante ; le bâton lui tombera des

150 LES PARFAITS AMANS,
mains , elle me regardera , elle soup-
cera. . .

SCAPIN, *avec rage.*

Ah , le coquin !

ARLEQUIN.

Il n'y a point de coquin à cela ;
Monsieur Scapin ; c'est ainsi qu'on
pense quand on aime.

S C E N E V.

ARLEQUIN, SCAPIN,
CORALINE, ZERMÉS.

ZERMÉS.

MON cher Arlequin , mon cher
Scapin , mon Oncle m'a dit
tantôt que je pouvois avoir toute con-
fiance en vous ; je voudrois lui parler ;
où est-il ?

ARLEQUIN.

Je l'attends ici ; il ne tardera pas
à revenir ; mais permettez-moi de vous

dire que vous avez tort de vous montrer.

Z E R M É S.

Hélas !

A R L E Q U I N.

Il vous avoit recommandé de vous tenir caché.

Z E R M É S.

Je ne puis vivre sans voir ma chère Florisse ! Coraline , où est-elle ?

A R L E Q U I N.

En vérité , Monsieur , par votre amoureuse impatience , vous vous exposez à vous perdre , à la perdre elle-même & à nous perdre tous.



S C E N E V I.

ZERMÈS , CORALINE ;
ARLEQUIN , SCAPIN ,
LA FÉE.

LA FÉE, *au fond du Théâtre.*

VOILA mon indigne fils !

ARLEQUIN à *Zermès.*

Si votre Mere venoit , si elle vous
trouvoit , irritée comme elle l'est ,
vous passeriez , je crois , fort mal votre
tems.

ZERMÈS.

Eh pourquoi est-elle irritée ? Ne
faut-il pas être la plus injuste de toutes
les femmes , une marâtre. . .

LA FÉE, *au fond du Théâtre.*

Comme parle de moi ce Fils res-
pectueux ?

SCAPIN à *Arlequin.*

Je crois qu'il n'y a rien à craindre ;

devenue laide & hideuse , elle se tiendra cachée & n'osera se montrer.

LA FÉE , *s'approchant de Scapin.*

Laide & hideuse ?

Coraline s'enfuit en jettant un cri de frayeur ; Arlequin reste un moment tout tremblant & s'échappe ensuite.

SCAPIN , *tout tremblant.*

Madame. . . Excusez. . . C'est qu'on m'avoit dit. . . Mais je vois qu'on avoit tort. . . & vous voilà toute aussi jeune , toute aussi fraîche , toute aussi belle. . . *Il veut s'enfuir ; elle le poursuit jusqu'à l'entrée de la Couliſſe & le frappe de ſa baguette ; il paroît en Buſte ſur un Piedeſtal. Elle poursuit auffi ſon Fils , & revient enfuite ſur le Théâtre.*



S C E N E VII.

LA FÉE, *seule.*

C'E n'est qu'un commencement de vangeance ; ce n'est qu'un foible essai des fureurs dont mon ame est agitée. Malheureuse ! quel changement affreux ! en quel état me vois-je reduite ! ... J'attends Zulphin ; il m'a fait dire de me rendre dans ces lieux pour consulter ensemble s'il n'y a point de remède à nos maux. ... Peut-être est-il dans ce bois ? Voyons : les endroits les plus solitaires & les plus sombres ne sçauroient désormais l'être assez pour nous deux !

Elle sort.

S C E N E V I I I.

MUTALIB , SCAPIN

en Buste au bord de la Couliſſe.

MUTALIB.

ELE s'éloigne, l'indigne Mégère !
mais auſſi quelle imprudence a
ſon Fils de ſe montrer ! ſon impa-
tient amour l'a emporté ſur mes con-
ſeils ; il a voulu revoir ſa Maîtreſſe. . .

S C E N E I X.

MUTALIB , ARLEQUIN

SCAPIN *en Buste au bord
de la Couliſſe.*ARLEQUIN , *arrivant en faiſant
de grands éclats de rire.***H**A ! ha ! ha !

MUTALIB.

Je crois que tu ris ?

G vj

156 *LES PARFAITS AMANS,*
ARLEQUIN.

Ma foi , c'est après avoir eu grande peur.

MUTALIB.

Sçais-tu ce qui est arrivé à mon Neveu ?

ARLEQUIN.

Comment, si je le sçais ? C'est ce qui me fait rire.

MUTALIB.

Malheureux , tu mériterois. . .

ARLEQUIN.

Tapi derriere un arbre , je n'étois qu'à dix pas lorsque sa Mère l'a poursuivi , & le touchant de sa baguette , l'a métamorphosé : c'est à présent le plus beau Matou ! . . Mais , en perdant sa figure , il n'a pas perdu son amour ; il a couru tout de suite dans le Jardin où Mademoiselle Florisse se promenoit ; il s'est placé devant elle ; elle a toujours aimé les chats , & il la regardoit si tendrement qu'elle

s'est baissée pour le flatter de la main ; il a haussé le dos avec un miaulis si doux , si tendre , si délicat , qu'elle l'a pris sur ses genoux avec une espee de transport. Il a le corps noir ; le tour du cou & le petit bout de la queue blancs ; de beaux grands yeux à fleur de tête , les oreilles bien placées , une gueulle petite , agréable & façonnée : vous pouvez vous vanter d'avoir dans ce Neveu là une des plus jolies bêtes qu'on puisse voir.

M U T A L I B.

As-tu dit à ma Niece que c'étoit son Amant ?

À R L E Q U I N.

Non : j'ai pensé que si elle le sçavoit , peut-être lui retrancheroit-elle bien de petites privautés , bien de petits agrémens , dont le pauvre Minet fera bien aise de profiter , jusqu'à ce que vous lui rendiez sa figure.

Cela n'est pas en mon pouvoir ; mais je suis sûr que ma sœur ne tardera pas à la lui rendre ; elle s'est laissée emporter à un premier mouvement de fureur, & n'a pas d'abord réfléchi que l'Arrêt des Fées ne lui permettoit pas d'user de violence contre son fils.

ARLEQUIN, appercevant la tête de Scapin au bord de la coulisse.

Que diable ! . . Me trompai-je ? . . Non , ma foi . . . C'est la tête de Scapin !

MUTALIB.

Oui , & un autre trait de la méchanceté de ma sœur.

ARLEQUIN.

Comment ! Le voilà en Buste comme un Empereur Romain ! Cette métamorphose est trop honorable pour un faquin comme lui.

MUTALIB, *tandis qu'Arlequin remue la tête de Scapin & la fait aller comme celle d'une Pagode.*

Je ne puis pas rompre entièrement l'enchantement de ce pauvre garçon, mais je puis du moins lui rendre l'usage du sentiment & de la parole.

Il le touche de sa baguette.

SCAPIN, *ouvrant les yeux avec beaucoup de grimaces & de contorsions, & s'avançant sur le Théâtre.*

Ah ! Seigneur Mutalib, ayez pitié de l'état où vous me voyez.

MUTALIB.

Mon cher Scapin, il m'est impossible à présent d'en faire davantage pour toi.

SCAPIN.

Quoi, je resterai comme je suis ?

MUTALIB.

Il faut t'armer de patience.

ARLEQUIN.

Parbleu, sauf le respect que je vous

dois , n'en pouvant pas faire davantage pour lui , il valloit mieux le laisser tout-à-fait statue , & ne lui pas rendre le sentiment ; s'il a faim à présent , comment voulez-vous qu'il s'y prenne pour manger & se nourrir.

M U T A L I B.

Pour manger & se nourrir ? Voilà bien la premiere réflexion d'un gourmand comme toi ; mais dans le fond tu as raison. (*Il tire un petit bâton de sa poche.*) Prends ce petit bâton de sympathie ; toutes les fois qu'en bûvant & en mangeant , tu le toucheras de ce petit bâton , en disant , Scapin , je bois pour toi , Scapin , je mange pour toi , ce fera comme s'il buvoit & mangeoit lui-même.

A R L E Q U I N.

Cela appaisera sa faim , sa soif ? Il aura le même plaisir ?

MUTALIB.

Oui , & si tu en doutes , tu peux l'éprouver.

Mutalib frappe du pied & fait sortir de dessous le Théâtre un panier où il y a du pain , du vin , des verres , de l'eau , des serviettes , &c.

Je vais dans ce bois observer jusqu'aux moindres démarches de mon frere & de ma sœur ; ils s'y sont donné rendez-vous pour consulter ensemble s'il n'y auroit point quelque remede à leur malheureuse situation.

Il sort.

S C E N E X.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

JE suis bien à plaindre , mon cher Arlequin !

162 LES PARFAITS AMANS,
ARLEQUIN.

Mais , non , puisqu'avec ce petit bâton de simpathie , je puis pourvoir à tous tes besoins. Voyons , as-tu appetit ?

SCAPIN.

Tu sçais que je n'ai pas mangé de la journée.

ARLEQUIN.

Le pauvre garçon !

*Il lui attache une serviette , le touche du
petit bâton , coupe un morceau
& mange.*

C'est pour Scapin que je mange. . .
Trouves-tu cela bon ?

SCAPIN.

Fort bon.

ARLEQUIN , *lui essuyant la
bouche avec la serviette.*

Cela est fort singulier ! fort singulier ! J'aurois crû l'avoir mangé.

Il verse du vin dans un verre.

C'est pour Scapin que je bois.

Après avoir bu.

Eh ce vin ? qu'en dis-tu ?

SCAPIN.

Excellent ! Encore un coup.

ARLEQUIN.

Volontiers.

Il verse & boit.

Tu vois que je suis poli ; je t'ai servi le premier ; mais , Mons Scapin , vous souvenez-vous de certaines menaces de coups de bâton...

SCAPIN.

Oh , ne parlons point de cela , mon Ami.

ARLEQUIN.

Je veux en parler.

SCAPIN.

J'ai eu tort.

ARLEQUIN.

Vous dites que vous avez eu tort , parce que vous voyez que votre estomach est à présent à ma discrétion.

Insulter de la sorte un homme comme moi ! cela mérite punition , & je vous condamne au pain & à l'eau pendant huit jours.

SCAPIN.

Quoi , Arlequin , tu serois capable . . .

ARLEQUIN *verse de l'eau dans un grand verre & y trempe un morceau de pain.*

C'est pour Scapin que je bois. (*après avoir bû.*) Cette eau est-elle fraîche ? . .

Et ce pain trempé ? Tu es naturellement yvrogne , gourmand ; un peu de diette ne te fera point de mal. A présent , regarde-moi manger pour mon compte.

Il s'assied à terre , boit & mange avec un grand appetit.

SCAPIN.

Est-il possible qu'Arlequin , que j'ai toujours connu pour un garçon généreux , un bon cœur , en agisse , avec

cette cruauté , à l'égard d'un ancien Ami ! Si j'étois à ta place , & que tu fusses à la mienne , je ne me mettrois à table que pour toi ; je ne boirois que pour t'enivrer : tu devrois mourir de honte !

ARLEQUIN.

Vas , tu me fais pitié ; bois un coup à ma santé. C'est pour Scapin que je bois.

Il verse du vin & boit.

SCAPIN.

A ta santé , mon Ami.

ARLEQUIN , après avoir bu.

Je te remercie.



S C E N E X I.

ARLEQUIN, SCAPIN,
CORALINE.

CORALINE.

A H , mon cher Scapin , qu'est-ce que Mutalib vient de m'apprendre ! seroit-il possible ! hélas , il n'est que trop vrai !

SCAPIN.

Tu vois , ma chere Coraline , je n'ai plus ni bras , ni jambes.

CORALINE.

Mon cher Scapin ! mon cher mari !

SCAPIN.

Épargne-toi ces caresses , ma chere Enfant ; c'est comme si tu embrassois un marbre.

ARLEQUIN à Coraline.

Cela est vrai , & c'est à moi à présent qu'il faut faire des amitiés pour qu'il

s'en ressentir ; je bois & je mange pour lui ; ne t'afflige point , tu n'y perdras pas ; je veux aussi dès ce soir t'épouser pour lui.

SCAPIN.

Non, non, je suis ton serviteur.

ARLEQUIN.

C'est moi qui suis le tien ; je l'épouserai , te dis - je , pour toi. (*Il prend la main de Coraline.*) Belle petite menotte , c'est pour Scapin , c'est pour Scapin que je vous baise.

SCAPIN.

Ne badinons point , je te prie.

ARLEQUIN à *Scapin*.

Tu auras bien du plaisir , je t'en réponds.

SCAPIN

Tu es trop serviable ; Coraline , viens de mon côté ; éloigne-toi de lui ; ne souffre pas qu'il t'approche.

ARLEQUIN.

Oh , tu le prends sur ce ton là ?

Eh bien , cela suffit ; je ne suis pas obligé de me donner la peine de mâcher & d'avaler pour toi ; je t'assure que tu feras diette.

SCAPIN.

Mais , malheureux , peux-tu vouloir abuser de ma triste situation. . .

ARLEQUIN.

C'est toi qui abuses de mes bontés.

SCAPIN.

Fais donc réflexion. . .

ARLEQUIN.

Et toi , fais diette ; nous verrons comment ton pauvre estomac s'accommodera de tout ceci.

SCAPIN.

Est-il possible que je sois à la merci d'un barbare. . .

ARLEQUIN.

Est-il possible que j'appartienne à un vilain jaloux , dira ton estomac.

SCENE

S C E N E X I I.

ARLEQUIN, SCAPIN;
CORALINE, MUTALIB.

M U T A L I B.

EH, malheureux, éloignez-vous,
éloignez-vous vite. Mon frere &
ma sœur esperent qu'en évoquant
les Puissances infernales, ils trouve-
ront quelque remède à leur situation;
il vont venir ici; ils ont choisi cet
endroit pour y faire leurs sortilèges
& leurs execrables conjurations.

*On voit plusieurs éclairs, suivis
d'un grand coup de tonnerre.*

ARLEQUIN, *en s'enfuyant.*

Je suis mort !

SCAPIN, *en s'en allant ,
appuyé par Coraline.*

Ma chere Coraline , aide-moi &
ne m'abandonne pas.

Tome III.

H

SCENE XIII.

LA FÉE, ZULPHIN.

LEs vents grondent ; on entend des mugissemens & des secouffes souterraines ; le Théâtre s'obscurcit entierement & devient une caverne ; deux globes de feu se précipitant du ceintre avec la plus grande vîteffe , traversent le Théâtre , l'un de droite à gauche , l'autre de gauche à droite , & vont tomber dans les coulisses opposées. Le Génie & la Fée qui étoient dans ces globes , en sortent , s'avancent tristement & font plusieurs cercles en l'air avec leurs baguettes. L'Orchestre forme un accompagnement sourd , dont les mouvemens deviennent peu à peu plus pressés. Tout à coup cette Musique s'interrompt & ne forme plus que de moment à autre quelques accens lugubres & plaintifs. Différens Spectres pa-

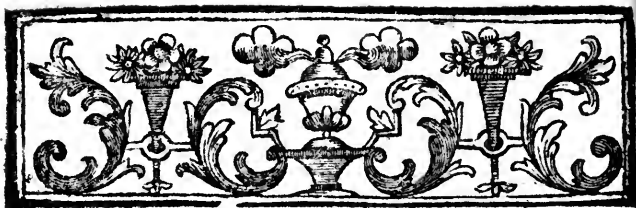
roissent & disparoissent à la lueur des éclairs ; l'Orchestre recommence son accompagnement avec des mouvemens plus vifs. Quatre démons sortent de dessous le Théâtre , & forment une danse ; on entend encore le tonnerre ; une vapeur épaisse s'élève , & lorsqu'elle se dissipe , on voit une horrible Furie qui prononce ces paroles :

Vous m'évoquez en vain du séjour ténébreux :
Rien ne sçauroit changer votre Arrêt rigoureux.

Elle s'abîme. Le Génie & la Fée s'en vont , en marquant leur désespoir par leurs gestes.

Fin du second Acte.





A C T E I I I.

Le Théâtre représente une Forêt.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB , ARLEQUIN ;
descendent d'un nuage.

ARLEQUIN.



O u s sommes venus bon
train ; combien avons-nous
fait de chemin à peu près ?

MUTALIB.

Deux cent lieues.

ARLEQUIN.

Deux cent lieues ! Il n'y a pas un

quart-d'heure que nous sommes partis !
 Je me plairois beaucoup à voyager
 de la sorte ; on n'est ni écorché , ni
 cahotté , ni obligé de rosser les Pos-
 tillons. Allons , dites - moi donc à
 présent ce que nous venons faire ici.

M U T A L I B.

Je viens y consulter un Oracle fa-
 meux , & en même-tems m'opposer
 aux mauvais desseins de mon frere &
 de ma sœur. J'ai dit à Scapin d'obser-
 ver au coin de ce Bois : toi , reste
 ici , tandis...

A R L E Q U I N.

Mais , tandis que vous irez d'un
 côté , si votre sœur vient de l'autre
 & me rencontre ? Elle a bien voulu
 rendre à Scapin sa figure ; mais elle
 lui a dit que si à l'avenir elle soup-
 çonnoit que nous fussions lui & moi
 dans les intérêts de son Fils , elle nous
 puniroit de façon que nous nous en
 souviendrions toute notre vie.

174 LES PARFAITS AMANS,
MUTALIB.

Prens cette bague : en la mettant
au petit doigt de la main gauche , tu
paroîtras aux yeux de quiconque te
regardera , ce que tu voudras être ,
un arbre , un rocher , un ruisseau , un
animal , un homme , une femme , en
un mot ce que bon te semblera ; d'ail-
leurs , je ne serai pas long-tems à
revenir.

Il sort.

S C E N E II.

ARLEQUIN, *seul.*

QUE de filles qui , sans avoir
cette bague , paroissent ce qu'el-
les ne sont plus depuis long-tems !
que de coquins qui , sans l'avoir au
doigt , paroissent d'honnêtes gens !



S C E N E I I I.

ARLEQUIN, UN BERGER.

LE BERGER *chante derriere
le Théâtre.***E**N vain une Mere severe ;
Veille sur ma Bergere. . .

ARLEQUIN.

J'entends chanter. . . Ah ! c'est un
Berger.LE BERGER, *arrivant sur
le Théâtre.*Elle m'a promis qu'en ces lieux ,
Elle viendrait combler mes vœux.ARLEQUIN, *à part.*Il attend sa Maitresse ; éprouvons
la vertu de la bague. Voyons , qu'est-
ce que je veux paroître à ses yeux ? . .
Un arbre ? . . Oui , un arbre ; mais
où le planterai-je ? . . Ici.*Il se met au milieu du Théâtre ,
& s'y tient droit.*

H iv

176 LES PARFAITS AMANS,
LE BERGER *continue de chanter.*

Espoir délicieux ,
De posséder l'objet que j'aime ,
Tu me fais , dans l'attente même ;
Gouter mille momens heureux.

Enfin , ma chere Zerbinette , après
tant de soins , de peines & de sou-
pirs , j'obtiens la récompense dûe
à mon amour ! . . . Asseyons-nous sous
cet arbre , d'où je pourrai la voir
venir.

S'asseyant aux piés d'Arlequin.

J'irai au devant d'elle ; je tâcherai
de la conduire dans le petit bocage ;
il y fait sombre ; quelquefois le trop
grand jour effraye les amours . . .

*Arlequin se baisse & lui souffle
aux oreilles.*

Il fait bien du vent dans cette en-
droit.

*Il veut s'adonner , Arlequin se met à
droit , à gauche , ensuite se recule
de deux pas , en sorte qu'il tombe
à la renverse ; il se relève en regardant*

Arlequin qui lui paroît toujours un arbre.

Qu'est-ce donc ? Il semble que cet arbre recule. . . En attendant ma chere Zerbinette , amusons-nous à y graver son nom & le mien.

*Il va à l'autre bord du Théâtre ,
cherchant son couteau.*

ARLEQUIN.

Oui-dà , il graveroit sur ma physionomie comme sur une écorce ? Allons , ma bague , changeons de figure ; sa Maîtresse est Bergere , elle doit avoir des moutons , paroissions le mouton favori de la Belle.

Il va au fond du Théâtre , se met à quatre pattes & commence à bêler.

LE BERGER.

Ah ! je vois le mouton cheri de Zerbinette , tâchons de l'attrapper.

Arlequin , après bien des lazzi , se laisse prendre & se couche à terre ; le Berger se couche à côté de lui , & le caresse.

H r

178 LES PARFAITS AMANS ;

Petit mouton , tu appartiens à la plus aimable Bergere du canton ; elle badine avec toi ; elle te caresse sans cesse ; elle te donne mille baisers : si tu pouvois en sentir le prix , que tu ferois heureux !

Arlequin s'échappe , sort du Théâtre en béélant , & le Berger le suit.

Quoi , tu veux t'enfuir ? Oh , je te rattrapperai.

SCENE IV.

ARLEQUIN, SCAPIN:

SCAPIN , *seul.*

LA Fée m'a pardonné & m'a rendu ma figure ; mais elle m'a fait de si terribles menaces, que je ne veux plus me mêler entre elle & son fils.

ARLEQUIN, *arrive en riant.*

Avec la bague , je me suis rendu invisible ; le Berger est bien emba-

raffé à me chercher dans le fond du bois ; il croit peut-être à présent que le loup m'a emporté. . . Mais , voilà Scapin ; divertissons-nous un peu à ses dépens.

Il s'approche de Scapin en béelant ; Scapin regarde d'un côté , il se met de l'autre & aboye comme un gros chien ; Scapin se retourne , il change de place & contrefait le chat ; il se place derrière lui & contrefait le chant du cocq , du coucou , & ensuite le brayement de l'âne.

En voilà assez ; ôtons ma bague.
(*A Scapin.*) Que diable as-tu donc à tant te remuer & t'agiter ?

S C A P I N.

Je suis entouré de bêtes qui dis-
paroissent dès que je les regarde.

A R L E Q U I N.

De toutes ces bêtes-là , il n'y en
a point d'aussi grosses que toi ; que
crains-tu ?

H vj

180 *LES PARFAITS AMANS ;*
SCAPIN.

Morbleu , mon Ami , je tremble à chaque pas ; il me semble voir à tout moment la Fée changer ma figure. Où est le Seigneur Mutalib ?

ARLEQUIN.

Il ne tardera pas à revenir ; c'est ici qu'il doit consulter , sur le fort de son Neveu & de sa Nièce , un Oracle fameux , qui lit , dit-on , tout couramment dans le livre du Destin.

SCAPIN.

Qu'est-ce que ce livre du Destin !

ARLEQUIN.

C'est un fort bon livre , fort curieux , où sont inscrits les noms de tous les hommes & ce qui doit leur arriver.

SCAPIN.

De tous les hommes ?

ARLEQUIN.

Oui , de tous , depuis le plus grand Capitaine , jusqu'au plus petit Abbé.

SCAPIN.

Crois-tu que mon nom soit sur ce livre-là ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; les Faquins , comme les honnêtes gens , tous y sont . . . Scapin né tel jour . . . marié tel jour . . . cocu à telle heure . . . fera mille friponneries . . . finira par être pendu.

SCAPIN.

Tu mens , cela n'y est pas.

ARLEQUIN.

Je ne mens point , cela doit y être.

SCAPIN.

Coquin !

ARLEQUIN.

Maraut !

SCAPIN.

Tu ne te plais qu'à me dire des injures ; à la fin . . .



SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN,
MUTALIB.

MUTALIB.

QUEST-CE donc ? Quoi , je ne puis pas vous laisser un moment ensemble que vous ne vous querelliez ?

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je fasse avec un animal qui m'interroge , à qui je reponds les choses les plus naturelles , qui fait l'incrédule , & me dit que j'ai menti ?

MUTALIB.

Scapin , vous avez tort.

SCAPIN.

J'ai tort de ne pas croire que je serai cocu , pendu ?

MUTALIB.

Finissons. Je ne m'étois pas trompé ;

mon frere a fait transporter sa fille dans ces lieux.

A R L E Q U I N.

Et a-t-elle emporté le chat avec elle ? Le pauvre animal s'ennuyroit bien s'il ne la voyoit pas.

M U T A L I B.

Il n'est plus question de cette métamorphose de mon neveu ; ma sœur lui a rendu sa figure ; quelle Marâtre ! quel Pere dénaturé ! Je viens de leur parler à l'un & à l'autre ; prieres , raisons , menaces , j'ai tout employé ; je n'ai pû les fléchir ; je n'ai pû obtenir qu'ils détruisissent ce qu'ils ont imaginé pour se vanger de leurs enfans.

A R L E Q U I N.

Eh , qu'ont-ils imaginé ?

M U T A L I B.

Ils ont fait venir un Gnome des plus hideux & des plus malfaisans ; ils lui ont donné la figure de Zermés ; la ressemblance est si parfaite, que je n'ai

184 *LES PARFAITS AMANS* ;
jamais pû distinguer lequel est le véritable ; j'ai crû qu'en les faisant parler , je le reconnoîtrois aisément ; mais l'enchantement est fait de façon , que l'un & l'autre n'ont point l'usage de la parole ; ce n'est que par leurs gestes , leurs empressemens , leurs regards & leurs soupirs , qu'ils peuvent exprimer leur amour à Florisse ; je viens de les laisser à ses genoux ; juge de la cruelle situation de ma Niece.

ARLEQUIN.

Point si cruelle ; si j'avois une Maîtresse que j'aimerois , & qu'on ne me fît point d'autre mal que de m'en donner encore une autre qui lui ressembleroit , je ne m'affligerois pas.

MUTALIB.

Mais , impertinent. . .

ARLEQUIN.

Mais , Monsieur, tandis que son pere la tenoit enfermée dans un Château ,

elle se désespéroit de n'avoir point d'Amant ; à présent il l'amène ici pour lui en donner deux , & elle se plaindrait encore ? Ma foi , on pourroit dire que l'on ne sçait plus comment faire pour contenter les filles.

M U T A L I B.

Songe donc qu'il la force à choisir , dans le jour, un des deux pour Epoux.

A R L E Q U I N.

Oh , cela est différent ; diantre , si elle alloit se tromper au choix , & qu'elle se trouvât demain , en s'éveillant , mariée à un Gnome , cela seroit fort désagréable !

*On entend le chant d'un , de deux ,
& ensuite de trois oiseaux.*

M U T A L I B.

C'est ici que le fameux Oracle des oiseaux rend ses réponses ; je veux le consulter. Divin interprète des destinées, je protège deux tendres Amans ; leurs parens les persécutent ; daigne

186 *LES PARFAITS AMANS,*
m'éclaircir sur le sort que le Ciel ré-
serve à leur amour.

Une voix chante.

Ces deux Amans , dont le sort t'inquiète ,
Doivent se donner dans ce jour ,
Une preuve parfaite
De leur fidelle amour.

Prépare le tombeau d'une Amante chérie ;
C'est-là qu'à son Amant elle doit être unie.

MUTALIB.

Au tombeau ! quel Oracle , grands
Dieux !

ARLEQUIN.

Il est des plus tristes.

MUTALIB.

Quand je joins cette réponse au
stratagême indigne dont mon frere &
ma sœur se servent pour tourmenter
leurs enfans , je ne prévois que trop
que ma Nièce , croyant choisir son
Amant , choisira son Rival ; qu'au dé-
sespoir de s'être trompée , elle se don-
nera la mort ; que Zermés ne voudra

pas lui survivre , & que voilà la preuve qu'ils doivent se donner du tendre & fidelle amour qui les unit.

A R L E Q U I N.

Seigneur , j'ai toujours entendu dire que dans les réponses des Oracles , des Bohémiens , des Devins , du Diable , il y avoit souvent un sens caché qui ne frappe pas d'abord ; à votre place , je m'attacherois uniquement à connoître lequel de ces deux Amans est le véritable.

M U T A L I B.

L'enchantement , te dis-je , est fait de façon que cela ne me paroît pas possible ; cependant pour ne rien négliger , & n'avoir rien à me reprocher , je vais encore consulter une Fée de mes amies & dont les conseils m'ont été utiles en d'autres occasions. . . J'apperçois ma Nièce ; reste auprès d'elle , & si elle me demande , dis-lui que je ne tarderai pas à revenir.

S C E N E VI.

FLORISSE , CORALINE ,
ZERMÉS , LE GNOME ,
ARLEQUIN , SCAPIN.

FLORISSE , à Zermés & au Gnome.

QUOI , vous vous obstinez à me
suivre ! Ah , laissez moi , laissez-
moi !

ARLEQUIN , *les examinant
tour à tour.*

Que diable... En effet... plus je
les considère... rien n'est plus res-
semblant !

FLORISSE.

Avoir mon Amant devant mes
yeux , & douter toujours si c'est lui !
Le trouver à chaque moment , & crain-
dre sans cesse de me tromper , quel
tourment !

ARLEQUIN , *tirant Florisse & Coraline à part.*

Mademoiselle , écoutez , écoutez-moi. N'est-il pas certain qu'un véritable Amant , lorsqu'il reçoit la moindre faveur de sa Maîtresse , doit ressentir une émotion cent fois plus vive que celui qui n'est que légèrement épris ?

FLORISSE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Or , cette émotion se peint dans les yeux ?

FLORISSE.

Affurément.

ARLEQUIN,

Eh bien , au lieu de vous affliger & de leur dire de vous laisser , il faut prendre un air gracieux , les accueillir. . .

FLORISSE.

Mais songe donc qu'il y en a un

190 *LES PARFAITS AMANS*,
des deux à que je dois toute ma haine.

ARLEQUIN.

Mais vous ne le connoissez pas ; pour le connoître , il faut , vous dis-je , d'abord les accueillir également ; risquer même des caresses , de petites faveurs ; examiner en même-temps leurs regards : il n'est pas douteux que celui qui vous paroîtra le plus émû , le plus saisi , le plus pénétré , ne soit votre véritable Amant.

CORALINE.

Mademoiselle , je crois qu'il a raison.

ARLEQUIN.

Comment , si j'ai raison ? Asseyez-vous , asseyez-vous-là ; prenez une attitude tendre , nonchalante.

Il va chercher les deux Amans & leur fait signe de se mettre aux genoux de Florisse.

Examinez bien s'ils se jettent à vos genoux avec le même empressement ,

le même transport... Regardez les à présent tendrement... Le plus tendrement que vous pourrez... Fort bien... Laissez leur prendre à chacun une main... Vous paroissent-ils la baiser avec la même ardeur ?

FLORISSE.

Hélas , oui.

ARLEQUIN.

Dans les yeux de l'un , ne démêlez-vous pas un degré d'émotion plus marqué , que dans les yeux de l'autre ?

FLORISSE.

Hélas , non.

ARLEQUIN.

Hélas , oui , hélas , non , que diable , je ne sçais plus que vous dire.



S C E N E V I I.

FLORISSE , CORALINE ;
ZERMÉS , LE GNOME ,
ARLEQUIN , SCAPIN ,
MUTALIB.

MUTALIB , *aux deux Amans.*

J'AI à parler en particulier à ma
Nièce , éloignez-vous ; (*à Scapin.*
& *à Arlequin.*) & vous aussi.

ARLEQUIN.

Moi !

MUTALIB

Oui , toi.

ARLEQUIN , *en s'en allant avec*
Scapin & les deux Amans.

Il a le ton bien rebarbatif ! Il y a
quelque mauvaise nouvelle.

MUTALIB.

Coraline , tu peux rester. Ma chere
Florisse , vous êtes encore bien plus
à

à plaindre que je ne croyois ; votre pere vous obligeoit de choisir dans ce jour un Epoux entre ces deux Rivaux ; du moins aviez-vous la consolation de penser que votre Amant étoit un des deux , & que je pourrois trouver quelque moyen qui vous aideroit à le distinguer : on nous trompoit. . .

FLORISSE , *avec émotion.*

Quoi. . .

MUTALIB.

Votre Amant , depuis ce matin , n'a point paru devant vous. . . Hélas ! . . & il n'y reparoîtra jamais !

FLORISSE , *avec effroi.*

Il n'y reparoîtra jamais ?

MUTALIB.

Je me promenois dans ce bois. . . des soupirs . . . une voix plaintive. . . votre nom que j'ai entendu prononcer. . .

194 LES PARFAITS AMANS,
FLORISSE.

Tout mon sang se glace !

MUTALIB.

J'ai approché. . . j'ai vû l'infortuné
Zermés baigné dans son sang. . .

FLORISSE.

Mon Amant ! . .

MUTALIB.

Le désespoir de vous voir perdue
pour lui , & bientôt entre les bras
d'un autre , l'a porté à attenter sur
ses jours.

FLORISSE.

Il est mort ! . . Dieux cruels ! . .
Pere barbare ! . . il est mort ! . .

MUTALIB , *lui montrant un
poignard.*

Ce fer a terminé sa malheureuse
destinée.

FLORISSE , *lui arrachant le
poignard & se frappant.*

Et va nous rejoindre.

CORALINE ; effrayée & la
soutenant.

Ah, Madame ! ah, Seigneur !

MUTALIB.

Ne crains rien ; le fer dont elle vient de se frapper, ne peut être fatal qu'aux coupables & aux scélérats ; je la rappellerai aisément à la vie, lorsqu'il en sera tems ; la douleur que je viens de lui marquer étoit feinte...

CORALINE.

Quoi, Zermés...

MUTALIB.

Zermés ne s'est point tué ; mais mon Art n'étant pas assez puissant pour m'aider à le distinguer de son prétendu Rival, j'ai eu recours à ce moyen extrême. Tu diras que je suis venu déclarer à ta Maitresse que je ne pouvois lui être d'aucun secours ; qu'alors la crainte de n'être point à ce qu'elle aime, & le désespoir de se voir peut-être unie à quelque monstre, lui ont

196 *LES PARFAITS AMANS*,
fait prendre le parti violent de se souf-
traire à la tyrannie de son Pere, en se
donnant la mort. Je vais lui faire ren-
dre les honneurs funébres. Sa perte,
selon toute aparence, sera assez indi-
férente à ce Gnome qu'on force à pa-
roître ici sous la figure de mon Neveu ;
au lieu que ce tendre Amant se fera
aisément reconnoître à toute la dou-
leur & le désespoir où se livrera son
ame. . . Esprits Aériens qui m'êtes
subordonnés, paroissez.

*Quatre Silphes paroissent & emportent
Florisse au fond du Théâtre, au milieu
d'un rond d'arbres ; à l'instant un
tombeau s'élève ; d'autres Silphes
commencent le deüil, jettent des fleurs
sur le tombeau, y attachent des guir-
landes, & par différentes attitudes,
expriment leur douleur, & forment
une danse caractérisée.*

Fin du Troisième Acte.



A C T E I V.

*Le Théâtre est entierement obscurci , &
représente un Tombeau au fond d'un
bois , au milieu d'un rond d'arbres.*

S C E N E P R E M I E R E.

M U T A L I B , C O R A L I N E.

C O R A L I N E.



E ne conçois pas votre
idée ; il me semble que le
moyen que vous avez em-
ployé pour découvrir le-
quel des deux étoit le véritable
Amant , vous a réussi ?

MUTALIB.

Je sçais qu'au récit que tu leur as fait de la mort de Florisse, l'un n'a paru qu'étonné, au lieu que l'autre, saisi de la plus vive douleur, est tombé sans sentiment.

CORALINE.

Eh bien, pouvez-vous douter que celui-là ne soit Zermés?

MUTALIB.

Non.

CORALINE.

Pourquoi donc ne le pas tirer d'erreur? Pourquoi ne lui pas dire qu'il reverra bientôt sa Maitresse vivante? Il y a de la barbarie à le laisser dans un état si cruel.

MUTALIB.

Ce n'est pas à moi, c'est à l'Amour & à l'Amour le plus parfait que puissent ressentir deux Amans, à faire le dénouement de tout ceci : tel est l'arrêt du Destin ; je ne dois qu'ouvrir ce

tombeau. Approchons. (*Il approche du tombeau , qui s'ouvre dès qu'il l'a touché de sa baguette.*) Elle ne tardera pas à sortir de son assoupissement ; tu peux , si tu veux , rester ici , mais garde toi bien de parler , quelque chose que tu voyes ou que tu entendes.

C O R A L I N E , *avec effroi.*

Moi , rester ici seule la nuit , au milieu de tous ces objets funébres ! Je mourrois de peur !

M U T A L I B.

Eh bien , fuis-moi donc.

Ils sortent.

S C E N E I I.

A R L E Q U I N *seul , arrivant en tatonnant comme un homme qui marche dans l'obscurité.*

VOilà Mademoiselle Florisse morte ; son Amant fera peut-être aussi la sottise de se tuer ; le Seigneur

Mutalib, qui doit être bien affligé de tout ceci, m'oubliera & toutes les promesses de récompense qu'il m'a faites ; tâchons de nous payer par nos mains. Qu'est-ce qu'une morte a besoin d'un beau collier ? Ce vol n'en est pas un ; il ne fait tort à personne, au lieu qu'il me mettra à mon aise pour le reste de mes jours. . . Allons, avançons.

S C E N E I I I.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *arrivant d'un autre côté.*

LA nuit favorise mon dessein ; elle est des plus obscures. . . Orientons-nous. . . Le Tombeau doit être-là.

ARLEQUIN, *à l'autre bout
du Théâtre.*

Je ne suis pas dans l'habitude de faire des visites aux gens de l'autre monde ; je me sens un frissonnement. . .

S C A P I N.

N'entends-je pas du bruit ?

Ils s'approchent l'un de l'autre en tatonnant ; la frayeur les saisit , & ils l'expriment par différentes postures des plus comiques.

A R L E Q U I N.

Je crois avoir touché des cornes. . .

S C A P I N.

Il me semble que j'ai senti sur mon visage une main froide. . .

Ils continuent leurs lazzi ; peu à peu la Lune se lève , & le Théâtre commence à être plus éclairé , mais toujours d'une clarté sombre.

A R L E Q U I N.

La Lune se lève ; je vais être vu.

S C A P I N.

Il fera clair en un moment ; je ne sçais où me cacher.

A R L E Q U I N.

Il faut me tapir dans ce coin.

I V

202 LES PARFAITS AMANS,
SCAPIN.

Je vais me couvrir de cet arbre.

Ils se mettent aux deux coins du Théâtre, où ils se font les plus petits qu'ils peuvent. Après s'être regardés, d'abord en tremblant, ils se rassurent peu à peu & s'approchent.

ARLEQUIN.

C'est toi, Scapin!

SCAPIN.

C'est toi, Arlequin!

ARLEQUIN.

Que viens-tu faire ici?

SCAPIN.

Qu'y viens-tu faire toi-même?

ARLEQUIN.

Coquin, brigand, scélérat, je suis sûr que tu venois pour voler le beau collier de Mademoiselle Floïsse.

SCAPIN.

Maraut, fripon, vaurien, tu as trop bien deviné mon dessein pour n'avoir pas eu le même.

ARLEQUIN.

Ma foi, mon ami, tu as raison.

SCAPIN.

Allons , entre honnêtes gens , il ne convient pas de se faire tort ; viens , nous partagerons ce que nous trouverons.

Ils avancent vers le Tombeau au moment que Florisse en sort ; la plus grande frayeur les saisit ; ils s'enfuient.

* S C E N E IV.

FLORISSE , *seule.*

OÙ suis-je ! . . D'où viens-je ! . . Il me semble que je m'éveille après un long assoupissement. . . Mais

* Dans les Pieces à grand spectacle, comme celle-ci , il faut un mélange de l'Opera , de la Comédie & de la Tragédie.

La sombre clarté de la nuit , le tombeau , la forêt ; ces deux Amans qui sembloient être deux Ombres , tout fut si bien représenté , que le spectateur étoit saisi , & qu'il regnoit dans la Salle le plus grand silence pendant ces trois dernières Scenes. D'ailleurs l'idée de ces Scenes & la situation de ces deux Amans , parurent très neuves , & j'ose dire qu'elles l'étoient.

ce Tombeau , ces vêtemens , cette nuit profonde , ce silence , ces lieux deserts qui me sont inconnus. . . Me laisseroit-on ainsi , si je n'étois pas morte ? . . N'ai - je pas plongé dans mon sein le même poignard dont mon Amant s'étoit frappé ? . . Non , cher Amant , non , je me sens trop tranquille pour être encore vivante ; je t'ai suivi dans l'asile du trépas ; nous sommes à présent affranchis l'un & l'autre de la tyrannie de nos barbares parens ; nous ne dépendons plus que des Dieux ; ils sont trop justes pour ne me pas faire rencontrer ton ombre. . . C'est Mutalib sans doute qui m'a élevé ce Tombeau ; le tien ne doit pas être éloigné. Hélas , ne devoit-il pas nous donner le même ! Après avoir marqué tant d'empressement pour nous unir pendant notre vie , ne devoit-il pas du moins nous rejoindre après notre mort ! . . Voyons , parcourons ces lieux. *Elle s'éloigne.*

S C E N E V.

Z E R M É S , *seul.*

VOilà donc ce Tombeau ! je puis enfin en approcher ! je puis avant que d'y verser tout mon sang, l'arroser quelques momens de mes larmes ! . . Chere Florisse, est-ce donc là le rendez-vous que s'étoit donné notre amour ! est-ce donc là que devoit aboutir notre espoir ! qui m'eût dit ce matin , lorsqu'à vos genoux je vous pressois de recevoir & mon cœur & ma foi , que je viendrois ce soir m'unir à vous au pied de ce triste monument ! qui m'eût dit que ces traits où brilloit tout l'éclat de la jeunesse , que ces yeux dont chaque regard m'enchantoit , alloient être pour jamais couverts des ombres de la mort ! . . Vous n'êtes plus & je respire encore !

SCENE DERNIERE.

ZERMÈS , FLORISSE

*paroissant au fond du Théâtre
& avançant lentement.*

FLORISSE.

J'ENTENS des plaintes & des gémissemens.

ZERMÈS.

Vous n'êtes plus !.. Puis-je prononcer ces mots & ne pas expirer de douleur !

FLORISSE.

C'est lui-même !.. C'est toi , cher Amant. . .

ZERMÈS , effrayé.

Que vois-je , ô Ciel !

FLORISSE.

Quoi , tu me fuis ? Tu te dérobes à mes embrassemens ?

Z E R M É S.

Je n'ai pas été le Maître d'un premier faififfement , mais je vous aime trop pour être plus longtems effrayé. . . Chere ombre , le Ciel m'est témoin que je viens ici pour vous rejoindre.

F L O R I S S E.

Je te cherchois auffi. Enfin nous ne ferons plus feparés ; les Dieux devoient cette recompense à notre innocence , à nos malheurs & à notre amour. Cher Amant , quelle douceur de t'avoir prouvé par ma mort combien je t'étois attachée ! ah , peut-on survivre à ce qu'on aime !

Z E R M É S.

Si je vous ai fuyé jufqu'à ce moment , c'est que d'abord on a retenu mon bras , & qu'enfuite , pour venir ici , il m'a fallu tromper la vigilance de ceux qui m'obfervient.

F L O R I S S E.

Que veux-tu dire ?

208 *LES PARFAITS AMANS,*
 Z E R M É S.

Je vis encore , il est vrai , mais ne m'en faites pas un crime , puisque je n'ai pas été le Maître de terminer plutôt mon sort.

 F L O R I S S E.

Tu vis encore ! quoi , ce n'est pas à l'ombre de mon Amant que je parle ! Pourquoi Mutalib est-il venu m'annoncer qu'il t'avoit trouvé baigné dans ton sang ? Pourquoi m'a-t-il montré le poignard dont tu t'étois , disoit-il , donné la mort , & dont je me suis aussitôt frappée ?

 Z E R M É S.

Mutalib vous a fait un récit aussi peu véritable ! quel étoit son dessein ? Il sembloit nous aimer , nous trahissoit-il ? Etoit-il en secret un de nos Persecuteurs ? Hélas , nous n'avons donc trouvé sur la terre que des Perfides & des Tirans ! connois du moins , chère ombre , que l'Amour t'y avoit fait

rencontrer le plus fidèle & le plus tendre des Amans.

Il veut se frapper.

F L O R I S S E.

Arrête , tout ceci me confond ; si l'état où je me vois , si ce Tombeau semble me dire que j'ai perdu la vie , les mouvemens que je ressens , la joye qui s'est glissée dans mon ame en apprenant que tu n'étois point mort , la crainte que vient de m'inspirer le coup dont tu voulois te frapper , semblent m'assurer aussi que je vis encore : craindrois-je ce qui pourroit nous réunir ! . . .

Z E R M É S.

O , ciel ! . . Vous vivriez ! . . Grands Dieux , chere Florisse je pourrois . . .

*Le Théâtre change & représente
des Jardins délicieux.*

M U T A L I B , *sortant d'un nuage.*

Oui , tu peux livrer ton ame aux plus heureux transports. Il falloit que

210 *LES PARFAITS AMANS, COM.*
tant d'offenses , de trahisons & de
perfidies que mon frere & ma sœur
avoient faites au véritable amour , fus-
sent réparées par la pure & sincere ar-
deur dont leurs enfans brûleroient l'un
pour l'autre : tel étoit l'Arrêt du destin ;
vous y avez satisfait ; vous avez voulu
tous les deux vous donner la mort pour
ne vous pas survivre ; l'Oracle est ac-
compli ; rien ne troublera désormais
votre bonheur. Que tout ici l'annonce ,
& la joie que je ressens de pouvoir en-
fin unir de si parfaits Amans.

*Des Silphes & des Genies
forment le divertissement.*

F I N.

LA CABALE,

C O M E D I E

E N U N A C T E.

*Représentée , pour la premiere fois , par
les Comédiens Italiens Ordinaires
du Roi , le 11 Janvier 1749.*

P R É F A C E.

J'AvOIS fait cette piece en trois Actes ; elle avoit pour titre *la Cabale à la Ville , la Cabale au Parnasse , la Cabale à la Cour.* Je la lus dans une maison où j'allois souvent ; je vis qu'on applaudissoit beaucoup à certaines Scenes ; qu'on les appliquoit à telles & telles personnes , & que malheureusement ces applications auxquelles je n'avois pas pensé , n'étoient que trop naturelles. La Comédie, dans les pein-

tures & les détails qu'elle présente pour corriger les travers, les ridicules & les vices, ne doit employer que des traits généraux ; un trait, au Théâtre, qui désigne particulièrement quelqu'un, est très punissable par lui-même, & d'un exemple dangereux. Je déchirai ces Scenes, & je n'en ai aujourd'hui qu'une idée très confuse. Je tâchai de les remplacer par d'autres ; mais bientôt le dégoût & la paresse me gagnèrent ; je pris le parti de réduire cette Piece à un Acte ; le Public la reçut très favorable-

ment. Si je l'avois donnée telle qu'elle étoit d'abord , elle eût sans doute fait une bien plus grande sensation ; on en auroit parlé , au moins pendant quinze jours , à tous les petits soupers ; j'aurois passé pour un méchant fort agréable & qui méritoit d'être encouragé.





A C T E U R S.

LA C A B A L E.

LA Vicomtesse DE QUINOLA.
BRILLANT.

LE COLPORTEUR.

LA MÉDISANTE.

LE JEUNE MAGISTRAT.

L'HOMME *qui enseigne l'art de*
représenter.

L'HOMME DE COUR.

LE PHILOSOPHE.

L'HOMME DE LETTRES.

LE FINANCIER.

CIDALISE.

CLOÉ.

LE MARQUIS.

LE COMÉDIEN.

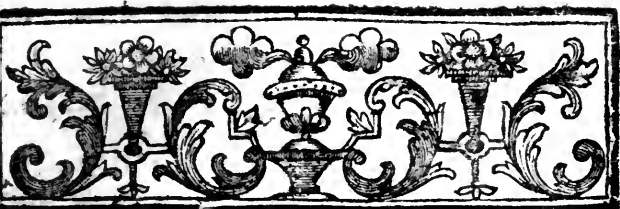
L'ACTRICE.

ARLEQUIN.

SCAPIN.

Quelques autres Personnages.

LA



LA CABALE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.
ARLEQUIN , SCAPIN.
SCAPIN.



H , mon cher Arlequin ,
c'est toi ! quelle heureuse
rencontre ! d'où viens-tu ?
Qu'as-tu fait depuis un an que je ne
t'ai vû ?

ARLEQUIN , *gravement.*
Qui êtes-vous ?

Tome III.

*K

SCAPIN.

Qui je suis ? Parbleu je suis Scapin.

ARLEQUIN.

Ah ! ... Scapin ... oui ... je me rappelle ... j'ai quelque idée confuse...

SCAPIN.

Que veux-tu dire ? Quelque idée confuse de moi , de ton ancien ami , avec qui tu as vécu toute la vie ?

ARLEQUIN.

Allons , je veux bien te reconnoître , quoique tu me paroisses tout aussi gueux , tout aussi pauvre que lorsque nous étions camarades.

SCAPIN.

Es-ce que nous ne le sommes plus ?
As-tu fait fortune ?

ARLEQUIN.

Mais...

SCAPIN.

Mais , à ton accueil impertinent , on te croiroit déjà dans les affaires.

ARLEQUIN.

Je suis content , cela suffit.

SCAPIN.

Où demeures-tu à présent ?

ARLEQUIN.

Ici.

SCAPIN.

Chez la Cabale ?

ARLEQUIN.

Je garde la porte.

SCAPIN.

Oh , je ne m'étonne plus. . ?

ARLEQUIN.

Tu sçais que je servoais un petit-maître qui tranchoit du bel esprit. . .

SCAPIN.

Et qui menaçoit même , je crois , le Public d'une Tragédie de sa façon ?
A-t-elle été représentée ?

ARLEQUIN.

Oui.

SCAPIN.

Et fiffée aparemment ?

K ij

220 *L A C A B A L E ,*
A R L E Q U I N .

Non ; car il la fit jouer chez lui. Or il me menoit tous les soirs au spectacle , me donnoit le mot , & suivant qu'il aimoit ou haïssoit les Auteurs , j'y faisois tout le tapage que je pouvois. J'en fis tant à la premiere représentation d'une Comédie que nous voulions faire réussir ; que j'impatientai quelques honnêtes gens auprès de qui j'étois dans le parterre. Ils me dirent qu'il falloit écouter pour juger , & me prièrent de leur permettre d'entendre. Je répondis insolemment ; on me rossa. Cette piece étoit spécialement sous la protection de la Cabale ; elle me regarda comme son Martir , souhaita de me voir , & fut si contente de tout le dévouement que je lui marquai , malgré mon aventure , qu'elle me proposa d'entrer immédiatement à son service. J'y suis depuis six mois , & je t'assure que je ne

trocquerois pas ma condition contre bien d'autres.

SCAPIN.

Je te dirai naturellement. . .

ARLEQUIN.

Quoi ?

SCAPIN.

Que je ne me plairois pas auprès d'une maitresse qui n'use de son crédit que pour nuire.

ARLEQUIN.

Scache, mon ami, qu'elle fait tout au moins autant de bien que de mal.

SCAPIN.

Ponrquoi donc ne voit-on personne qui s'en loue ?

ARLEQUIN.

Pourquoi ? Parce que la plûpart des hommes sont des fats. Ils s'intriguent, ils manœuvrent, ils se tourmentent : échouent-ils ? La Cabale en est cause : réussissent-ils ? Ils veulent qu'on croye que leur mérite seul a parlé pour eux.

Tel qui est tous les jours ici , & qui , sans la Cabale , n'auroit jamais rien été , répond au compliment qu'on lui fait sur un poste qu'il vient d'obtenir : en vérité ce qui me flatte le plus dans ceci , c'est qu'on ne pourra pas dire que j'aye sollicité. D'ailleurs qu'on méprise tant qu'on voudra ma maîtresse , que m'importe ? Si l'on ne devoit servir que les gens estimables , il y auroit bien peu de domestiques.

SCAPIN.

Tu as raison.

ARLEQUIN.

Tandis que je me trouverai bien auprès d'elle , j'y resterai. Outre les profits qui sont assez considérables , il y a certains petits agrémens . . . tu sçais que j'ai toujours été idolâtre du beau sexe. . .

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien , il ne se passe gueres de jour qu'il ne vienne ici quelque Actrice , quelque Chanteuse , quelque Danseuse. L'une veut engager la Cabale à s'intéresser pour elle ; l'autre veut faire siffler une camarade. Y a-t-il bien du monde là haut , Monsieur Arlequin ? Oui , Mademoiselle. Cela est désespérant ; je voulois n'être pas vue. On pourroit , Mademoiselle , vous introduire par un petit escalier dérobé. Que je vous serois obligée ! Alors je donne la main. Où m'avez vous donc amenée ? je crois que je suis dans votre chambre ? vous n'y pensez pas ; une fille comme moi dans la chambre d'un garçon ! C'est pour que vous vous reposiez un moment , Mademoiselle. Oh , mais , Monsieur Arlequin , promettez moi donc d'être sage. Peut-on l'être avec vous , Mademoiselle ! Quelle taille ! Le joli pied ! La jolie

jambe ! Eh bien , ne voilà-t-il pas déjà , petit badin ? finissez donc ; en vérité , vous êtes d'une folie. . .

SCAPIN , *apercevant la Cabale.*

Voici peut-être quelqu'une de ces Demoiselles ?

ARLEQUIN.

Non , parbleu , c'est ma Maitresse.

SCAPIN.

La Cabale ?

ARLEQUIN.

Elle-même.

SCAPIN.

Mon ami , tu devrois bien me présenter , & la prier de s'intéresser pour moi.

ARLEQUIN.

Nous verrons. Tandis qu'elle achevera de donner ses audiences , allons boire un coup. As-tu déjeuné ?

SCAPIN.

Je ne m'en souviens pas.

C'est-à-dire que tu n'as pas la mémoire aussi bonne que l'estomac ?
Viens, fuis-moi.

S C E N E II.

LA CABALE, LA VICOMTESSE DE QUINOLA.

LA VICOMTESSE.

MADAME, ne voulez-vous pas m'écouter ?

LA CABALE.

Je n'écoute jamais, Madame, quand on commence par me gronder.

LA VICOMTESSE.

Mais, Madame...

LA CABALE.

Mais, Madame, vous m'avez abordée d'un air & d'un ton...

K v

226. *LA CABALE,*
 LA VICOMTESSE.

C'est que j'ai bien à me plaindre de
vous.

LA CABALE.

De moi ?

LA VICOMTESSE.

Oui. Ne vins-je pas vous trouver ,
il y a un an ? Ne vous dis-je pas que
m'étant remariée en fixièmes nôces
avec un Seigneur Italien , le Vicomte
de Quinola , j'avois pris une assez belle
maison dans le quartier du Palais
Royal , & que mon dessein étoit de
donner à jouer ? Ne vous offris-je pas
d'envoyer ici , tous les matins , pren-
dre langue sur les bruits sourds , les
médifances qu'il faudroit débiter le
soir à mon assemblée , & sur la bonne
ou la mauvaise tournure qu'il y auroit
à donner à la nouvelle du jour ? Com-
bien de fâts n'ai-je pas exaltés , parce
que vous les protégez ! Combien d'hon-
nêtes gens n'ai-je pas decriés , parce

qu'ils avoient le malheur de vous déplaire ! Combien de fois ne me suis-je pas abaissée jusqu'à débiter moi-même , & forcer les personnes qui venoient chez moi , d'acheter les ouvrages de trois ou quatre plats Auteurs à qui vous pourrez faire obtenir des graces , mais que ces graces ne rendront que plus ridicules aux yeux du Public ? De votre côté, Madame , ne me promîtes vous pas de me vanter aux provinciaux & aux étrangers comme une femme chez qui l'on étoit sûr de trouver toujours une compagnie choisie ?

LA CABALE.

Je vous ai tenu parole.

LA VICOMTESSE.

J'avoue que dans les commencemens j'ai eu lieu d'être contente ; mais il faut que depuis quelque temps vous vous foyez bien refroidie. De jour en jour, ma maison est moins fréquentée ;

à peine ai-je à présent , dans toute une foirée , cinq ou six parties de jeu.

L A C A B A L E .

Eh, Madame, tandis que chez vous le prix des cartes est exorbitant, suis-je cause que vous avez un mauvais cuisinier , du vindétestable & un mari qui fatigue tout le monde par des récits de sièges & de batailles où il ne s'est jamais trouvé ? Suis-je cause que vous grondez les jeunes femmes , lorsqu'elles restent à s'entretenir avec leurs amans & qu'elles ne veulent pas faire une quatrième partie ? Es-ce ma faute si les jeunes gens se plaignent que vous les mettez à jouer avec des vieilles qui veulent être aussi fripones que si elles n'avoient encore que vingt ans ? Vous ai-je conseillé de chasser ces deux jolies femmes de chambre. . .

LA VICOMTESSE.

Je ne pouvois plus avec honneur les garder.

LA CABALE.

Madame , dans votre metier , il ne faut pas avoir tant de délicatesse.

LA VICOMTESSE.

Dans mon metier , Madame. . .

LA CABALE.

En un mot , Madame , pour vous prouver que je suis toujours de vos amies , envoyez-moi demain votre fils l'Abbé ; je le mettrai auprès de Belisse , cette riche veuve. . .

LA VICOMTESSE.

On dit qu'elle est d'une humeur si changeante. . .

LA CABALE.

Mais non ; depuis dix ans je lui vois les mêmes chiens , les mêmes chats , les mêmes perruches ; il est vrai qu'elle change d'Abbé presque tous les six mois ; mais elle n'en renvoye aucun sans lui faire obtenir quelque place , ou quelque pension. Je l'engagerai à prendre votre fils. A l'égard

230 L A C A B A L E ,
de votre fille , retirez-là du Couvent ;
je la garderai chez moi jusqu'à ce que
je lui aye trouvé un mari , quelque
fot , quelque provincial , quelque é-
tranger.

L A V I C O M T E S S E .

Je vous suis obligée , Madame ;
mais , mon jeu ?

L A C A B A L E .

Oh , je vous déclare que je ne veux
plus m'en mêler. Aprochez , Monsieur
Brillant , aprochez. (*Faisant la révérence
à la Vicomtesse & la congédiant.*) Adieu,
Madame , je suis votre très humble
servante.



S C E N E III.

LA CABALE , BRILLANT.

LA CABALE.

IL y a longtems que je ne vous
ai vû , mon cher Brillant ?

BRILLANT.

Depuis un mois , divine Cabale , je
travaille fans cesse.

LA CABALE.

Allez-vous nous donner quelque
chose de nouveau ?

BRILLANT.

Une Tragédie.

LA CABALE.

Une Tragédie , mon cher Brillant !
une Tragédie ! quelle joie parmi tous
nos amis ! il me semble déjà voir le
bon Dorilas pleurer au seul titre d'une
Tragédie de vous. Sera-t-elle bientôt
finie ?

232 *L A C A B A L E ;*
BRILLANT.

Incessamment.

L A C A B A L E.

Dites-m'en le sujet.

BRILLANT.

Cela me feroit impossible ; je n'y ai pas encore songé.

L A C A B A L E.

Vous n'avez pas encore songé au sujet , & cependant elle fera bientôt finie ?

BRILLANT.

Oui. J'ai commencé par travailler differens morceaux sur la gloire, l'ambition , l'amour , la vengeance & la haine. Ils sont en tirades , & j'ai tâché qu'ils finissent tous par deux vers bien sonores. Il ne s'agit plus à présent que d'imaginer une action , & d'arranger des Actes & des Scenes où je ferai entrer le tout à la faveur des vers de liaison. Je prévois seulement que comme mon recueil abonde en petits Madrigaux assez tendres , en

maximes contre les Rois , & en réflexions sur la mort & sur la destinée , il faudra qu'il y ait dans ma Pièce un jeune Prince & une jeune Princesse fort amoureux l'un de l'autre , une espece de Tiran , & un Ministre des Dieux qui en parlera très-cavalierement.

LA C A B A L E.

A merveilles , mon cher Brillant , à merveilles : un jeune Auteur , pour faire promptement du bruit , doit se permettre les traits les plus hardis. D'ailleurs aurons-nous un oracle , un songe , des reconnoissances ?

B R I L L A N T.

Je tâcherai qu'il y ait de tout cela.

LA C A B A L E.

Et vous ferez bien : c'est ce qui doit faire le fond d'une Tragédie , & non pas tous ces détails , ces grands tableaux d'histoire par lesquels on prétend élever l'ame & fortifier dans le cœur de sa nation les sentimens de vertu , de grandeur & de fermeté ;

234 L A C A B A L E ,

j'ai promis d'y bailler , & je tiens parole ; je le dis publiquement , votre Corneille m'ennuie.

BRILLANT.

Ma foi , Madame , je ne vois gueres à présent que les étrangers qui l'estiment.

L A C A B A L E .

Dépêchez-vous , mon cher Brillant , dépêchez-vous de nous donner ce chef-d'œuvre que vous avez entrepris.

BRILLANT.

Hélas , Madame , il seroit déjà fini , si je ne balançois pas à me servir d'une Tragédie qui fut jouée il y a cinquante ou soixante ans.

L A C A B A L E .

Eh pourquoi balancez-vous ?

BRILLANT.

Je crains qu'on ne me reprochât d'être un plagiaire , un copiste.

L A C A B A L E .

Le reproche seroit mal fondé. N'aurez vous pas reversifié à neuf

cette Tragédie ? Ne l'aurez vous pas semée de sentences & de maximes qui n'y étoient point ? N'y aurez vous pas encadré ces morceaux que vous dites avoir faits sur l'amour , la vengeance , & les autres passions qui agitent ordinairement les héros & les héroïnes de Théâtre ?

B R I L L A N T.

Malgré tout cela , Madame , vous verriez qu'on diroit que je ne sçais ni imaginer un sujet , ni l'arranger , ni le conduire , & qu'avec toutes mes couleurs & mon vernis , je ne suis qu'un simple bel esprit sans genie , dès que je ne puis pas créer. Peut-être même ajouteroit-on que lorsqu'on s'est accoutumé de jeunesse à faire des vers , ils viennent d'eux-même , & qu'il ne faut donc ni beaucoup d'esprit ni beaucoup de talent pour paraphraser l'ouvrage d'un autre ; qu'à l'égard des sentences & des maximes, ce sont

236 *LA C A B A L E ;*

choses usées , qui n'éblouissent que les fots , & que chaque Poète , avec un peu de travail , rajeunit & rimaille d'une façon plus ou moins sonore.

LA C A B A L E.

Comptez-vous sur moi , Monsieur , ou n'y comptez vous pas ?

B R I L L A N T.

Je compterai toute ma vie sur vos bontés.

LA C A B A L E.

Eh bien , prenez , appropriiez-vous telle Tragédie , ou telle autre ouvrage qu'il vous plaira , & ne vous inquiétez pas ; si la critique crie contre vous , je crierai contr'elle ; on la regardera comme une jalouse , une envieuse , & moi comme la protectrice des jeunes talens.

B R I L L A N T.

Me voilà décidé. Je cours me renfermer chez moi , & je n'en sortirai que pour venir mettre à vos pieds les

nouveaux fruits de vos encouragemens & de votre divine protection.

Il sort.

LA CABALE.

Je les attends avec impatience.

S C E N E I V.

LA CABALE, UN COLPORTEUR.

LA CABALE.

QUE voulez-vous ?

LE COLPORTEUR.

Vous présenter mes très-humbles respects.

LA CABALE.

Qui êtes-vous ?

LE COLPORTEUR.

Un homme toujours prêt à vous servir & le Public. J'ai été clerc, soldat , garçon de Caffé , oncle pendant

238 *LA CABALE* ,
trois mois auprès d'une fille galante ,
Baron Suisse tout un hiver , Medecin
étranger , souffleur dans une troupe
de Comédiens de province , commis ,
breteur , recors , à présent j'ai l'hon-
neur d'être Colporteur.

LA CABALE.

J'ai toujours fait grand cas de Mes-
sieurs les Colporteurs ; ils me font
quelquefois très utiles.

LE COLPORTEUR.

Ah , Madame , si vous avez véri-
tablement de la bonté pour eux , vous
pouvez leur rendre un grand service.

LA CABALE.

En quoi ?

LE COLPORTEUR.

En obtenant que l'Imprimerie soit
défendue en France comme elle l'est
en Turquie.

LA CABALE.

Les Colporteurs voudroient qu'on
défendît l'Imprimerie ?

LE COLPORTEUR.

Oui, Madame. Quelles délicieuses brochures vous verriez alors sortir sans cesse de dessous la presse ? Car vous croyez bien que furtivement on imprimeroit toujours.

LA C A B A L E.

Mais, si furtivement on continuoît toujours d'imprimer, à quoi vous serviroit donc la défense ?

LE COLPORTEUR.

A quoi ? Comptez, Madame, que l'espoir & la facilité qu'ont aujourd'hui les Auteurs de publier des ouvrages où il n'y a rien contre les mœurs, leur inspirent l'amour de la belle réputation, les rend sages, circonspects, & détourne leur esprit de tout ce qui pourroit choquer les bien-séances ; au lieu que si l'Imprimerie étoit absolument défendue, ou du moins, Madame, si vous faisiez en sorte, par votre crédit, que l'on ne

nommât pour Censeurs que des hommes ineptes , minutieux , bizarres , envieux , paresseux , impolis , brutaux , vous verriez que ces mêmes Auteurs gênez , tracassiez , tourmentez , éprouvant à chaque instant de nouvelles difficultez...

LA C A B A L E.

Se guériroient de la fureur d'écrire.

LE COLPORTEUR.

On n'en guérit point , Madame. Ils prendroient le parti de composer secretement , & alors , comme rien ne retiendrait plus des écrivains qui se verroient réduits à devenir furtifs & anonymes , ils se livreroient aux écarts de leur imagination , au plaisir de flatter & d'exciter les passions , & s'étudiant dans l'art de mêler le sel de la satire avec les tableaux de l'amour les plus séduisans , ils rempliroient leurs nouvelles productions de traits malins ,

lins , d'aventures de personnes connues , & de ces descriptions voluptueuses qui font , dit-on , tant de tort à l'innocence , mais tant de bien aux pauvres Colporteurs.

L A C A B A L E.

Je réfléchirai à tout ce que vous me dites ; revenez demain.

L E C O L P O R T E U R.

Permettez , Madame , que ce soit le matin ; car je commence à être fort occupé les après midi avec mes étrangers.

L A C A B A L E.

Avec vos étrangers ? Que voulez-vous dire ?

L E C O L P O R T E U R.

Voyant la paix faite , & que Paris alloit redevenir plus que jamais la capitale des nations , j'ai fait courir des billets dans les hôrels garnis , & ils m'ont déjà procuré quelques écoliers.

242 *L A C A B A L E,*
LA CABALE.

Eh qu'apprenez-vous à ces écoliers ?

LE COLPORTEUR.

Moyennant vingt sols par heure (on me loue même, si l'on veut pour la journée) tout étranger, nouvellement arrivé, peut m'envoyer chercher ; je prends un habit propre, un chapeau, une épée ; je l'accompagne aux Thuilleries, au Cours & autres promenades publiques, & dès que nous rencontrons quelque personne, de l'un ou de l'autre sexe, un peu distinguée par son rang, sa naissance ou ses talens, je la lui fais remarquer ; je lui dis son nom, son surnom, sa qualité, & j'y joins le sobriquet, les plaisanteries, les aventures tristes ou ridicules, en un mot toutes les petites anecdotes qui ont couru ou qui courent encore sur elle : c'est une petite idée qui m'est venue. . .

LA C A B A L E , *ironiquement.*

Et dont le public doit vous être fort obligé.

LE COLPORTEUR.

Si mes écoliers veulent que je les suive à l'Opera , à la Comédie , je leur nomme de même les Acteurs , les Actrices. . .

LA C A B A L E .

Et toujours avec les petites anecdotes.

LE COLPORTEUR.

Toujours. Je me suis même aussi chargé , par mes billets , de leur fournir toutes les Chançons & Epigrammes de ce fameux Poëte. . .

LA C A B A L E .

Je sçais qui vous voulez dire.

LE COLPORTEUR.

Il m'aime beaucoup , & ne fait pas un couplet malin qu'aussitôt il ne me l'envoie : c'est un bien galant homme.

L ij

244 *L A C A B A L E ,*
L A C A B A L E .

Et vous aussi à ce qui me paroît ; mais pour vous ériger en historien de la Cour & de la ville , avez vous donc d'assez bons mémoires ?

LE COLPORTEUR .

Si j'ai de bons mémoires , si j'ai de bons mémoires , Madame ? J'ai une sœur revendeuse à la toilette à Versailles ; une cousine sage-femme près de la Comédie ; ma femme est coëf-feuse ; mon beau-pere Maître à Dan-ser , & mon oncle tailleur de corps à l'Opera.

L A C A B A L E .

Oh , vous devez être bien fourni. Allez , & revenez donc demain matin. (*seule.*) La jolie façon de gagner sa vie ! Après tout , n'est-il pas plus excusable que cent autres qui font journellement le même métier uniquement pour leur plaisir.

S C E N E V.

LA CABALE , LA
MÉDISANTE.

LA MÉDISANTE.

Vous m'avez écrit que vous vouliez me parler ?

LA CABALE.

Oui.

LA MÉDISANTE.

De quoi s'agit-il ?

LA CABALE.

Je veux vous gronder.

LA MÉDISANTE.

Qu'ai-je fait ? Voyons.

LA CABALE.

Belle Orphise , vous avez beaucoup d'esprit , mais le plaisir d'en avoir vous emporte quelquefois , & votre imagination vive , brillante , pleine de

246 *LA C A B A L E* ;
feu , pleine de faillies , dès qu'un ri-
dicule la frappe. . .

LA MÉDISANTE.

J'entends ; j'en ai donné à quelques
gens que vous aimez ?

LA C A B A L E.

Il est vrai.

LA MÉDISANTE.

Et croyez-vous que j'épargne da-
vantage ceux que vous n'aimez pas ?

LA C A B A L E.

Non ; je sçais que vous ne ménagez
personne.

LA MÉDISANTE.

Eh bien , que l'un aille pour l'au-
tre ; embrassez-moi , & ne foyez plus
fâchée.

LA C A B A L E.

Oh je le ferai toujours , tandis que
je verrai que vous vous piquerez de
n'avoir point d'amis.

LA MÉDISANTE.

Et moi je serai toujours étonnée

que vous vous imaginiez qu'on peut en avoir.

LA CABALE.

Vous croyez donc qu'on ne vit ensemble que pour se haïr ?

LA MÉDISANTE.

Il ne me paroît pas du moins que ce soit pour s'aimer.

LA CABALE.

Les jolis principes !

LA MÉDISANTE.

Ils ne sont que trop vrais. Jetez un coup d'œil sur notre sexe. La laide hait la jolie ; la jolie jalouse la belle ; la belle n'aime qu'elle seule ; la coquette & la prude haïssent & déchirent tout l'univers. Parmi les hommes, les courtisans cherchent à se supplanter ; les beaux esprits à se rabaisser ; les voisins à se ruiner ; les parens à se dépouiller , & deux maris galans , dont les femmes sont jolies , à se deshonorer ; l'épée & la robe , toujours

prêtes à se déprimer réciproquement ,
ne s'accordent que dans leur mépris
pour l'homme de finance qui de son
côté hait tant le public , qu'en le pil-
lant , il se plaît encore à le narguer par
son faste & son impertinent orgueil.

LA C A B A L E.

Tenez , belle Orphise , malgré tout
ce que vous dites , je suis persuadée
que vous n'êtes point naturellement
méchante , & qu'il n'y a que l'envie
de briller par un badinage vif & plai-
sant , qui vous fait prendre ce ton de
malignité. J'ai toujours souhaité d'être
de vos amies ; allons , promettez-moi
de ménager un peu plus à l'avenir
ceux à qui je m'intéresse , & entr'au-
tres Alcimon. . .

LA MÉDISANTE.

Ah , si , si ne m'en parlez pas ! vous
devriez à jamais rougir de l'avoir mis
dans une place si considérable. Quel
homme ! à force de brailler dans un

barreau & d'y discuter le pour & le contre, il a acquis, je l'avoue, une espece de facilité à s'énoncer, mais qu'énonce-t-il ? Des lieux communs, de vieux axiomes, & de vaines idées de réforme. Imperieux & foible, il brave, & bientôt après s'humilie basement. D'ailleurs, trop borné pour sentir qu'il ne peut pas tout examiner par lui-même, il veut entrer dans les plus petits détails, est incapable des grands, toujours indécis & ne finissant rien. Vous ne sçauriez croire à quel point de pareils protégés vous décrivent ; ils font dire que vous n'agissez que par haine, caprice, & sollicitation, & que loin d'être fille, comme vous voulez le persuader, du goût & de la raison, l'amour propre & l'envie sont vos vrais parens.

LA C A B A L E.

Je devrois me fâcher, je n'en ferai rien ; je veux absolument que vous

L v

250 *LA C A B A L E* ,
soyez de mes amies , je l'ai résolu.
Vous connoissez le petit Cléon : qu'en
pensez-vous ?

LA MÉDISANTE.

Je l'ai vû souvent cet automne à la campagne ; nous représentions des Comédies , c'étoit notre souffleur ; il sçait un peu de musique , joue passablement du violon , ne tarit point sur les anecdotes , applique assez plaisamment les portraits d'une brochure nouvelle ; sa figure n'est pas mal , & il commence à être fat avec assez d'aisance : de tous nos jeunes gens de robe , c'est celui qui m'a paru se façonner le plus vite.

LA C A B A L E.

Il fera très riche un jour ; Eliante l'aime & compte l'épouser ; je sçais que vous la haïssez. . .

LA MÉDISANTE.

Oh , très cordialement.

LA CABALE.

Je romps ce mariage.

LA MÉDISANTE.

Vous me ferez plaisir.

LA CABALE.

Il épousera dès ce soir votre petite cousine Julie pour qui vous paroissez avoir de l'amitié.

LA MÉDISANTE.

Julie est une bonne enfant , mais qui n'a pas assez de fortune. . .

LA CABALE.

Elle lui apportera en dot un poste très brillant en province , & qu'il croira avoir obtenu par votre crédit & en considération de cette alliance.

LA MÉDISANTE.

Si vous exécutez ce que vous me dites , me voilà dévouée à vous pour toute ma vie.

LA CABALE.

Embrassez-moi donc ; je n'ai voulu vous parler de cette affaire qu'après l'a-

L v j

voir terminée ; j'obtins hier au soir le poste en question ; ce matin , j'ai envoyé chercher Cléon ; il est enchanté ; Eliante sera furieuse , désespérée. . .

L A M É D I S A N T E.

Il faut que leur rupture se fasse avec bien de l'éclat , bien du scandale. . .

L A C A B A L E.

Vous serez contente. Je vais vous le présenter pour qu'il vous remercie , & que vous le meniez ensuite chez les parens de Julie.

L A M É D I S A N T E , seule , tandis que la Cabale va chercher Cléon.

Je ne pouvois souffrir cette Cabale , & je n'entretenois commerce avec elle que pour me donner le plaisir de la contrarier & de lui dire souvent des duretés ; je commence à la trouver une assez bonne femme.



S C E N E V I.

LA CABALE, LA MÉ-
DISANTE, CLÉON,
L'HOMME *qui enseigne l'art
de représenter.*

CLÉON, *d'un ton fade, à la
Médisante.*

AH, Madame, qu'il est agréable
& doux, séduisant & flatteur de
penser que la personne que l'on con-
sidere & qu'on estime le plus, veut
bien s'intéresser à nous.

LA MÉDISANTE.

Connoissant tout votre mérite,
Monsieur, je ne pouvois pas faire
moins pour vous que je n'ai fait.

CLÉON.

Ah! Madame...

254 *LA C A B A L E ;*
LA MÉDISANTE à la Cabale ;
en lui montrant l'Homme qui
enseigne l'art de représenter.

Qu'es-ce que cet homme ?

LA C A B A L E.

Comme je sçais que l'on ne juge souvent que sur l'extérieur, s'il m'arrive de faire obtenir un poste à quelqu'un qui n'y soit pas propre, j'ai Monsieur qui est un homme merveilleux pour enseigner en peu de jours l'art de la représentation, c'est-à-dire les attitudes, les tons, les airs, le maintien, les dehors, en un mot toutes les manieres convenables à la place qu'on va occuper. (*à Cléon.*) N'a-t-il pas commencé à vous donner une leçon ?

CLÉON.

Oui, Madame.

LA MÉDISANTE.

Oh, je serois charmée d'être pré-

sente à quelques-unes de ces leçons-là ; cela doit être plaisant.

LA CABALE.

Il est aisé de vous satisfaire. (*à Cléon.*) Cela ne vous fera-t-il pas de peine ?

CLÉON.

Tout ce qui peut faire plaisir à Madame, ne sçauroit que m'être très agréable. (*À l'Homme qui enseigne l'art &c.*) Allons, Monsieur, recommençons.

L' H O M M E *qui enseigne l'art &c.*

Recommençons, Monsieur. Je vous suppose donc arrivé dans cette province où votre place met tout le monde dans le cas d'avoir affaire à vous. Tous les matins, vers les dix heures, votre salle d'audience commence à se remplir. Vous êtes dans votre cabinet, misterieusement renfermé, caressant vos chiens, fredonnant un Vau-deville, tandis que votre Secrétaire

256 *L A C A B A L E ,*

vous lit succinctement les lettres qui vous sont adressées de tous côtes ; il en fait ensuite le partage avec un renvoi aux differens commis qui doivent y répondre. Quatre ou cinq hommes furtifs , mal famez , qui ont chez vous les petites entrées , viennent vous conter les aventures scandaleuses & plaisantes qui sont arrivées pendant la nuit. Vous riez , vous plaisantez , vous êtes familier avec ces gens là. . .

CLÉON , d'un ton dédaigneux.

Familier ?

L'HOMME qui enseigne l'art &c.

Oui , Monsieur , & très familier : c'est la seule espèce d'hommes qui soit véritablement chérie des personnes en place & des grands. Enfin l'heure aproche où vous devez sortir de votre cabinet & vous montrer en public. Voyons quel maintien vous composerez vous ?

CLÉON.

Eh , mais , celui là.

L'HOMME *qui enseigne l'art &c.*

Eh , si , si donc , Monsieur ! vous prenez la morgue & l'air refrogné d'un vieux Conseiller. Dans la place que vous occupez , il faut que votre physionomie soit moitié ouverte , & moitié fatiguée des travaux de votre emploi. Vous répondrez à l'un , nous verrons ; à l'autre , j'examinerai ; vous ferez une légère inclination de tête , avec un petit souris , à ceux qui viennent uniquement pour vous faire leur cour. Si vous voyez arriver quelque personne d'une naissance distinguée , vous irez deux ou trois pas au-devant d'elle ; vous la séparerez de la foule , mais vous aurez toujours attention de glisser , dans vos politesses même , un air de supériorité. . .

LA MÉDISANTE *à l'Homme qui enseigne l'art &c.*

C'en est assez , & Madame avoit

raison de dire que vous êtes un homme merveilleux.

L'HOMME *qui enseigne l'art &c.*

Cependant je n'ai été que pendant trois mois valet de chambre d'un Intendant.

LA MÉDISANTE à Cléon.

S'il y avoit des loges dans votre salle d'audience , j'en retiendrois une pour la premiere représentation. Alons , venez , je vais vous présenter aux parens de Julie. (*Embrassant la Cabale.*) Adieu , ma bonne amie ; comptez que je vous suis désormais aussi attachée que si j'étois déjà dans l'âge de quitter le rouge & de me faire dévote.



S C E N E V I I.

LA CABALE , L'HOMME
qui enseigne l'art &c.

LA CABALE , *lisant un billet*
qu'un laquais lui apporte.

C'EST une Epigramme contre un homme de mérite qui m'a toujours négligée. L'Auteur est un maladroît ; il falloit la mettre en chanson ; cela court plus vite , se retient mieux & dure à jamais... Ne pourroit-on pas arranger les vers sur un air bien connu... oui... il me semble qu'en racourcissant les deux premiers... à merveilles ; c'est ainsi qu'il faut la faire courir ; rentrons , je vais vous dicter cette chanson ; vous aurez soin qu'elle soit répandue ce soir dans tout Paris.

S C E N E V I I I .
L'HOMME DE COUR,
LE PHILOSOPHE.

L'HOMME DE COUR.

QUoi vous, un Philosophe, chez la Cabale ?

LE PHILOSOPHE.

Quand des affaires indispensables m'appellent à la ville, avant que de retourner dans ma retraite, je ne manque gueres de venir ici. J'y vois les chagrins & les maux que se font mutuellement les hommes ; les jalousies, les haines, les craintes, les espérances & toutes les vaines illusions qui sans cesse les agitent. J'y vois le vice, avec des talens superficiels, l'emporter presque toujours sur le vrai mérite, parce que le vice est

impudent , parce qu'il est insensible aux rebuffades , & qu'il sçait d'ailleurs employer adroitement la flatterie , l'imposture , les manœuvres sourdes & les petits souterrains ; au lieu que l'homme de mérite se présente avec modestie , demande avec noblesse , & se rebute aisément , ne pouvant vaincre l'honnête fierté qu'il a dans l'ame.

L'HOMME DE COUR

d'un ton moqueur.

Voilà , mon très-cher , les plaintes ordinaires de tous ceux qui n'ont pû réussir dans le monde.

LE PHILOSOPHE *fierement.*

Sçachez que je ne me plains point , & que d'ailleurs je crois que jusqu'à présent j'ai mieux réussi dans le monde que beaucoup de gens qui sont dans des postes très élevés.

262 *L A C A B A L E ,*
L'HOMME DE COUR.

Oh , parbleu , votre philosophie me feroit plaisir de me prouver cela.

LE PHILOSOPHE.

Ma philosophie vous dira que je suis un simple gentilhomme , avec une fortune médiocre ; que j'entraî fort jeune dans un régiment ; que je m'y attachai à mes devoirs avec toute l'aplication possible ; que je fus même assez heureux pour avoir une occasion de me distinguer à la bataille de Guastalle ; que je ne m'atendois pas que bientôt après on me feroit un passe-droit ; qu'on m'en fit un ; que je quitai le service & me retirai dans une petite terre de trois à quatre mille livres de rente en quoi consiste tout tout mon bien ; que sçachant borner mes besoins , quelque médiocre que soit mon revenu , il m'en reste toujours assez pour être en état de sou-

lager le malheureux payfan à qui il arrive des pertes ou quelque maladie ; que m'étant acquis l'estime & la confiance de mes voisins , s'il survient quelques contestations entr'eux , je les accomode , & qu'ainsi ma vie étant honnête & même utile dans la petite place que la providence m'a assignée , je crois mieux réussir dans le monde que certains prétendus Seigneurs qui sans avoir jamais été connus à l'armée que par la fastueuse incommodité de leurs équipages , devenus Lieutenans-Généraux à trente ans parce qu'ils ont été faits Colonels à seize , ne s'occupent que de tracasseries , d'intrigues & qu'à paroître des importans dans la galerie & les antichambres ; plus jaloux de respects que d'estime ; n'aimant à vivre qu'avec des hommes vils ; caressant le baladin , protégeant le chanfonnier ,

264 *L A C A B A L E*,
haïssant l'homme de Lettres, & re-
cevant froidement le vieux militaire ;
enfin prouvant chaque jour qu'avec
de grandes richesses , un beau nom &
une belle charge à la Cour , on peut
être très petit dans l'Etat.

L'HOMME DE COUR.

J'aperçois quelqu'un à qui j'ai à
parler. Adieu , Monsieur.

LE PHILOSOPHE.

Adieu , Monsieur.

Il sort.

L'HOMME DE COUR *à parte.*

S'il convenoit à un homme de ma
sorte de se compromettre avec un sim-
ple gentilhomme , j'aurois répondu
vivement à cet original.



SCENE

S C E N E I X.

L'HOMME DE COUR,
LE CHEVALIER.

L'HOMME DE COUR.

BON jour , Chevalier. On joue ce soir une Piece nouvelle ; tu y feras fans doute ?

LE CHEVALIER.

Je ne manque gueres une premiere représentation.

L'HOMME DE COUR.

Il faut absolument la faire tomber.

LE CHEVALIER.

Eh pourquoi ? L'Auteur vous a-t-il donné quelque sujet de vous plaindre de lui ?

L'HOMME DE COUR.

Non ; mais un vieil Auteur qui avoit une pension du Roi , vient de mourir ; celui-ci qui a déjà eu des

succès , s'il réussissoit encore dans ce moment-ci , auroit un grand avantage pour demander cette pension que je veux faire obtenir au petit Abbé qui a élevé mon fils.

LE CHEVALIER.

Vous n'y pensez pas ! votre petit Abbé n'est qu'un sot , un faux sçavant.

L'HOMME DE COUR.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Les lettres & les dissertations qu'il vient de faire imprimer , ont paru le comble de la platitude & du mauvais goût.

L'HOMME DE COUR.

Il est vrai ; mais je ne puis pas le renvoyer sans une récompense , & tu vois bien que pour écarter un concurrent dans l'Auteur de la Piece nouvelle , il faut prudemment faire en sorte qu'elle soit sifflée.

LE CHEVALIER.

Je vois que s'il vacquoit demain une autre pension, l'intendant de vos plaisirs nocturnes, qui a fait je ne sçais quel roman, pourroit se flater que vous l'aideriez de même de votre crédit & de toute votre prudence contre l'homme qui auroit le plus de mérite.

L'HOMME DE COUR.

Ma foi oui. Je vais parler à la Cabale. Adieu, à ce soir, je compte sur toi & tes amis.

LE CHEVALIER *seul.*

Faire tomber la Piece d'un Auteur parce qu'il pourroit prétendre à une pension qu'on veut faire obtenir à un sot pour se dispenser de lui payer des gages, cela m'indigne !



S C E N E X.

LE CHEVALIER, UN
COMÉDIEN.

LE CHEVALIER.

JE suis bien aise de vous rencontrer ; je viens d'apprendre à l'instant qu'il y a une furieuse conspiration contre la Piece nouvelle ; pour moi , je ferai tout mon possible pour la soutenir.

LE COMÉDIEN.

Nous vous sommes bien obligez ; mais , Monsieur le Chevalier , permettez-moi de vous rapeller qu'à la derniere que nous avons jouée , vous me dîtes la même chose ; cependant je remarquai que vous ne l'écoutiez pas & que vous ne fites que rire & causer avec trois ou quatre de vos amis.

LE CHEVALIER.

Il est vrai , mais je n'applaudissois pas moins de temps en temps , & vous sçavez que lorsqu'elle fut finie , j'allai dans le foyer & que je dis hautement que je la trouvois admirable.

LE COMÉDIEN.

En vérité , je suis toujours étonné que vous autres Messieurs ne sembliez venir au spectacle que pour étaler vos personnes , vos graces , vos habits , parler de vos chevaux , de vos équipages , faire des trocs. . .

LE CHEVALIER.

Eh qu'y a-t-il donc là de si étonnant ?

LE COMÉDIEN.

C'est qu'il seroit aisé de vous prouver que plus on est jeune , brillant , aimable , plus on doit être silencieux & attentif aux spectacles.

LE CHEVALIER.

Ah parbleu , mon cher , tachez de me prouver cela.

270 *L A C A B A L E ,*
LE COMÉDIEN.

Daignez m'écouter. N'est-il pas certain qu'en amour le prompt succès dépend beaucoup de la façon dont on s'y prend pour attaquer un cœur ?

LE CHEVALIER.

Affurément.

LE COMÉDIEN.

Pour bien attaquer un cœur , n'est-il pas à propos de tacher d'en démêler & d'en connoître le caractère ?

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas douteux.

LE COMÉDIEN.

Or, Monsieur , je soutiens que c'est surtout aux spectacles , dans les yeux , à l'atitute , au maintien , à l'attention plus ou moins marquée des femmes , lorsqu'on joue certaines Scènes , & à l'impression que certains endroits font sur celles-ci & ne font pas sur celles-là , que l'on peut acquérir cette connoissance & distinguer les differens caracteres des unes & des autres.

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

LE COMÉDIEN.

Eh bien ? Pour réussir auprès des femmes , s'il faut connoître leurs caractères differens ; si l'on connoît leurs differens caractères aux spectacles , les jeunes gens qui entrent dans le monde & dont l'ordinaire ambition est de parvenir à l'état brillant d'hommes à bonnes fortunes , doivent donc regarder les spectacles comme des endroits de recueillement & de méditation pour eux. C'est-là qu'écoutant attentivement , & regardant à propos de loge en loge , ils pourront se préparer de loin des conquêtes par la connoissance qu'ils acquerront du cœur de telle & telle femme , & par conséquent de la façon de s'y prendre pour se la procurer. Par exemple , à l'Opera , dès que l'on commence à jouer certains airs passionnés , l'ame

272 *L A C A B A L E*,
de la jeune *Cephise* paroît faisie , au lieu que celle de *Julie* ne s'emeut & ne s'atendrit que peu à peu : il y a toute aparence que dans le tête à tête on pourra risquer assez vite avec *Cephise* ce qu'on ne doit tenter avec *Julie* que par gradation. *Dorise*, plutôt couchée qu'assise dans sa loge, fait des nœuds & ne marque quelque attention qu'aux ariettes : avec *Dorise*, tout l'étalage du sentiment seroit inutile ; ce n'est pas son cœur qu'il faut d'abord entreprendre de toucher ; c'est son esprit qu'il faut tacher d'éblouir par un jargon léger , le badinage & l'enjouement.

LE CHEVALIER.

Votre raisonnement me frappe beaucoup , mais beaucoup.

LE COMÉDIEN.

Je voudrois bien qu'il pût fraper de même tous vos amis.

S C E N E X I.

LE CHEVALIER , LE COMÉDIEN , LA CABALE ,
UNE JEUNE FILLE.

LA CABALE *au Comédien.*

AH , vous voilà ; je vous atendois avec impatience ; je vous ai envoyé chercher pour que vous m'aidiez à rendre service à cette aimable enfant. Elle voudroit débiter à la Comédie.

LE CHEVALIER *vivement.*

Je lui promets de bien l'applaudir.
Sa figure est charmante !

LE COMÉDIEN.

Certainement , mais . . .

LE CHEVALIER.

Mais , quoi ? quoi ?

LE COMÉDIEN.

Elle est encore bien jeune.

M v

274 *L A C A B A L E* ;
LE CHEVALIER.

Bien jeune ? Bien jeune ? Comme si au Théâtre on tardoit à devenir nubile.

LE COMÉDIEN *à la Jeune Fille.*

Mademoiselle , venez-vous souvent à notre spectacle ?

LA JEUNE FILLE , *du ton le plus ingénu.*

Je n'y ai jamais été.

LE COMÉDIEN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

Tant mieux. Ses tons & ses gestes ne seront point copiés ; elle jouera d'elle-même. (*À la jeune Fille.*) Je parierois que c'est aux rôles d'amoureuses que vous vous destinez ?

LA JEUNE FILLE.

Oh oui , Monsieur ; hier encore j'en jouai un.

LE CHEVALIER.

Dans quelle piece ?

LA JEUNE FILLE.

Dans nos pieces ; nous les faisons sur le champ ; presque tous les soirs nous nous rassemblons cinq ou six amies du voisinage , & dont la plus âgée n'a pas plus de douze ans ; on se dit ce qu'on a remarqué pendant la journée , & on s'amuse à contrefaire les différentes personnes qu'on a vues.

LE CHEVALIER *au Comédien,*
vivement.

Ah , mon ami , l'heureuse vocation pour le Théâtre !

LA C A B A L E *à la jeune Fille.*

N'admettez vous pas de petits garçons dans votre troupe ?

LA JEUNE FILLE.

D'abord nous n'en voulions point ; peu à peu il s'en glissa un , & bientôt , comme nous vîmes qu'il se faisoit valoir parce qu'il étoit seul. . .

LA C A B A L E.

Vous le chassâtes ?

M v

276 *L A C A B A L E ,*
LA JEUNE FILLE.

Non ; nous déliberames qu'il y auroit autant d'Acteurs que d'Actrices.

LE CHEVALIER.

Bien delibéré !

LA JEUNE FILLE.

Celui qui joue ordinairement avec moi , est fort bon , fort bon , mais. . .

L A C A B A L E.

Eh bien ?

LA JEUNE FILLE.

Il veut quelquefois nous faire jouer des choses. . .

L A C A B A L E.

Quoi donc ?

LA JEUNE FILLE.

Il a une grande sœur , en âge d'être mariée , & qui a une femme de chambre ; il vint nous dire hier qu'il avoit vû le domestique d'un Monsieur qui avoit donné à cette femme de chambre une lettre qu'elle avoit aussitôt portée à sa Maitresse ; qu'ensuite le

Monsieur étoit venu ; qu'il s'étoit jeté aux genoux de sa sœur , & qu'ils ne s'étoient séparés qu'après s'être marqué bien de l'amitié. Toute la société dit qu'il falloit jouer cela ; l'un fit le valet ; une de mes petites cousines qui est fort gaie , fit la femme de chambre ; j'étois la grande sœur , & lui le Monsieur. Il s'étoit mis à mes genoux ; il me baisoit les mains , & en vérité je ne sçais où il prenoit tout ce qu'il me disoit ; & où je prenois moi-même tout ce que je lui répondois ; mais cela me paroissoit bien , lorsque tout à coup il voulut m'embrasser ; je le repoussai ; il prétendit qu'à travers le trou de la serrure , il avoit vu le Monsieur embrasser sa sœur ; que cela étoit de la pièce , & que par conséquent. . .

LE CHEVALIER.

Il avoit raison.

278 *L A C A B A L E ,*
L A J E U N E F I L L E .

Il avoit raison ? Comment donc ,
il n'y aura qu'à venir dire comme cela
qu'on a vû. . . Oh non.

L A C A B A L E .

Elle s'exprime avec une grace , un
naturel , une naiveté qui enchantent !
Mon aimable enfant , vous n'avez du
tout point besoin de moi pour réussir.
(*Au Comédien.*) Je compte , Monsieur ,
que vous lui faciliterez les moyens
de débiter.

L E C O M É D I E N .

Je lui rendrai tous les services que
je pourrai , pourvû que ce ne soit pas
ouvertement ; elle est trop jolie ; je
me brouillerois à jamais avec toutes
celles de nos Demoiselles qui se pic-
quent encore de l'être.



S C E N E X I I.

LA CABALE, LE CHEVALIER, LA JEUNE FILLE,
LE COMÉDIEN, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

MADAME, ce Monsieur qui est venu ce matin, demande si vous voulez qu'on commence la répétition du Ballet dont il vous a parlé.

LA CABALE.

Oui ; j'ai du temps ; l'élection où je dois me trouver à l'Académie, ne commencera qu'à trois heures.

LE CHEVALIER.

J'espère que vous vous souviendrez de mon protégé.

LA CABALE.

Mais, Chevalier, songez donc que votre protégé n'a jamais rien fait.

280 *L A C A B A L E ,*
LE CHEVALIER.

Parbleu, c'est ce qui doit lui donner un grand avantage sur ses deux concurrents & sur tant d'autres que vous y avez fait recevoir. D'ailleurs vous m'avez promis.

L A C A B A L E.

Eh bien nous verrons.

Ils sortent.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

QUAND le ballet sera fini, je trouverai le moment de faire ton affaire.

SCAPIN *l'embrassant.*

Mon cher Arlequin, tu es le plus aimable garçon, le meilleur cœur, le plus véritable ami que je connoisse.

ARLEQUIN.

Finis donc ; tu as le vin trop tendre.

SCAPIN.

Tu ne te contentes pas de me bien régaler ; tu te donnes encore la peine de dresser un placet pour moi , & tu veux bien le présenter toi-même à ta Maitresse. Fais-moi le plaisir de me le lire.

ARLEQUIN.

Volontiers. Je crois n'avoir rien oublié.

Lisant.

M A D A M E ,

Arlequin a l'honneur de vous recommander très particulièrement. . .

SCAPIN *l'embrassant.*

Très particulièrement.

ARLEQUIN.

Scapin , son intime ami. . .

SCAPIN *l'embrassant encore.*

Son intime ami !

282 *L A C A B A L E ,*
A R L E Q U I N .

*Et de vous supplier de lui faire obtenir
quelque emploi. C'est un garçon qui n'est
propre à rien du tout. . .*

SCAPIN.

Comment ? . .

A R L E Q U I N .

Une bête , un animal. . .

SCAPIN.

*Animal toi-même ; es-ce ainsi que
tu me recommandes ?*

A R L E Q U I N .

Patience , patience.

Continuant de lire.

*Un ivrogne , un faineant ; rien ne
prouvera plus votre crédit , illustre Ca-
bale , que d'avoir pû faire employer un
pareil vaurien.*

*Cela n'est-il pas bien tourné ? Tu
vois comme je la pique d'honneur
pour l'engager à s'intéresser à toi.
Achevons.*

Je vous assure , Madame , que tous

ceux qui connoissent le dit Scapin , vous en rendront un pareil témoignage.

SCAPIN.

Si tu oses présenter ce placet. . .

ARLEQUIN.

Il est bien , mon ami , il est bien ; dans le vrai , dans le simple , dans le naturel. Je ne donne point , moi , dans le galimathias , dans l'emphaze ; j'expose tout uniment les choses.

*Tirant un cornet , une plume
& la lui présentant.*

Allons , signe le.

SCAPIN.

Que je le signe ?

ARLEQUIN.

Sans doute. Tout placet ne doit-il pas être signé de celui qui sollicite ?

SCAPIN.

Monsieur Arlequin , vous êtes un coquin.

ARLEQUIN.

Quoi , tu me dis des injures quand

je cherche à te rendre service ? Vas , tu es un ingrat ; tu ne mérites pas que je t'accorde ma protection ; j'avois en vue pour toi une des meilleures conditions. . .

SCAPIN.

Mais. . .

ARLEQUIN.

J'espérois te faire placer Cuisinier chez un des hommes de Paris qui fait la plus grande chere.

SCAPIN

Autre impertinence ! moi cuisinier , qui n'ai fait de ma vie aucuns ragouts !

ARLEQUIN.

Eh qu'importe ? Crois-tu donc qu'aujourd'hui , pour posseder un emploi , il soit nécessaire de sçavoir l'exercer ? Tu auras sous toi de bons-aides de cuisine , de bons marmitons ; si les ragouts sont bien faits , tout l'honneur t'en apartiendra comme au chef ;

s'ils sont mauvais, ce sera la faute de tes commis qui auront mal exécuté tes ordres. Allons , décide toi.

SCAPIN.

Songe donc que dans ce placet tu me traites...

ARLEQUIN.

Je t'y traite ? Je t'y traite ? Oh , si tu es un glorieux... écoute , mon ami , il est rare que les glorieux fassent fortune.

SCAPIN.

Faudra-t'il que je sois présent quand tu le présenteras ?

ARLEQUIN.

Sans doute. Ta physionomie aidera beaucoup à confirmer tout ce que j'y dis de favorable pour toi... mais , j'entends les violons ; pendant le Ballet , tu as le temps de te déterminer.



LE TRIOMPHE DE LA CABALE, BALLET.

ENtrée de la Cabale , précédée & suivie de Journalistes , diversement habillez ; ils se rangent en haie le long d'une avenue qui conduit au Mont Parnasse. Marche d'Académiciens qui s'arrêtent de distance en distance , s'inclinent profondément les uns devant les autres , & se donnent réciproquement les témoignages de la plus grande admiration. La Cabale , d'un coup de baguette , métamorphose en. . .

Fin du Troisième volume.

Œ U V R E S DE THÉÂTRE

DE M. DE SAINTFOIX.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue , corrigée & augmentée de plusieurs
Comédies.*

TOME QUATRIÈME.



A P A R I S ,

Chez LAURENT PRAULT, Libraire , Quai des
Augustins , au coin de la rue Gît-le-Cœur ,
à la Source des Sciences.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

22 11 13

22 11 13

22 11 13

22 11 13

22 11 13

22 11 13



22 11 13



PIÉCES

Contenues dans ce Volume.

ALCESTE , Divertissement à l'occasion de
la convalescence de M. le Dauphin.

LES HOMMES.

DEUCALION & PIRRHA , Ballet ,
représenté sur le Théâtre de l'Académie
Royale de Musique.

LE DERVICHE.

LE FINANCIER.

EXTRAITS de Pandore , de la Veuve
à la Mode , du Contraste de l'Amour &
de l'Hymen , & du Philosophe dupe de
l'Amour.

LES GRACES , traduites en Italien
par Madame la Comtesse de C***.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS DEPARTMENT
5712 S. UNIVERSITY AVE.
CHICAGO, ILL. 60637

APRIL 25 1964

TO THE PHYSICS DEPARTMENT
FROM THE LIBRARY

RECEIVED

APRIL 25 1964

PHYSICS DEPARTMENT
5712 S. UNIVERSITY AVE.
CHICAGO, ILL. 60637

APRIL 25 1964
CHICAGO, ILL. 60637

ALCESTE, DIVERTISSEMENT

A l'occasion de la convalescence
de Monsieur le DAUPHIN.

Représenté le 19 Septembre 1752.

Tome IV.

*

A

TOUTE l'Europe sçait que M.
le DAUPHIN étant attaqué de la
petite verole, Madame la DAU-
PHINE voulut absolument rester
auprès de lui. Quand nos allar-
mes furent cessées, j'essayai de
tracer le tableau des sentimens
de douleur & d'admiration que
nous avons éprouvés ; mais ,
pour mettre ce tableau au Théâ-
tre, il falloit trouver une allé-
gorie ; celle d'Admette & d'Al-
ceste me parut des plus heu-
reuses. Aucun de mes ouvra-
ges ne peut m'être aussi cher
que celui-ci ; le Roi , quand

j'eus l'honneur de le lui présenter, me marqua qu'il avoit été informé du succès, & que le rôle d'Alceste avoit fait répandre bien des larmes.





A

ALCESTE,
REINE DE THESSALIE,
AUX CHAMPS ELISÉES.



ADAME

*IL part tous les jours tant de monde
pour les lieux que vous habitez, qu'il
n'est pas possible que vous n'ayez en-
tendu parler d'une Princesse qui vient*

A iij

de faire pour son Mari tout ce que vous faites pour le votre ; mais comme les morts , obligez de vivre ensemble , ne se parlent peut-être pas avec la franchise qu'un vivant peut risquer avec un mort , je vais vous écrire naturellement ce que l'on pense ici. On prétend que si les circonstances doivent augmenter ou diminuer le prix d'une action , tout est à l'avantage de notre Princesse ; qu'elle est plus jeune que vous ne l'étiez ; que du côté des graces & de la figure , il y a à parier pour elle , & qu'à l'égard du pouvoir & de la grandeur , la plus petite Province de France est plus grande & plus peuplée que ne l'étoit votre Thessalie. Vos amis voudront peut-être tirer vanité de ce qu'Hercule , le fameux Hercule , s'intéressa si particulièrement à vous , qu'il descendit aux enfers pour forcer la Mort à lâcher sa proie : nous leur répondrons que c'est le ciel même qui s'est intéressé à notre Princesse , &

*que s'il n'eût pas veillé sur ses jours ,
il y a toute apparence qu'elle seroit al-
lée vous tenir compagnie. Vous serez sans
doute surprise que je me sois avisé de
vous écrire , mais de quoi ne s'avise pas
un homme oisif , & qui n'a guères plus
d'affaires qu'un mort ? Je suis avec toute
la vénération possible ,*

M A D A M E

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,
SAINTFOIX.



ACTEURS.

LA GLOIRE.

LE GÉNIE *Tutélaire de la Thessalie.*

ALCESTE.

UN THESSALIEN.

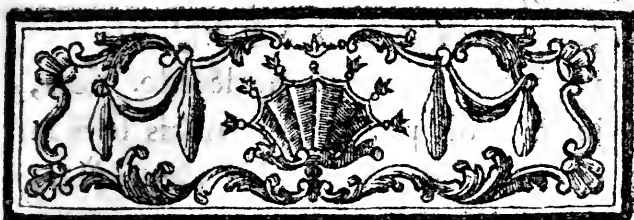
L'AMOUR.

ACTEURS DANSANS,

L'Envie & quatre Furies.

Thessaliens & Thessaliennes de différentes conditions. Les Ris, les Jeux, &c.

La Scène est à Jolcos en Thessalie.



ALCESTE, DIVERTISSEMENT

*A l'occasion de la convalescence
de Monsieur le DAUPHIN.*

SCENE PREMIERE. LA GLOIRE, LE GÉNIE.

LA GLOIRE.



J'E suis d'une satisfaction
d'une joie. . .

LE GÉNIE.

Que vous est-il donc arrivé ?

LA GLOIRE.

Je viens de rencontrer une grande

A y

vilaine créature qui me déteste. Non ; je ne crois pas m'être jamais si bien divertie ; je l'ai persiflée , excédée , désespérée...

LE GÉNIE.

Voilà bien ce qu'on appelle un vrai plaisir de femme ! eh , quelle est-elle ?

LA GLOIRE.

Je vais vous la peindre. Sa taille est élancée ; elle a le cou long & sec , la peau livide , le regard louche , les joues creuses , le nez ferré , & la bouche platte ; ses cheveux ressemblent à des serpens ; une petite coëffe blanche nouée avec un ruban couleur de rose sous son menton pointu , beaucoup de rouge & des mouches , achèvent de lui composer une figure très-bien assortie à son caractère : la reconnoissez-vous ?

LE GÉNIE.

Parbleu , c'est l'Envie.

LA G L O I R E.

Elle même. Sa voiture étoit traînée par six chauve-souris , deux singes lui servoient de pages , & elle avoit pour cocher ce vieux Poëte qu'Admette auroit dû chasser il y a longtemps de ses États.

LE G É N I E.

Que vient-elle faire dans des lieux dont elle sembloit s'être bannie , & qui ne peuvent offrir à ses yeux que des objets désespérans ?

LA G L O I R E.

Je l'ignore. Son premier mouvement a été de m'éviter ; mais , comme il n'étoit pas possible que je ne l'eusse apperçue , elle a pris le parti de m'aborder , & ma balbutié doucereusement & avec des yeux que la lumière fait toujours clignoter , je ne sçais quel compliment , des fadeurs auxquelles j'ai répondu d'un air ouvert , négligemment , d'un ton léger : & tout de

suite , pour commencer son tourment ,
avouez , lui ai-je dit , que ces super-
bes Dômes , ces magnifiques Palais ,
ces vastes Jardins aux bords de ce
Fleuve , forment un aspect , un coup
d'œil bien admirable. Ne diroit-on
pas que cette Ville est la Capitale des
Nations ? Les Arts , les Sciences , les
Fêtes , les Spectacles y varient sans
cesse les amusemens & les plaisirs.
N'êtes-vous pas surtout frappée de cet
air d'enjouement & de gaieté qui re-
gne sur tous les visages ? De cette joie
vive qui semble distinguer ce peuple ,
& qui prend sans doute sa source dans
la douceur & la bonté de son carac-
tere ? Chaque mot que je prononçois ,
chaque remarque que je lui faisois
faire , étoit un coup de poignard qui
déchiroit son cœur ; je prenois plaisir
à enfoncer , à agiter le poignard en la
regardant malignement , & mon ame
favouroit à longs traits le dépit &

l'amertume qui flétrissoient la sienne.

LE GÉNIE.

Il faut avouer que quand les femmes se haïssent, elles se haïssent bien !

LA GLOIRE.

Que voulez-vous dire ? Est-il donc nécessaire d'avoir un sexe pour bien hair cette Megere ?

LE GÉNIE.

Je crains quelque événement funeste.

LA GLOIRE.

Quel événement ? N'a-t-elle pas vu que tous les efforts contre la Thessalie dont vous êtes le Génie tutelaire, ont toujours été impuissans ? Ira-t-elle encore crier, comme autrefois, chez les Nations voisines, que les Thessaliens assoupis dans la mollesse, offrent une conquête aisée ? Ces Nations n'ont-elles pas éprouvé que ce peuple qui paroît si superficiel, si frivole, qui semble ne s'occuper que de ris, de jeux & du soin de plaire, dès que je

l'appelle , vole , s'élance au milieu des dangers , & couvert de sang & de poussière , est aussi fier en affrontant la mort , qu'il est doux , généreux & bienfaisant après la victoire.

LE GÉNIE.

Gloire adorable , que je vous embrasse ! Ce n'est pas pour l'éloge , il est dû ; mais c'est qu'il est parti du fond du cœur ; je vois que vous nous aimez véritablement , & vous avez bien raison ; vous n'êtes jamais si charmante que parmi nous. Sourcilleuse , hautaine , & comme empoisonnée dans votre grandeur , chez les autres Nations , vous y affectez la morgue & la gravité : ici , vous êtes simple , unie , vive , badine , on prendroit la Gloire pour une de nos citoyennes.

LA GLOIRE.

Eh , ne l'aye pas toujours été ?

LE GÉNIE.

Eh bien , ma chere compatriote ,

DIVERTISSEMENT. 15

trouvez bon que je vous dise que l'Envie ne venant pas sans doute ici sans quelques mauvais desseins, vous n'auriez pas dû, par vos discours, exciter encore sa rage contre Admette & contre Alceste qu'elle sçait que vous aimez.

LA GLOIRE.

Rien n'est plus aisé à raccommoder ; je lui donnerai ce soir un grand souper qu'elle trouvera délicieux par la compagnie que j'y rassemblerai.

LE GENIE.

Oh, cessez donc un instant de plaifanter.

LA GLOIRE.

A sa droite, elle aura cette grosse Céphise, toujours si bien fournie d'anecdotes contre son sexe ; aussi connue par sa démarche indécente, qu'elle prend pour un air de cour, que par ses noirceurs continuelles & ses tracasseries ; à qui l'on croit de l'esprit,

mais qui n'a au plus que ce jargon que donne aux plus fottes un long usage de galanterie, d'intrigues & de petits soupers. A sa gauche, je placerai ce fade & hideux Straton, qui toujours malade à l'armée, faisoit les campagnes sans servir; bas à la Cour, frondeur à la ville, répétant sans cesse que du temps du feu Roi, on auroit fait ceci, on auroit fait cela, mais qu'aujourd'hui les gens du métier, les gens de mérite, les gens comme lui ne sont pas écoutés. A ces deux personnages je joindrai Licas, ce petit Sénateur si laid, si maigre, si opiniâtre, si dénigrant, si hautain, qui crache loin, qui voit de près, cent fois corrigé, toujours incorrigible, & à qui de lassitude on semble avoir laissé la permission d'être insolent. Enfin, le fastidieux Softrate, qui a la taille si allongée & les lumières si courtes, l'action si vive & l'esprit si froid, qui

se pique d'avoir toujours les plus belles manchettes , les plus beaux bijoux , de juger au mieux des habillemens des Acteurs , des Actrices , des modes nouvelles , des rubans , des taffetas de l'année ; en un mot , encore plus bégueule qu'il n'est fat.

LE GÉNIE, *d'un ton ironique.*

Cela doit composer quatre convives bien amufans.

LA GLOIRE.

Quatre convives dont elle ne fçaura fans doute un gré infini. Ils lui diront qu'ici l'on vit ensemble fans s'estimer , même fans s'amuser ; qu'à ces petits soupers si vantés , la joye n'est qu'extérieure , & la conversation qu'un tissu de plaifanteries amenées avec art , d'épigrammes manquées , de fades ironies , de plats jeux de mots & de grands éclats

de rire tristes & forcés. Qu'un luxe maussade & la fantaisie pour les colifichets , ont succédé à la vraie magnificence. Que les Auteurs , par l'envie d'avoir de l'esprit , sont toujours aussi loin de la nature que les Acteurs par leur démarche empeyée , leurs cris , leurs grimaces & leurs contorsions. Que les jeunes gens , vuides d'idées , parlant sans cesse sans rien dire , étourdis sans agrémens , bruyans sans gayeté , ricanneurs sans sujet , méchans par air , railleurs sans esprit , peu sensibles aux qualités du cœur , ne mesurent leur considération que sur le plus ou le moins de bijoux que leur étale un fat. Ils ajouteront. . .

L E G É N I E .

Oh , Madame , ces quatre plats censeurs ajoûteront ce qu'ils voudront ; je leur dirai , moi , que l'on n'étoûffe cet amour si naturel pour la patrie , &

qu'on ne cherche à déprimer sa Nation que par le dépit de sentir en soi-même qu'on y est & qu'on doit y être méprisé ; que d'ailleurs, ces vices, ces travers & ces ridicules qu'ils se plaisent à relever, ne sont que passagers, & n'altèrent point le fond du caractère général. Mais tandis que je m'amuse ici, l'Envie nous prépare peut-être de cruels chagrins ; je vais l'observer & tâcher de faire échouer ses mauvais desseins.

LA GLOIRE.

Pour moi qui ne m'allarme pas si aisément, je vais me divertir à voir danser cette troupe de jeunes amans dont j'entends les concerts.



S C E N E II.

Une Troupe de Theſſaliens & de Theſſaliennes forment des danſes. L'Envie qui arrive avec quatre Furies , les épouvante & les chaſſe. Elle lance un dard , & dans l'inſtant il s'élève une vapeur épaiſſe qui enveloppe le Palais d'Admette. L'Envie & ſes Furies ſe retirent , après avoir marqué , par une danſe caractérisée , les divers mouvemens qui les agitent.

LA GLOIRE, *ſeule.*
CEs Furies , ce nuage épais , ce dard que cette Megere a lancé , ſes regards où brilloit une joye perfide & cruelle , & qui ſembloient me braver , tout m'annonce que ſa rage contre ce peuple vient de ſe ſignaler par quelques nouveaux forfaits . . . J'entends des cris , des gémiffemens . . .

SCENE III.

LA GLOIRE, UN THESSALIEN.

LE THESSALIEN.

DIEUX justes ! Dieux tout-puissans ,
prenez-nous plutôt pour victimes !

LA GLOIRE.

Où courez-vous ? Quel trouble vous agite ?

LE THESSALIEN.

Ah ! Madame , Admette. . .

LA GLOIRE.

Eh bien ?

LE THESSALLIEN.

Il touche à son dernier moment !
Cette vapeur empestée , qui s'est tout
tout à coup répandue autour du Pa-
lais , a porté dans son sein le poison
le plus mortel.

LA GLOIRE.

Voilà donc le coup affreux que méditoit cette lâche & cruelle ennemie ! Elle vous a vûs, généreux Theſſaliens, enſiſager ſans effroi vos propres dangers & toutes les horreurs d'une guerre ſanglante ; ſa rage ingénieufe a ſçu choiſir l'endroit ſenſible ; c'eſt dans votre amour pour vos Rois , c'eſt au fond de vos cœurs qu'elle puife aujourd'hui des traits pour vous déchirer. Ce jeune Héros m'avoit conſacré ſes jours ; pour les conſerver , que ne dois-je pas faire , que ne vais-je pas tenter ! Non , je ne ſçaurois croire que les Dieux veuillent borner ſi près de leur courſe , d'auffi belles deſtinées.

Elle ſort.



SCENE IV.

LE THESSALIEN, *seul.*

QUELS instans !... ô mon Prince !
ô mon Maître !... Chaque cri
que j'entends me glace d'effroi. Je
n'ose tourner les yeux vers ce triste
Palais. Famille Auguste ! Tendrè
Mere ! & vous Épouse si chérie , mal-
heureuse Alceste , quelles doivent être
vos allarmes !... Mais que vois-je !... ô
Ciel , c'est elle ! elle vient... Quel
spectacle touchant !



SCENE V.

ALCESTE, LE GÉNIE;
LE THESSALIEN.

ALCESTE *au GÉNIE qui veut
l'empêcher d'approcher des nuages
qui obscurcissent le fond du Théâtre.*

VOUS m'arrêtez ! vous me fermez
le passage ! vous voulez m'em-
pêcher de le voir , de l'embrasser , de
le secourir !

LE GÉNIE.

Votre présence ne pourroit qu'aigrir
les douleurs de votre Époux , & ne lui
feroit d'aucune utilité. J'ai rassemblé
près de lui les Mages les plus habiles
dans l'Art de dissiper le venin qui
menace ses jours ; reposez - vous sur
leur expérience , & ne cherchez point
en exposant votre vie...

ALCESTE.

A L C E S T E.

Eh, si je le perds, que m'importe la vie ! quoi, mon Epoux est prêt à périr & je l'abandonnerois ! je ne lui donnerois pas tous mes soins ! je ne l'arroserois pas de mes larmes ! j'en'aurois pas du moins la consolation de lui faire voir que la mort ne peut nous séparer ! cessez de me retenir.

L E G É N I E.

Songez, Madame, que pour ménager si peu votre vie, elle est trop chère à l'Auguste Famille de votre Epoux, trop précieuse à ce peuple qui vous adore ; que vous devez la conserver pour veiller sur l'enfance de votre fils, pour lui inspirer vos vertus ; songez que les Dieux veulent une résignation entière à leurs décrets, quelques rigoureux qu'ils puissent être, & que votre désespoir ne pourroit que les irriter.

ALCESTE.

Les Dieux pourroient-ils s'offenser
des transports d'une Epouse éperdue !
N'es-ce pas les respecter & leur obéir ,
que de suivre les loix de son devoir &
d'une tendresse légitime ! Est-il aucune
considération , aucune crainte qui doi-
ve m'éloigner de ce cher objet à qui
le ciel & l'hymen m'ont unie ? Est-
il aucun péril qui puisse me dé-
gager des soins que je lui dois ?
Hélas , * sa vie est tout pour son
fils , pour son peuple , pour l'uni-
vers , & la mienne n'est rien ! Que
sçais-je ? Ce n'est peut-être pas son
sang , mais le mien que demandent
les Dieux ? Peut-être le venin passant
dans mon cœur , s'éloignera du sien ?

* On rapporte ici les propres paroles de
Madame la DAUPHINE.

Je sauverai ses jours en lui sacrifiant
 les miens ; je mourrai , mais il vivra.
 Venez , secondez ma gloire , mon de-
 voir , mon amour. .-

S C E N E V I.

LE GÉNIE, ALCESTE, LA
 GLOIRE, L'AMOUR *sous*
la figure d'un Mage.

LE GÉNIE à *Alceste.*

CE seroit être barbare que de vous
 obéir. D'ailleurs vous voyez que
 ces nuages augmentent , s'étendent &
 deviennent à chaque instant plus épais.
 Comment ne pas s'égarer , & quel
 flambeau pourroit luire à travers ces
 ténèbres ?

ALCESTE.

Ah ! je le vois , je n'en puis dou-
 ter , mon Epoux n'est plus ! vous ne me

Bij

parlez ainsi , vous ne me retenez
que pour me cacher quelque temps
toute l'horreur de mon sort , & tâ-
cher de m'y préparer. Ai-je pû m'y
laisser tromper ! . . cher Prince . . . ô
ciel . . . je succombe . . .

LA GLOIRE.

Madame , il vit encore. Il faut cé-
der à vos larmes. Venez , ce Mage &
moi nous guiderons vos pas.

ALCESTE.

Que ne vous dois-je point ! je ver-
rai , j'embrasserai mon Epoux , j'adou-
cirai ses maux , je partagerai ses pei-
nes , & s'il faut que je périsse dans de
si nobles soins , dumoins , jusqu'au der-
nier moment , je lui aurai marqué ma
tendresse.

LE GÉNIE.

Où courez-vous , malheureuse Prin-
cesse ?

L'AMOUR , *sous la forme*
d'un Mage.

Elle suit la Gloire , & les Dieux sont

trop justes pour ne pas récompenser tant de vertus.

LE GÉNIE.

Ah, les Dieux l'envieront à la terre !
*La Gloire , l'Amour & Alceste entrent
 dans les nuages qui les enveloppent.*

SCENE DERNIERE.

LE GÉNIE , *seul.*

AVEC quelle fermeté , quel courage , elle brave la mort dans l'âge & dans un rang où tout appelle aux plaisirs ! Qu'un cœur si magnanime est respectable ! Qu'il est digne du sang qui l'a formé !

On entend une douce symphonie.

Mais , quels doux accens succèdent aux cris de la douleur ? .. Une lumière vive & brillante perce à travers ces nuages. . . Elle les écarte. . .

L'Amour , toujours sous la forme d'un

Mage , revient sur la Scene ; & à mesure que les nuages s'écartent , on voit Admette & Alceste qui se donnent la main ; la Gloire pose sa couronne sur la tête d'Alceste.

LE GÉNIE.

Ne vois-je pas Admette ! Quel Dieu , quelle main puissante a ranimé ses jours ! . . Alceste tient le Flambeau de l'Amour ! . . Ah , c'est ce divin Flambeau , dans les mains de la Vertu , qui vient de dissiper cette vapeur empestée !

L'AMOUR , *ôtant son déguisement.*

Oui , & ce miracle est le prix que devoient les Dieux à une tendresse si pure & si magnanime. Jeux & Ris , revenez ; rassemblez-vous.

Que les gémissemens ,
Que les craintes finissent ;
Que ces lieux retentissent
De vos plus doux accens.

CH Œ U R.

Que les gémissemens , &c.

Grand Air.

Nous avons à vos yeux retracé dans ce jour
L'intéressant tableau du plus parfait amour.

François, d'un si rare modele
Vous avez parmi vous une image fidelle.

Sèche tes pleurs, heureuse France,

A la plus flatteuse espérance

Tu peux livrer ton cœur.

Que tes craintes finissent,

Que tes peuples s'unissent

Pour chanter leur bonheur.

Auguste Sang qui nous donnez des Loix;

Regnez à jamais sur la France:

Notre amour constant pour nos Rois,

Fait leur grandeur & notre récompense.

Auguste Sang qui nous donnez des Loix,

Regnez à jamais sur la France.

*Des François de différentes Provinces
& de différentes conditions, s'unif-
sent ensemble pour marquer leur
joie par leurs danses & leurs chants.*





VAUDEVILLE.

DANS une ignorance parfaite,
 Nicaïse & la timide Annette
 Passoient ensemble tout le jour,
 Un seul instant sçut les instruire ;
 L'un prend la main , l'autre soupire :
 Leur cœur s'éclaire au Flambeau de l'Amour.



Aminte sensible à l'outrage
 Que lui fait un Amant volage ;
 Promet de n'aimer de ses jours.
 Qu'un nouvel Amant presse Aminte ;
 Sa fierté, son dépit, sa crainte,
 Tout se dissipe au Flambeau des Amours.



Mon voisin & sa ménagère,
 Sur la cause la plus légère,
 Sont en querelle tout le jour.
 Pour eux le soir est sans nuage ;
 Les chagrins, les soins du ménage ;
 Tout se dissipe au Flambeau de l'Amour.

F I N.

LES
HOMMES,
COMÉDIE-BALLET
EN UN ACTE.

*Représentée par les Comédiens François
ordinaires du Roi, le 27 Juin 1753.*

Bx





A

MADemoiselle DE B***



E soyez point si fâchée , ma
chere Henriette , contre les
Mythologistes ; ils n'ont dit
que Prométhée avoit formé
l'homme avant la femme , que par ce
qu'il est naturel de penser qu'on se per-
fectionne en travaillant : si l'on vous
montreroit deux statues du même artiste ,
ne croiriez-vous pas que celle qui vous
paroîtroit la plus parfaite , auroit été
faite la dernière ? Hier , les yeux atta-
chez sur vous , & dans cet enchantement
que vous seule pouvez m'inspirer , je
sentis tout à coup un trait de lumière qui

B vj

penetroit mon ame & l'éclairoit sur ces premiers temps du monde : en voici la véritable histoire ; je ne la savois pas , quand je fis ma Comédie des Hommes. Les Dieux , après avoir débrouillé le cahos , regarderent la Terre ; elle étoit bien belle alors ; le déluge l'a bien changée ! Ils penserent à lui donner des habitans dignes d'elle ; ils créèrent des femmes. Chacune , selon son goût , se choisit une habitation , & bientôt on les distingua par les noms de Nymphes , de Naïades & de Driades. Les Nymphes aimoient les fleurs , les prairies & les jardins ; les Naïades se plaisoient aux bords des rivières & des fontaines ; les Driades préferoient l'ombre & le silence des forêts. Les Dieux quitoient souvent l'Olimpe : il est plus doux d'être aimé que d'être adoré , & la terre n'auroit été peuplée que de demi-Dieux. Malheureusement Prométhée , un des Titans , devint amoureux d'une Nymphe ; il n'eut s'en faire

aimer ; il étoit fier ; son amour se changea en haine contre toutes les femmes , & sa jalousie naturelle contre les Dieux , se réveilla. Pour se vanger , il forma l'homme dont le caractère impérieux & tyrannique annonce assez son origine Titanne. Jupiter prévint tous les maux que ce nouvel être alloit causer sur la Terre ; il punit Prométhée , & l'enchaîna sur le Mont Caucase. Voilà, ma chère Henriette, l'histoire de ces premiers tems, & telle que nous l'aurions ; si les femmes n'avoient pas négligé de l'écrire. Vous rêverés peut-être cette nuit que vous êtes une Nymphé , une Driade , ou une Naïade ; mais vous ne rêverés jamais , quand vous croirez qu'il n'y en avoit aucune plus digne des Dieux que vous.



PRÉFACE.

JAMAIS les danses, à nos spectacles, n'ont été exécutées avec autant de précision, de légèreté, de graces & d'élégance, qu'elles le sont aujourd'hui; cependant elles ne nous affectent que très foiblement, parce que ne formant point l'ensemble d'une action, elles ne sont ordinairement qu'un composé de pas & d'attitudes agréables qui ne peignent rien à l'esprit. L'idée me vint de faire une Comédie où les danses, intimement liées au sujet, en feroient partie, & feroient des Scènes aussi

expressives que si elles étoient dialoguées. Cette Piece, malgré mes foibles talens , eut le plus grand succès ; il engagera sans doute tous ceux qui travaillent pour le Théâtre , à l'enrichir de ce nouveau genre de Comédie.





A C T E U R S.

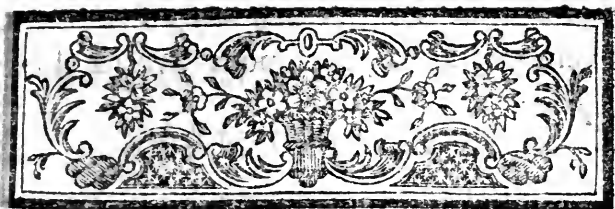
MERCURE.

PROMÉTHÉE.

LA FOLIE.

*ACTEURS DANSANS de différens
caractères.*

La Scene est sur la Terre.



LES HOMMES.

COMEDIE-BALLET.

Le fond du Théâtre représente une Forêt ; on voit plusieurs Statuës au milieu d'un rond d'arbres ; Prométhée descend du Ciel , un flambeau à la main ; Mercure le suit.

M E R C U R E.

JE t'ai vû dérober le feu du ciel ;
& descendre sur la terre ; je t'ai
suivi ; quel est ton dessein ?

P R O M E T H É E.

Tu le sçauras.

M E R C U R E.

Je veux le sçavoir à l'instant , sinon je

remonte à l'Olympe pour avertir Jupiter. . . .

PROMÉTHÉE.

Je t'ai crû de mes amis ?

MERCURE.

Si tu m'as crû de tes amis, pourquoi donc ne me pas confier ce que tu veux faire ?

PROMÉTHÉE, *ironiquement*.

Mercure aime bien les confidences ! Allons , il faut satisfaire ta curiosité , & te conter mon aventure. Je suis devenu amoureux de Minerve ; je n'osois me déclarer ; je m'avisai hier , sçachant qu'elle devoit venir se promener dans cette Forêt , de prendre de l'argile , d'en détremper & de former un groupe où j'étois représenté travaillant à sa Statue. De petits Amours m'entouroient ; l'un avec son Flambeau m'éclairoit sur mon ouvrage , tandis que les autres me présentoient les instrumens qui m'étoient

nécessaires. Elle arriva comme j'achevois.

MERCURE.

Que dit-elle à la vûe de ce galant Chef-d'œuvre ?

PROMÉTHÉE.

Elle le considéra avec beaucoup d'attention ; la joye brilloit dans ses regards ; je me crus au comble de mes vœux ; je me jettai à ses genoux. . .

MERCURE.

Eh bien ?

PROMÉTHÉE.

Eh bien ? Prométhée , me dit-elle , je ne dois pas être moins surprise qu'offensée de votre audace ; je voudrai bien l'oublier à condition qu'à la place de ces Statues , que je vous ordonne de briser à l'instant , vous en ferez d'autres ; vous les animerez du feu du Ciel ; les tems sont venus où l'homme doit naître.

Que veux-tu dire l'Homme ?

PROMÉTHÉE.

Oui , l'homme & la femme : c'est ainsi qu'elle m'a dit de nommer , lorsque je les aurai animées , ces Statues que tu vois , & que j'ai faites pour lui obéir.

MERCURE.

Mais songe donc que ce seroit re-peupler la terre.

PROMÉTHÉE.

Eh quel mal y aura-t'il qu'elle soit repeuplée ?

MERCURE.

Quoi , lorsque Jupiter vient de détruire les Titans ?

PROMÉTHÉE.

Il a détruit les Titans , qui se confioient sur leur force , bravoient les Dieux , & même osèrent leur déclarer la guerre ; mais des Etres aussi foibles que le seront ceux-ci. . .

MERCURE.

On peut être foible & insolent.

PROMÉTHÉE.

Oh j'assurerois qu'à peine entendront-ils gronder son tonnerre , que nous les verrons tremblans , saisis d'effroi , nous bâtir des Temples , nous élever des Autels...

MERCURE.

C'est-à-dire , qu'ils nous honoreront par crainte ?

PROMÉTHÉE.

Et par amour , ayant la raison en partage.

MERCURE.

La raison ?

PROMÉTHÉE.

Sans doute.

MERCURE.

Crois-moi , borne-les à l'instinct , ils en seront plus raisonnables.

PROMÉTHÉE.

Tu plaisantes , mais si je te prouvois

que leur existence nous fera très-utile.

M E R C U R E.

Eh à quoi ?

P R O M É T H É E.

Ecoute , foi dit entre nous , on s'ennuie souvent dans l'Olimpe.

M E R C U R E.

Oh souvent.

P R O M É T H É E.

Pourquoi nous ennuiions-nous ?

M E R C U R E.

Ma foi , je ne sçais , car il me semble qu'étant des Dieux...

P R O M É T H É E.

Nous sommes des Dieux , il est vrai , mais soumis au Destin qui se plaît sans doute à nous faire sentir que nous ne sommes pas faits uniquement pour nous , & que dans le rang suprême on doit s'occuper du plaisir de faire des heureux : or ces petits Etres repandus sur la terre , nous en procureront à chaque instant

les occasions ; l'innocence de leurs mœurs, la candeur de leur caractère, leur vertu, leur bonne foi, leur douceur, la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres, les rendront de dignes objets de notre bienveillance.

MERCURE.

J'en doute.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi te prévenir contre eux ?

MERCURE.

Pourquoi t'aveugler en leur faveur ?

PROMÉTHÉE.

Tu n'en peux pas juger, puisqu'ils n'existent pas encore.

MERCURE.

Je crains que tu n'en juges trop tard, quand ils existeront.

PROMÉTHÉE, *d'un ton d'impatience, en avançant vers une des Statues, & l'animant.*

En tout cas, j'aurai obéi à Minerve.

Et tu te feras attiré la colere de Jupiter... Qu'est-ce que cette harmonie?

PROMÉTHÉE.

Elle est sans doute occasionnée par les efforts que fait la flamme celeste pour pénétrer, s'étendre, & s'insinuer dans les différentes parties de cette figure. . . Vois comme elle commence à se mouvoir. . . Elle ouvre les yeux. . . Le feu divin y brille. Ne juges-tu pas à propos que nous nous rendions invisibles, & que nous ne paroissions qu'après avoir joui de la surprise, à la vûe du Ciel, de la Terre, de ce ruisseau, de ces arbres, de cette verdure.

MERCURE.

Comme tu voudras.

Tandis que cette première Statuë, par ses attitudes & ses pas, marque sa surprise & son admiration, Prométhée, par ses gestes, marque combien il est satisfait

satisfait de son ouvrage , & tache de faire entrer Mercure dans sa joie. Il anime une seconde Statuë , qui est encore celle d'un homme , & qui exprime , à la vûe du Ciel & de la Terre les mêmes mouvemens de surprise que la première ; ensuite ils s'apperçoivent , courent l'un à l'autre , s'embrassent & se donnent tous les temoignages de l'amitié la plus vive.

PROMETHÉE , à Mercure qui regarde froidement.

Quoi tu paroïs insensible à ce spectacle , à cette simpathie , à cette tendre amitié qui les a d'abord unis ?

Il anime une troisième Statuë : c'est celle d'une femme ; elle ne considère qu'un moment le Ciel & la verdure ; ses regards tombent & s'arrêtent bientôt uniquement sur elle ; elle examine , avec une secrette complaisance , sa taille , ses mains , ses bras... Elle va se mirer dans un bassin que forme une chute

d'eau au bord de la coulisse. Celui des deux hommes qui l'apperçoit le premier, court à elle : charmée à sa vûe, elle lui fait d'innocentes caresses. L'autre, qui est resté au bord du Théâtre, après les avoir regardés pendant quelque tems, s'approche. Elle lui fait les mêmes caresses qu'au premier ; la jalousie naît entre eux ; la coquetterie de la femme l'augmente ; ils deviennent furieux, & se menacent. Tandis que l'un, avec une branche d'arbre qu'il a arrachée, poursuit l'autre hors de la vûe du spectateur, la femme continue de se mirer ; ils reparoissent avec des Massues ; elle tâche de les adoucir. Après différens mouvemens qui peignent également l'amour, la jalousie, la coquetterie, & la fureur, ils sortent tous les trois du Théâtre.

M E R C U R E.

Est-ce là leur douceur, & la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les

autres ? Tu ne paroïs pas content de
tes enfans ?

P R O M E T H É E.

Mes enfans ? Ah je les renie.

M E R C U R E.

Peut-être les autres te donneront-ils
plus de satisfaction ?

P R O M E T H É E.

Les autres ? Quoi tu me crois assez
fou pour animer le reste de ces Statues ?

M E R C U R E.

Il ne faut pas te rebuter.

P R O M E T H É E.

Eh ne plaisante point, lorsque tu
me vois dans l'embarras ; je crains que
Jupiter , justement indigné de l'ouvra-
ge , ne veuille m'en punir.

M E R C U R E.

Je suis ton ami , & je vais te le prou-
ver par un bon conseil. Pour te mettre
à l'abri de sa colere , il faut tacher d'in-
teresser les Déeses & quelques-uns des
Dieux à la sottise que tu viens de faire.

Eh comment veux-tu que je les y intéresse ?

MERCURE.

Ecoute : avant que Jupiter , en lançant ses foudres , eût détruit tout ce qui respiroit sur la terre ; tu sçais qu'il n'y avoit pas une Déesse qui n'eût autour d'elle deux ou trois animaux qu'elle paroïssoit aimer à la folie, qu'elle caressoit sans cesse , & qu'elle trouvoit les plus jolis du monde , malgré tous leurs défauts. Ces animaux si chéris ne sont plus ; ils ont péri avec les Titans. Il faudra dire à nos DéesSES que tu as voulu les en dédommager , en leur consacrant des humains dignes de remplacer les bêtes qu'elles regrettent.

PROMETHÉE.

Ton idée me plaît assez , & pourroit , je crois , réussir.

MERCURE.

Je te reponds du succès : je dois con-

noître la Cour celeste & les effets que ne manquent jamais d'y produire la curiosité, la nouveauté, les gouts de caprice, & les fantaisies de mode : fournis - moi seulement des humains bien ridicules, & ne t'embarasse pas, je leur promets des Protecteurs. Voyons, examinons, choisissons parmi ces Statues ; je devinerai aisement à la physionomie, & sans craindre de me tromper, quel sera le caractère de chacune. Commençons par celle - ci qui est la plus proche & dont le corps est assez noblement mal fait. . . Que dis-tu de cet air, de ces traits.

PROMETHÉE.

Ma foi, je t'avoue que je ne sçais qu'en dire, tant ils me paroissent équivoques, confus, enveloppés ; je n'y vois rien de net ; il me semble que j'y démêle tout à la fois de la présomption & de l'affabilité ; de la bassesse & de la hauteur ; de l'orgueil & de la sou-

54 *LES HOMMES,*
plessé ; un sourire perfide à travers un
accueil caressant. . . Faudra-t-il l'ani-
mer ?

M E R C U R E.

Sans doute , & la consacrer à Janus
à deux visages.

P R O M E T H É E.

J'entends , ce sera un homme de
cour.

Il s'aperoche d'une autre Statue.

Voilà une assez jolie tête ?

M E R C U R E.

Je t'assure que ce n'en sera pas une
bonne. Il faudra présenter celui-ci
comme une bagatelle , un petit rien
assez genti , qui aura du babil , & qui
sera très-propre à la toilette des fem-
mes , soit pour entrer dans toutes les
minuties de leurs ajustemens , ou pour
conter la nouvelle du jour.

P R O M E T H É E.

A qui le destines-tu ?

M E R C U R E.

Sa taille mince & flutée , sa tête

qu'il tient si droite , ses longs cheveux
& un certain petit air précieux , semil-
lant & minaudier , me décident . . . à
Themis , ce sera un de ses jeunes éle-
ves.

Examinant une troisième Statue.

Oh , regarde cette figure !

P R O M E T H É E.

Elle n'est pas prévenante.

M E R C U R E.

Vois ce front étroit & ce large vifa-
ge , ces sourcils épais , cet air brusque
& trivial , cette taille courte , ces gros-
ses jambes & ces petits bras . . . Le
beau présent à faire !

P R O M E T H É E.

A qui ?

M E R C U R E.

A Plutus.

P R O M E T H É E.

Tu es heureux en dédicaces ; mais
je crains que la flamme céleste n'ait de
la peine à pénétrer dans cette masse-
là.

Qu'importe : il suffira de quelques étincelles qui lui donneront le mouvement des mains.

Prométhée anime ces trois Statues ; l'homme de cour danse d'un air fastueux , & l'élève de Thémis , en minaudant. Au son de l'or que le favori de Plutus , qui s'est animé lentement , remue dans son chapeau , l'un & l'autre viennent le flatter & le caresser avec bassesse ; il se débarasse d'eux d'un air brusque ; ils le suivent , & tous les trois sortent de dessus la Scene.

MERCURE , regardant une quatrième Statue qui paroît celle d'un petit homme vêtu à la Moresque.

Dis-moi , je te prie , pourquoi cette Figure au teint le plus rembruni ?

PROMETHÉE.

Ma foi , je ne sçais ; je ne me rappelle pas même l'avoir faite ; je travaillois de caprice ; je voulois varier les

physionomies , & sur la fin de l'ouvrage
j'avois la tête si fatiguée. . .

M E R C U R E.

Anime-la : je crois qu'elle nous divertira.

*Prométhée la touche de son flambeau ;
c'est la Folie qui s'élance aussi-tôt en
dançant avec un tambour de basque.*

M E R C U R E.

Je n'y connois rien ; rendons-nous
visibles ; la flamme celeste , & surtout
communiquée par des Dieux , doit
lui donner assez d'idées & de connois-
sances pour comprendre aisément tout
ce que nous lui dirons.

L A F O L I E , *feignant de la sur-
prise en les voyant.*

Ah ! . . dites-moi , je vous prie , qui
suis-je , qu'étois-je & qui êtes-vous ?

M E R C U R E.

Tu étois , il n'y a qu'un instant , au
nombre de ces Statues ; tu es un hom-
me à présent ; nous sommes des Dieux
qui t'avons donné la vie.

C v

LA FOLIE.

Je vous suis bien obligé. Apparemment que vous allez aussi la donner à toutes ces autres Figures ?

MERCURE.

Non. La tienne nous a paru plaisante ; nous l'avons animée de préférence.

LA FOLIE.

Comment donc je serai seul ?

MERCURE.

Oui.

LA FOLIE

Eh , que ferai-je seul ?

MERCURE.

Tu admireras les merveilles de la nature.

LA FOLIE.

Admirer . . . toujours admirer . . . j'aimerois mieux rire.

PROMETHÉE.

Eh bien tu riras avec nous.

LA FOLIE.

Avec vous ? Il me semble que vous êtes d'un rang trop élevé pour n'être

pas tristes... De grace donnez-moi des camarades.

MERCURE.

Tu te repentirois bien-tôt de nous les avoir demandés.

LA FOLIE.

Eh pourquoi ?

MERCURE.

Parce que les animaux de ton espèce ont le cœur si méchant qu'au lieu de vivre en paix les uns avec les autres, ils ne cherchoient qu'à se nuire, à se tromper, à s'opprimer, à se détruire.

LA FOLIE, *réfléchissant*.

Si je suis seul, je m'ennuierai... si j'ai des camarades, j'aurai beaucoup à souffrir... Eh mais, la vie n'est pas un si beau présent que je croyois.

MERCURE, *s'approchant d'elle*.

Eh bien, il n'y a qu'à te l'ôter.

LA FOLIE.

Doucement, doucement : raisonnons.

Tu es bien insolent de vouloir raisonner ?

LA FOLIE.

Je suis comme vous m'avez fait.

PROMETHÉE.

Jouis des faveurs des Dieux , & ne raisonne jamais.

LA FOLIE.

Eh bien, sans raisonner, permettez-moi de vous demander si vous ne pourriez pas empêcher que le cœur des camarades que vous me donneriez , ne fût aussi méchant que vous le dites ?

MERCURE.

Il faudroit y détruire l'amour propre , l'amour de soi-même , & cela n'est pas possible.

LA FOLIE.

Eh mais , l'amour de soi-même doit rendre honnêtes gens ?

MERCURE.

Il les rendroit au contraire injus-

tes, envieux, médifans, hautains, orgueilleux. . .

LA FOLIE.

Orgueilleux ! eh de quoi entrez animaux de même espece ?

MERCURE.

Oh de quoi ? ma Statue, diroit l'un, a'été animée des premières ; la mienne, diroit un autre, est d'une terre rare & choisie. . .

LA FOLIE.

Parlez vous sérieusement ?

MERCURE.

Trés-sérieusement, & si nous voulions te détailler toutes les extravagances qui entreroient dans leurs têtes, nous n'aurions jamais fait.

LA FOLIE.

Que toutes ces extravagances de mes chers camarades me feront rire ! Tenez, je ne sçais si c'est une opération de votre divine présence, mais je sens que tout à coup mes idées se développent au point de me faire imaginer un

moyen de me divertir , de bien vivre avec eux , & de m'en faire aimer.

MERCURE.

Eh quel est ce moyen ?

LA FOLIE.

Je les assemblerai de temps en temps dans quelque endroit , & là je copierai , je contreferaï leurs airs , leurs façons , leurs défauts , leurs ridicules. . .

MERCURE. . .

Tu esperes t'en faire aimer en te moquant d'eux ?

LA FOLIE.

Sans doute : leur malignité sera flattée , amusée de mes portraits ; chacun les appliquera à ses voisins , & l'amour propre empêchera qu'aucun ne s'y reconnoisse.

PROMETHÉE.

Mercure , voilà un raisonneur . . .
Je commence à soupçonner. . .

Ils l'examinent de plus près ; elle ôte son masque & leur rit au nez.

Ah ! . . Eh c'est la Folie !

LA FOLIE.

Elle même.

PROMETHÉE.

Pourquoi ce déguisement ?

LA FOLIE.

Eh mais , pour me mocquer de toi
& me divertir un moment avant que
de t'apprendre ce qui vient de se passer
dans l'Olimpe.

PROMETHÉE.

Jupiter est-il bien irrité ?

LA FOLIE.

Il l'étoit , te menaçoit : j'ai eu la
générosité de prendre ton parti : cela
a paru d'abord le trait d'une folle , n'é-
tant pas d'usage , comme tu sçais , à la
Cour céleste , de parler pour quelqu'un
qui tombe en disgrâce , fût-il notre
bienfaiteur , notre plus intime ami.
Prométhée , ai-je dit , a-t'il animé ces
Statues dans le dessein de nous offen-
ser ? Non , il n'a voulu que plaire à
Minerve , à la Déesse de la Sagesse ,

qui avoit imaginé ces nouveaux Etres pour avoir le plaisir de les gouverner. Si leur existence est un mal , c'est donc à elle seule qu'il faut s'en prendre , & pour la mortifier & la punir , il n'y a qu'à ordonner que ce sera moi qui les gouvernerai. Voilà mon discours : Jupiter m'a souri , & tout de suite a déclaré qu'il me donnoit dès-à présent , & à jamais , la direction générale de toutes les têtes de ce monde sublunaire. (*à Mercure.*) Tu me regardes ? Serois-tu un Dieu assez bête pour ne pas sentir toute la sagesse de ce décret ? Songe donc que si Minerve avoit gouverné les hommes , elle leur auroit inspiré de la douceur , de la modération , les auroit fait vivre tous dans une égale abondance ; qu'alors , n'ayant pas besoin les uns des autres , chacun seroit demeuré enseveli dans un stérile repos , & que par conséquent l'univers ne se feroit point

embelli ; au lieu que leur amour propre , guidé , échauffé par mon genie , rendra toutes leurs passions vives & agissantes ; l'ambitieux dépouillera son voisin , & sera dépouillé par un autre ; il faudra des loix , des honneurs , des emplois ; il y aura des riches , des pauvres ; l'industrie naîtra de l'indigence & fera la mere des arts , des sciences , du commerce ; on bâtera des villes , de superbes palais ; la mer se couvrira de vaisseaux. . .

M E R C U R E.

Je crois , ma foi , que la folle a raison.

P R O M E T H É E.

Je le crois aussi , & je ne ferois plus si fâché contre mon ouvrage , si j'étois sûr que Jupiter me pardonât. .

L A F O L I E.

Eh ne crains rien. Tous les Dieux ne font-ils pas intéressés à parler en ta faveur ? Venus , Mars , l'Amour , Apollon , Momus , & notre ami Mer-

cure. L'heureux événement pour lui ! Parmi les mortelles , il y en aura fans doute de jolies ; il a l'esprit souple , adroit , insinuant ; Jupiter le députera. . .

MERCURE, *d'un ton dédaigneux.*

Je te remercie de l'emploi.

LA FOLIE.

Ah , mon ami , je te vois dans peu de tems plus en credit , plus brillant à la Cour céleste , que ceux même qui se sont le plus signalés dans la guerre des Titans.

MERCURE.

On est dispensé de répondre aux discours de la Folie. (*A Prométhée.*) Allons, donne-lui ce flambeau, & remontons à l'Olimpe. *Ils partent.*

LA FOLIE.

Jusqu'au revoir , Mercure. (*Seule.*) Avant que d'animer ces Statues , réfléchissons un peu. Il est de mon honneur , & de celui de mon sexe , que

les hommes soient subordonnés aux femmes ; mais comme cela pourroit d'abord exciter de la zizanie , voyons , cherchons quelque moyen... Je pense... oui... fort bien... à merveilles , & je m'admire ! Jupiter tient quelquefois conseil , pendant trois heures , avec toutes les grosses têtes de l'Olimpe, sans pouvoir prendre un parti : moi, tout d'un coup , dans la minute , je viens de trouver un arrangement dont les deux sexes seront également satisfaits. Hommes , naissés , & que votre premier hommage à la Folie soit de vous regarder comme des êtres merveilleux & bien supérieurs aux femmes. Emparez-vous des honneurs , des dignités , des emplois & de toutes les apparences de la puissance. Mes cheres compagnes , naissiez pour paroître soumises , mais en effet pour commander à ces prétendus chefs de la société Je vois le guerrier vous consacrer ses tro-

phées, le Financier apporter à vos pieds ses trésors, & le Magistrat y déposer sa gravité, sa morgue & la balance de Thémis. Comme les Dieux, vous disposerez des cœurs & ferez avec moi les divinités de la terre.

Elle secoue le flambeau; les hommes s'animent, & forment une marche grave & lente.

LA FOLIE.

Voilà donc les hommes sortant des mains de la nature ! Qu'ils ont l'air pesant, & grossier ! Il faut espérer que mon sexe les polira & leur communiquera un peu de sa vivacité.

Elle anime les Femmes sur une musique plus douce & plus legere. Les Hommes dont les sens sont aussi-tôt frappés à la vue des femmes, courent à elles avec tout le feu des desirs. Elles se deffendent de leurs caresses & les repoussent avec modestie & fierté. On voit arriver quatre petits amours qu'on reconnoit à leurs

aîles ; le premier a le casque & la cuirasse ; le second la perruque quarrée & la robe de magistrat ; le troisième est doré comme Plutus , & le quatrième n'a qu'une petite perruque ronde , avec un petit manteau d'abbé sur l'habit couleur de chair des amours. Ils s'approchent des femmes & leur présentent des guirlandes de fleurs d'un air soumis & respectueux. Ils reprochent ensuite aux hommes , par leurs gestes & leur danse pittoresque , leurs manières vives & brusques , & finissent par leur enseigner la façon dont ils doivent s'y prendre pour plaire & se faire aimer. Les hommes , instruits par les amours , se mettent aux genoux des femmes qui les enchaînent avec les guirlandes.



DIVER TISSEMENT.

A R I E T T E.

HEUREUX Mortels , nés pour nous obéir ;
L'empire de vos Souveraines
Est fondé sur les loix que dicte le plaisir :
Venez, empressez-vous de recevoir des chaînes,
Heureux Mortels , nés pour nous obéir.

Air léger.

Le joug que l'on vous impose
Est si léger & si doux ,
Que votre Vainqueur s'expose
A le partager avec vous.

Venez, empressez-vous de recevoir des chaînes,
Heureux Mortels , nés pour nous obéir.

A R I E T T E *legere.*

Chantons , célébrons la Folie ,
La gaieté vole sur ses pas ,
La volupté naît dans ses bras ;
Et le plaisir lui doit la vie.

Chantons , &c.

*Chaque femme danse avec l'homme sur
lequel elle a jetté les yeux , avec
un air de dignité qui annonce qu'elle
voudra bien en faire un mari.*



VAUDEVILLE.

SUIVEZ l'Amour & la Folie ,
 Vous goûterez un fort charmant :
 L'Amour est l'ame de la vie ,
 La Folie en fait l'agrément :
 La Raison jalouse en vain gronde :
 Fermez l'oreille à ses discours :
 Sans la Folie & les Amours ,
 Que deviendrait le monde ?



A jeune fillette , une mere
 Deffend toujours d'aller aux bois :
 Mais on se rit de sa colere
 Et l'on s'échappe en tapinois.
 L'Amour fait le guet à la ronde :
 Les Sylvains sont vifs & charmans :
 Si l'on écoutoit les mamans ,
 Que deviendrait le monde ?

Une jeune Actrice.

A mon âge , il est difficile
 De satisfaire votre goût :
 Mais pour devenir plus habile

J'essaye à faire un peu de tout.
 Regardez-moi d'un œil propice
 Pour encourager mes talens :
 Si vous n'étiez pas indulgens,
 Que deviendrait l'Actrice ?



Pauvres maris que l'on offense
 Et dont on rit encore après :
 Sur les autres prenez vengeance ;
 Mais n'en vivez pas moins en paix :
 Qu'on vous chanfonne, qu'on vous fronde
 Ne vous mettez point en courroux :
 Messieurs, si vous vous fâchiez tous,
 Que deviendrait le monde ?



Content du cœur de ma Bergere ;
 Le mien ne desire plus rien :
 Je l'adore , j'ai sçu lui plaire ,
 Je goûte le souverain bien.
 Notre félicité se fonde
 Jusqu'au trépas sur ce beau feu :
 Après nous , il importe peu
 Ce que devient le monde.



On ne me veut voir occupée
 Que de joujous & de pompons:
 On me renvoye à ma poupée
 Dès que je fais des questions :
 Mais c'est à tort que l'on me gronde :
 Si certain desir curieux
 Aux fillettes n'ouvroit les yeux ,
 Que deviendrait le monde ?

A U P A R T E R R E.

Messieurs , quand la Muse comique
 A fait pour vous d'heureux efforts ,
 Votre goût satisfait s'explique
 Par le plus charmant des accords.
 Vous plaire est notre unique envie ;
 Vous décidez de nos destins :
 Sans ce doux concert de vos mains
 Que deviendrait Thalie ?

F I N.

DEUCALION

E T

P I R R H A,

B A L L E T,

*Représenté pour la premiere fois par
l'Académie Royale de Musique,
le 30 Septembre 1755.*

*Les Paroles de Monsieur DE SAINT-
FOIX.*

*La Musique de Messieurs GIRAUD ,
Ordinaire de la Musique du Roi , &
Le BRETON.*

LE fujet de ma * Comédie de DEUCALION & PIRRHA , me parut propre à être mis sur la scène liryque. Je crois que l'idée du divertissement qui termine ce petit Poëme , est heureuse. Il étoit assez difficile d'imaginer des personnages chantans , dansans , & analogues à l'action , lorsqu'il n'y avoit encore qu'un homme & une femme sur la terre. Un Poëte a dit ,

L'audace a fait les Rois.

Il est plus flatteur de penser que
c'est la reconnoissance.

* Elle est imprimée dans le premier volume.



A C T E U R S.

V É N U S.

LA DISCORDE.

DEUCALION.

PIRRHA.

L'AMOUR.

UNE VOIX.

SUITE DE LA DISCORDE.

SUITE DE V É N U S.

L'AGE D'OR.

L'INNOCENCE.

JEUX & RIS *de la suite de l'AMOUR,*
transformés en Bergers.



DEUCALION

ET

P I R R H A,

B A L L E T.

Le Théâtre représente les suites du Déluge qui dure encore : on entend le bruit sourd & confus des vagues , des vents & du tonnerre : on voit des arbres & différentes ruines qu'entraînent & qu'engloutissent les torrens : le nuage éclairé où VÉNUS paroît avec les trois Graces , jette assez de lumière pour qu'on puisse appercevoir ces tristes

80 *DEUCALION & PIRRHA ,
objets à travers les ténèbres. DEUCA-
LION & PIRRHA qui ne se connois-
sent point & qui ne se sont pas encore
vûs , viennent d'être transportés par
une Puissance divine dans un des
bocages sacrés du Mont-Parnasse : ils
sont endormis au pied d'une Statue
dont la figure & les traits ne laissent
point distinguer si elle est d'un homme
ou d'une femme.*

SCENE PREMIERE.

VÉNUS , SUITE DE VÉNUS ,
DEUCALION ET PIRRHA

endormis.

V E N U S.

L E Ciel veut bien enfin borner les châti-
mens

Qu'il devoit à la Terre :

Que le calme renaisse entre les Elémens :

Cessez Tonnerre :

Fiers Aquilons , ne troublez plus les Airs :

Ondes , rentrez dans les limites

Qui vous furent prescrites

Par l'invisible accord des Loix de l'Univers:

Astre brillant de la Lumière ,

Ranimez la Nature & rendez-lui le Jour :

Recommencez votre immense carrière ,

Vous allez éclairer les bienfaits de l'Amour.

La Symphonie annonce l'arrivée de la Discorde

qui sort de dessous le Théâtre avec sa suite ,

le Désespoir , la Rage , la Jalousie , les

Soupçons , le Dépit , &c.

L A D I S C O R D E.

Envain les Vents , la Foudre & l'Onde

Semblent obéir à ta voix :

Du Destin les suprêmes Loix

M'ont livré , comme à toi , le Monde.

V E N U S.

Jeunes Mortels conservés par les Dieux

Méritez d'être unis de la plus douce chaîne.

L A D I S C O R D E.

Ils ne se font point vûs : je vais semer entr'eux

Les Soupçons , la Crainte & la Haine.

D v

82 *DEUCALION & PIRRHA ,*
V E N U S.

Tous les deux vont du ciel apprendre les decrets,
Et je crains peu les noirs projets
Que forme ta rage inhumaine.

*Chœur de la suite de Vénus , tandis
qu'elle remonte au Ciel.*

Jeunes Mortels conservés par les Dieux ,
Méritez d'être unis de la plus douce chaîne.

S C E N E I I.

LA DISCORDE , SUITE DE LA
DISCORDE , UNE VOIX ,
DEUCALION ET PIRRHA
endormis.

L A D I S C O R D E , & sa Suite.

SEMONS , semons entr'eux
Les soupçons , la crainte & la haine.
Danse de Furies.

C H Œ U R à Pirrha.

De l'Amour crains les traits :
Ses funestes attrait

On fait les malheurs de la Terre.

C H Œ U R à Deucalion.

L'Amour en voulant vous unir,
Prépare au Maître du tonnerre
De nouveaux Titans à punir.

L E S D E U X C H Œ U R S.

Craignez ses traits :
Ses funestes attraits

Ont fait les malheurs de la Terre.

La Suite de la Discorde disparoît : elle reste seule, dans un coin de Théâtre , pour jouir un moment du trouble qu'elle a jetté dans le cœur de Pirrha & de Deucalion qui s'éveillent effrayés , & qui semblent vouloir fuir chacun de leur côté.

P I R R H A.

Je frémis ! ..

D E U C A L I O N.

Quel songe ! ..

U N E V O I X qui sort d'une nue.

Arrêtez :

La volonté du Ciel va vous être connue.

P I R R H A.

Dieux ! que mes sens sont agités ! ..

D V J

L A V O I X.

Courez cette Statue

D'une guirlande de fleurs :

Elle s'anima soudain à votre vûe :

Si vous n'obéissez, craignez d'affreux malheurs.

L A D I S C O R D E.

Cet arrêt du Destin remplira mon attente :

A des transports jaloux ils livreront leurs cœurs :

Dans les enfers je retourne contente.

*Elle s'abîme : le Théâtre s'éclaire & s'embellit :
Pirrha & Deucalion se regardent avec un
plaisir mêlé de trouble & de crainte.*

S C E N E I I I.

DEUCALION, PIRRHA.

D E U C A L I O N.

QUE de charmes! .. Grands Dieux, puis-je
m'en garantir !

Quelle seroit votre injustice.

De rendre dangereux ce qu'on ne sçauroit fuir!

P I R R H A.

Craignons qu'un songe affreux, hélas, ne s'ac-
complisse!

DEUCALION, *l'arrêtant.*

Où portez-vous vos pas ? Vous avez entendu
Ce que le Destin nous ordonne.

P I R R H A.

Je suis des lieux où tout m'étonne ,
Où tout confond mon esprit éperdu.

DEUCALION.

Aux volontés du Ciel voulez-vous mettre ob-
stacle ?
Pour animer ce marbre il ne faut qu'un moment.

P I R R H A.

Vous vous intéressez sans doute à ce miracle ,
J'en juge à votre empressement.

Un doux espoir flatte votre ame ,
Vous croyez déjà voir un objet enchanteur :
Votre cœur vole au devant de la flamme
Dont il va faire son bonheur.

DEUCALION.

Ah ! Jugez plutôt à vos charmes
Qu'aux plus vives allarmes
Il doit s'abandonner :
C'est un Epoux que l'on va vous donner . . .
Vous l'aimerez ? . .

P I R R H A.

Je ſçaurois m'y contraindre ;
Mon cœur eût-il déſiré d'autres nœuds.

D E U C A L I O N.

Que mon deſtin feroit à plaindre ! . .

O Ciel ! Je lis déjà mon malheur dans vos
yeux.

Sur cet objet vous les fixez ſans ceſſe :
Vous y cherchez les traits qui doivent vous
charmer :

Des regards ſi pleins de tendreſſe
Devroient ſeuls l'animer.

Craignez que ma fureur jalouſe ;
Quand vous attendez un Amant ;
N'obtienne des Dieux une Epouſe. . .

P I R R H A , *triftement.*

Ah ! vous l'obtiendrez aifement.
Pirrha doit fuir l'amour , & Pirrha ne demande
Qu'à conſerver un cœur indifférent.
Je vais cueillir des fleurs & faire la guirlande.



S C E N E I V.

DEUCALION , *seul & regardant
la Statue.*

DAns ce fatal instant quels vœux puis-je
former !

Le voila ce rival que Pirrha me préfère !
C'est de ce vain objet que la cruelle espère
Qu'il va naître un Amant digne de l'enflâmer.

Détruisons l'espoir qui la flatte :

Demandons une épouse aux Dieux. . .

Hélas ! Elle seroit sans appas à mes yeux ,
Et je sens dans mon cœur qu'en affligeant l'in-
grate ,

Je me rendrois encor plus malheureux.

Si n'être point aimé de l'objet qu'on adore ,
Est un destin plein de rigueur :

Faire couler ses pleurs & causer son malheur ,
Est un tourment plus grand encore.



SCENE V. & *derniere.*

DEUCALION, PIRRHA.

P I R R H A.

A cet objet qui doit combler vos vœux,
Cet instant va donner la vie :
J'apporte la guirlande, obéissons aux Dieux,
Venez. . .

DEUCALION.

Je vais expirer à vos yeux !

P I R R H A.

D'où naît le désespoir dont votre ame est saisie ?

DEUCALION.

Ah ! Je brûle pour vous de la plus vive ardeur.

Dès l'instant que je vous ai vuë,
Tous vos traits pour jamais se sont peints dans
mon cœur,

Et je cède au coup qui me tue.

Le marbre, hélas, va s'animer pour vous ;

Les Dieux devoient ce miracle à vos char-
mes :

Il vivra ce rival pour le sort le plus doux :

Je ne vivrai que pour verser des larmes.

P I R R H A.

Je ne demandois rien aux Dieux :

Vous cherchez seul à faire votre peine :

Je consentois que pour vous rendre heureux ,

Cet objet au gré de vos vœux ,

S'unit à vous d'une éternelle chaîne :

Vous cherchez seul à faire votre peine.

D E U C A L I O N

En vain le ciel pour faire mon bonheur ,

De nouvelles beautés repeupleroit le monde :

Sans cesse je dirois dans ma douleur profonde,

Il n'en est qu'une pour mon cœur.

P I R R H A

Si vous choisissiez la plus tendre ,

Ah , je ne craindrois point qu'elles vissent le
jour !

Ne tenez rien que de l'Amour ,

J'aurai des graces à lui rendre.

D E U C A L I O N

Quoi , Pirrha , vous m'aimez ! .. quel discours
enchanteur ! ..

Quoi , Pirrha , vous daignez recevoir mon
hommage ! ..

90 *DEUCALION & PIRRHA ;*

P I R R H A.

Je n'ai voulu qu'éprouver votre ardeur.

D E U C A L I O N.

Grands Dieux , par la vertu qui regnoit dans
mon cœur ,

J'ai tâché d'être votre image :

Je vais avec Pirrha l'être par mon bonheur.

E N S E M B L E.

Une clarté plus pure

Se répand dans ces lieux :

Ces bois reprennent leur verdure :

Cette onde par son doux murmure

Semble nous dire , aimez , foyez heureux ,

Votre bonheur embellit la nature.

P I R R H A.

Pourquoi les célestes décrets

Exigent-ils de nous que ce marbre respire ?

D E U C A L I O N.

Si nous n'obéissons , les châtimens sont prêts :

De cet ordre cruel comme vous je soupire :

Cet objet peut-il s'animer ,

Peut-il avoir un cœur & ne pas vous aimer !

P I R R H A.

C'est moi seule qui dois me livrer aux allarmes :
Je vous verrai devenir inconstant.

D E U C A L I O N.

Ah ! Rendez justice à vos charmes ,
Vous la rendrez à votre amant.
N'hésitons plus , faisons ce que le ciel com-
mande.
Ils approchent de la Statuë.

P I R R H A.

De mes tremblantes mains s'échape la guir-
lande
Mes pas sont chancelans. . .

D E U C A L I O N.

Pirrha ! belle Pirrha !
Nous étions si bien seuls !

P I R R H A.

Couronnons la Statuë ,
Mais détournons la vûe ,
Et fuyons aussi-tôt qu'elle s'animera.
*Ils posent la guirlande , & l'Amour qui paroît à
la place de la Statuë , les retient l'un &
l'autre par la main.*

L' A M O U R.

Levez les yeux , voyez qui vous arrête :

DEUCALION & PIRRHA *ensemble.*

Ah ! c'est l'Amour. . .

L' A M O U R

C'est lui qui vous aprête

Les destins les plus doux :

En commençant à vous connoître ,

Vous auriez dû penser que l'Amour avec vous

Ne tarderoit pas à paroître.

L'Oracle qui sembloit s'opposer à vos vœux ,

Enseigne que l'on doit , par son obéissance ,

Mériter les faveurs des Dieux.

Accourez , Jeux & Ris , secondez ma puissance :

Inventez mille amusemens ,

Volez , volez sans cesse autour de ces amans.

C H Œ U R *des Ris & des Jeux.*

Inventons mille amusemens ,

Volons , volons sans cesse autour de ces amans.

L' A M O U R.

Peignez-leur les mortels, au sein de l'innocence,

De la nature encor ne suivant que les loix ,

Mais bientôt par reconnoissance
Se choisissant des Rois.

La Suite de l'Amour se transforme en Bergers & en Bergeres ; les uns sont assis au milieu des bocages , & paroissent s'amuser à différens jeux , tandis que les autres dansent au son des flutes & des musettes. L'Innocence & l'Age d'or , après les avoir regardés quelque tems avec complaisance , forment un pas de deux.

U N E B E R G E R E chante.

Ainsi qu'un Zéphir agréable
Badine avec les tendres fleurs ,
L'Amour dans ce séjour aimable ;
Agite doucement nos cœurs.
Il n'y fait sentir sa puissance
Qu'en nous comblant de ses bienfaits :
Avec la paix & l'innocence ,
Qu'il regne sur nous à jamais.

On entend dans le lointain des cris & des gémissemens , occasionnés par les ravages d'un monstre. Il approche ; les Bergers & les Bergeres sont effraîés ; un des Bergers l'attaque & le tue ; tous les Bergers entourent leur défenseur , l'élèvent sur un Trône de verdure , & lui rendent hommage. La reconnoissance a fait le premier Roi.

C H Œ U R.

Que le rang le plus glorieux
De ce vainqueur consacre le courage :
Que parmi nous il soit l'image
Du souverain des Dieux :
Célébrons sa victoire,
Que son nom & sa gloire
Volent jusques aux cieux

F I N.

LE
DERVICHE,
COMÉDIE
EN UN ACTE,

Représentée le 15 Septembre 1755.

CETTE petite Pièce fut très-agréablement reçue & continua de l'être , malgré la mauvaise humeur de quelques prétendus philosophes qui crioient que le tableau en étoit trop vif , trop naturel & qu'on n'auroit pas dû l'exposer au Théâtre. Quoi, on y peut mettre des hommes assez barbares pour arroser * les autels de leurs Dieux du sang de tout étranger qui aborde dans leur pays ; une Prêtresse qui alloit égorger son frere & qui l'ayant reconnu , pour le sauver & s'enfuir avec lui , fait assassiner un Roi ; on peut , dis - je , exposer sur la Scene Françoisë ces ob-

* Iphigenie en Tauride , & autres Tragédies.

jets de sang , de carnage & qu'on ne devroit présenter qu'à une nation féroce , ou qu'on veut rendre telle , & on ne pourra pas y mettre un pauvre Turc , échapé d'un naufrage , & qui se trouvant le seul homme , dans une Isle , avec six jeunes filles , se recueille dans la joie de son cœur , & se prépare à les épouser tous les six ? Quelle bizarrerie !



LE
DERVICHE,
COMEDIE.
EN UN ACTE.

En



A C T E U R S.

O S M I N.

A C H M E T.

S E L I M.

F A T I M E.

S I X J E U N E S F I L L E S.

La Scene est dans une Isle déserte.



LE
DERVICHE,
COMÉDIE.

*Le fond du Théâtre représente la Mer
qui est encore fort agitée ; l'Orches-
tre en imite le bruit. On voit trois
hommes qui paroissent & disparoissent
au milieu des flots , & qui sont enfin
jettez par une vague sur le rivage.*

SCENE PREMIERE.

OSMIN, ACHMET, SELIM.

ACHMET.

JE n'en puis plus !

SELIM.

J'ai le corps tout brisé !

E iij

102 *LE DERVICHE,*
ACHMET.

Quelle horrible tempête ! . . . (à *Osmin.*) Je crois que tu ris ?

OSMIN.

Sans doute , je ris. Nous étions près de cinq cent dans le vaisseau ; n'est-il pas plaisant que trois coquins comme nous soient les seuls qui n'aient pas péri ?

ACHMET.

Notre sort n'en sera peut-être que plus affreux.

OSMIN.

Eh mais , si tu le crois , voilà la Mer ; qui t'empêche de te noyer ?

ACHMET.

Que tu plaisantes mal à propos ; sçavons-nous par qui cette Isle est habitée ?

OSMIN.

Que nous importe ?

ACHMET.

Que nous importe ?

O S M I N.

Oui , que nous importe ? Etions-nous dans notre patrie des personnages riches , considérables , accoutumés à la mollesse & aux plaisirs ? Non ; notre destinée nous assujettissoit à des maîtres plus ou moins durs ; il me semble qu'il est assez égal de recevoir la bastonnade ici, ou de l'avoir ailleurs.

A C H M E T.

Mais. . .

O S M I N.

Mais , mon ami , quand on est obligé de servir , de travailler , & qu'on n'a pour vivre que ses bras & ses jambes , tous les pays doivent être indifferens.

A C H M E T.

Songez donc que cette Isle est peut-être habitée par des Antropophages.

O S M I N.

Qu'est-ce que des Antropophages ?

A C H M E T.

Ce sont des hommes assez sauvages ,

104 *LE D E R V I C H E* ,
assez barbares pour manger leurs sem-
blables.

OSMIN.

Façon de parler : j'ai courû le mon-
de ; j'ai entendu dire partout que les
gens de Justice & de Finance , les
Grands Seigneurs & leurs valets ,
mangeoient le peuple ; ce n'est qu'à
ces Antropophages là qu'il faut croire.
D'ailleurs si l'on veut nous manger ,
nous nous défendrons

ACHMET.

Eh comment nous défendre ? On
commencera par nous tuer.

OSMIN.

Eh que t'importe, animal, qu'on
te mange quand tu seras mort ?

SELIM *qui s'étoit un peu éloigné*
pour parcourir la côte ,
revient les joindre.

Mes amis , je viens de voir derrière
ce rocher. . .

ACHMET *tout tremblant.*

Un homme ?

SELIM.

Non , mais la chaloupe du vaisseau que les vagues ont jettée assez avant sur le rivage. Voici mon avis ; il faut que l'un de nous aille reconnoître le pays , & sur ce qu'il aura vû , nous prendrons notre parti. Je me chargerois volontiers de la commission , si je n'avois pas éprouvé en plusieurs occasions que lorsque la peur me saisit , il se repand sur mes yeux un nuage qui m'empêche de distinguer les objets.

OSMIN *à Achmet.*

Et toi ?

ACHMET.

Suppose que je suis aussi poltron que lui.

OSMIN.

J'entends ; c'est moi qui dois aller à la découverte.

E v

Nous te déferons cet honneur ; vas ,
mon ami , vas , tandis que nous ta-
cherons de repousser la chaloupe à la
Mer.

OSMIN.

Si je rencontre quelque Antropo-
phage & qu'il m'attaque , il fera , je
crois , inutile que je vous appelle à mon
secours ?

ACHMET *fierement.*

Le danger d'un camarade qui s'ex-
pose pour nous , nous donnera du cou-
rage : appelle , mon ami , appelle. (*Bas*
à Selim) Ce sera un signal pour nous
jetter vite dans la chaloupe & prendre
le large.

Ils s'en vont.



S C E N E I I.

O S M I N *seul.*

J'AI presque autant de peur que ces deux maraùts là , & je ne paroïs plus hardi que parce que je suis persuadé que cette Isle n'est point habitée. En effet , si elle l'étoit , je remarquerois sur le sable des pas d'hommes . . . je n'en vois point . . . tachons d'arriver à cet arbre ; il est très-élevé , bien touffu ; je monterai jusqu'au haut d'où j'observerai . . . je crois que j'entends marcher . . . je frissonne . . . il faut que l'homme se connoisse bien méchant pour craindre de rencontrer son semblable ! . . on vient . . . j'aperçois . . . fuirai-je . . . je me rassure un peu , c'est une femme.



S C E N E I I I.**O S M I N , F A T I M E.****F A T I M E**

QU'É vois-je ! .. ô ciel ! seroit-il possible ! .. un homme ! ..

O S M I N *d'une voix tremblante.*

Oui , Madame , un homme . . .

F A T I M E.

Et un Musulman ! car à votre habillement je juge que vous l'êtes ?

O S M I N.

Oh très Musulman , Madame.

F A T I M E.

Un homme dans ces lieux ! n'est-ce point une illusion !

O S M I N.

Non , Madame , non ; mais il sembleroit à votre surprise que vous n'êtes pas accoutumée à voir des hommes ?

F A T I M E.

Hélas ! il n'y en a pas un seul dans cette Ile.

O S M I N.

Comment ! qu'entends - je ! oh , je n'ai plus de peur. Parbleu , elle est fraîche & encore assez jeune ; voilà mon courage tout revenu. C'est aparemment , comme moi , par un naufrage , que vous vous trouvez ici ?

F A T I M E.

Non : mon mari étoit marchand d'esclaves : nous avons voyagé dans toute la Géorgie où il en avoit acheté plusieurs : ordinairement plus elles sont belles , plus l'espérance d'être présentées à des Bachas , au Grand Visir , au Sultan même , les rend fières & dédaigneuses , & par conséquent sages & réservées : malheureusement les nôtres étoient moins ambitieuses que coquêtes : leurs agaceries attiroient sans cesse dans notre chambre

110 *LE DERVICHE,*

tous les Officiers du vaisseau où nous nous étions embarqués pour retourner à Constantinople : un jour que nous avions eu , mon mari & moi , une querelle très vive avec le Capitaine , ce méchant homme nous fit prendre , nous fit mettre dans la chaloupe avec un bon Derviche qui avoit toujours pris notre parti , & l'on nous abandonna tous les trois dans cette Ile déserte.

OSMIN.

Tandis que ce traître de Capitaine continua de voguer avec les belles esclaves ?

FATIME.

Oui. Mon mari , qui d'ailleurs étoit malade depuis quelque temps , succomba bientôt à l'horreur de notre situation : ma mort eut suivi de près la sienne sans les soins & les exhortations du bon Derviche.

OSMIN.

Il étoit jeune , ce bon Derviche ?

F A T I M E.

Il avoit plus de quatre vingt ans.

O S M I N.

Quatre vingt ans ! cela ne fait pas honneur à votre douleur ; il paroît que vous étiez aisée à consoler.

F A T I M E.

Nous perdimes , il y a un mois , ce bon vieillard , à qui nous avions tant d'obligations mes petites compagnes & moi.

O S M I N.

Qu'apellez vous vos petites compagnes ?

F A T I M E.

Ordinairement un marchand d'esclaves qui sçait son négoce , en achette quelques unes qui n'ont encore que cinq ou six ans ; elles ne sont pas cheres à cet âge là , attendu les risques qu'il y a à courir sur leur beauté. . .

O S M I N.

Et que d'ailleurs il faut les attendre.
Eh bien ?

Eh bien , mon mari en avoit acheté fix ; le perfide Capitaine pensa sans doute qu'elles ne pourroient servir qu'à l'embarasser ; il eut la barbarie de les faire mettre avec nous dans la chaloupe.

OSMIN.

Et elles sont ici ?

FATIME.

Oui : la plus âgée peut avoir à présent seize ans.

OSMIN *avec les transports de la joie la plus vive.*

O grand Mahomet , je me prosterne devant toi ! tu as daigné jeter un regard de bienveillance sur ton serviteur. . . Six jeunes filles !

FATIME.

L'air de cette Isle est très bon ; les fruits y sont délicieux ; on rencontre de tous côtés d'agréables bocages, de petits ruisseaux , & des grotes char-

mantenues. Nous habitons une de ces grottes à cent pas d'ici dans le vallon au-dessous de cette colline. Mes petites compagnes ont appris du bon Derviche à faire des arcs & des fleches dont elles se servent avec beaucoup d'adresse ; elles sont à présent à la chasse , mais je les aurai bientôt rassemblées ; allons , je vais vous conduire.

O S M I N.

Indigne Musulman que je suis , tandis que le Prophete me comble de ses graces , j'ai oublié de faire la priere & l'ablution du matin ! permettez moi de m'acquitter de ce devoir ; allez toujours devant ; annoncez moi à nos petites amies ; je ne tarderai pas à vous joindre.

F A T I M E.

Je vous laisse & vais donc vous attendre. Quelle sera la joie de ces pauvres enfans !

SCENE IV.

O S M I N *seul.*

J'AI imaginé fort à propos un prétexte pour l'éloigner ; j'aperçois mes deux camarades qui viennent sans doute pour examiner de loin si quelque Antropophage ne m'a point mangé ; ils ne marchent qu'à pas tremblans & suspendus ... ils avancent ... ils s'arrêtent ... la crainte glace leurs cœurs, tandis que le mien nage dans la joie. . . Allons, allons, débarassons nous vite de ces deux maudits.



S C E N E V.

OSMIN, ACHMET, SELIM.

OSMIN *courant à eux, en affectant
tous les mouvemens d'une
frayeur extrême.*

A H, mes amis, je suis saisi d'épouvante & d'horreur !

ACHMET.

Qu'as-tu donc vû ?

OSMIN.

J'ai monté au haut de cet arbre . . .
les habitans de cette Ile sont rassem-
blés dans la plaine au-dessous de cette
colline . . . leur taille est énorme . . .
ils sont nuds . . . ils ont la peau rou-
geatre, des écailles sur le dos, de
grosses mains crochues, de longues
oreilles, de grandes dents, & la bou-
che si large qu'elle seule fait trembler.

J'ai d'abord deviné qu'ils célébroient quelque fête barbare ; ils faisoient des bonds , des sauts , & heurloient de temps en temps tous à la fois. J'ai distingué au milieu d'eux trois blancs , & j'ai cru reconnoître notre Capitaine , notre Lieutenant & le Pilote : vous sçavez qu'ils avoient sauté dans la chaloupe , voyant le vaisseau prêt à périr ; aparemment que la tempête les a jettés sur cette funeste côte . . . hélas , quel spectacle affreux ! . .

ACHMET.

Ces execrables insulaires les ont mangé ?

OSMIN.

Ils n'en mangeront que deux ; le troisiéme étoit destiné pour servir de victime & de pature à l'horrible Divinité qu'ils adorent ; il avoit sur la tête une couronne de fleurs ; il étoit lié & couché à l'entrée d'une caverne d'où j'ai vû sortir un serpent monstrueux qui l'a dévoré.

S E L I M.

Tu me fais frémir ! ..

A C H M E T.

Tout mon sang se glace dans mes
veines ! ..

S E L I M.

Fuyons vite. . .

A C H M E T.

Jettons nous promptement dans la
chaloupe. . .

O S M I N.

Arrêtez un instant ; écoutez moi ,
mes amis. Un de ces Sauvages qui
portoit un grand panier rempli de
fruits & de gateaux , est venu s'asseoir
à vingt pas de l'arbre où j'étois ca-
ché ; il s'est endormi ; aprochons nous
doucelement & tachons de lui attraper
son panier.

A C H M E T.

O ciel , s'il s'éveillait !

O S M I N.

Il faut esperer qu'il ne s'éveillera

118 *LE DERVICHE,*

pas ; songez que nous n'avons ni vivres ni provisions.

ACHMET.

Il est vrai , mais j'aime mieux mille fois courir le risque de mourir de faim , que de m'exposer à être mangé par un serpent.

OSMIN.

Je vois que la poltronnerie ne raisonne point. Allons , je veux bien encore m'exposer seul ; je n'exige pas même que vous restiez ici ; je vous demande seulement que la rame à la main & prêts à voguer , vous teniez la chaloupe assez proche du rivage pour que je puisse vite m'y jeter en cas que je sois poursuivi.

ACHMET.

Faudra-t-il t'attendre longtemps ?

OSMIN.

Au bout d'un demi quart d'heure , si vous ne me voyez pas revenir , ce

fera une marque que j'aurai été pris ou tué, & vous ferez bien de vous éloigner au plus vite.

S E L I M.

Ton air riant & ton intrepidité m'étonnent ?

O S M I N.

Ma foi, mes amis, on ne meurt qu'une fois dans la vie. Allez ; nous n'avons point de temps à perdre ; embrassez moi ; je me recommande à vos bonnes prières.

Ils l'embrassent & s'en vont.

S C E N E V I.

O S M I N *seul.*

M'EN voilà délivré ; je suis sûr qu'ils ne m'accorderont pas même le demi quart d'heure. Considérons à présent tout à notre aise notre

heureuse & brillante destinée ; cette Isle est à moi ; je puis me flater d'y regner un jour sur une posterité qui , je crois , fera nombreuse ; je serai le fondateur d'une Monarchie ; barbares conquérans , qui détruisez des villes , qui ravagez les campagnes , qui prodiguez le sang de vos sujets , c'est en donnant la vie aux miens , c'est en me promenant sur des gazons fleuris avec six jeunes filles , c'est en me reposant avec elles au milieu des bocages , dans une grotte , au bord d'une fontaine , que je jetterai les fondemens de mon empire ; on pourra m'appeler à juste titre le pere de mon peuple ; je n'ai que vingt-cinq ans ; à l'âge de quatre-vingt , par un calcul exact & digne d'un bon Musulman , je pourrai voir monter le nombre de mes descendans jusqu'à douze cent cinquante-cinq , tant males que femelles.

SCENE

S C E N E V I I.

O S M I N , F A T I M E.

F A T I M E.

J'AI rencontré mes petites amies qui revenoient de la chasse ; je leur ai annoncé la compagnie que le ciel leur envoie ; elles ont absolument voulu venir au-devant de vous ; il leur sembloit qu'elles ne vous verroient jamais assez tôt ; mais , quand elles n'ont plus été qu'à quelques pas d'ici , elles se sont arrêtées : les voyez-vous se montrer & se cacher derriere ces arbres avec un innocent & timide embarras ?

O S M I N.

Je cours à elles.

*Il les amene & leur parle à
chacune tour à tour.*

Tome IV.

* F

122 *LE DERVICHE,*

A la première.

Pourquoi vous cachez vous ?

LA PREMIÈRE.

Je ne sçais.

A la seconde.

Est-ce que vous ne vouliez pas que
je vous vîsse ?

LA SECONDE.

Je ne dis pas cela.

A la troisième.

Vous êtes toute émue !

LA TROISIÈME.

Il est vrai.

A la quatrième.

Il semble que vous ne vouliez pas
me regarder ?

LA QUATRIÈME.

C'est que vos regards m'embaras-
sent.

A la cinquième.

La jolie taille !

LA CINQUIÈME.

Oh , point du tout.

LA SIXIÈME, à qui il veut
baïser la main.

Laissez, laissez donc.

F A T I M E.

Dans la première surprise & le trouble où elles sont, vous ne pouvez gueres vous attendre à d'autres réponses.

O S M I N.

Je suis moi-même si troublé, si enchanté que je ne sçais que leur dire ; je voudrois leur parler à toutes à la fois... Non, le Serail de notre auguste Sultan ne renferme pas tant de charmes !

F A T I M E.

Je leur ai appris à faire des especes de flutes avec des roseaux, & de petits tambourins avec l'écorce des arbres ; allons, mes petites compagnes, par vos danses & vos chants, célébrez l'arrivée de cet heureux Musulman.

*Quatre dansent, tandis que les
deux autres, adossées aux ar-
bres qui sont au bord de la*

*coulisse , paroissent jouer de
la flute & du tambourin.*

Eh bien , qu'en dites vous ?

OSMIN.

Je me crois transporté dans le paradis du Prophete !..

S C E N E V I I I .

OSMIN , FATIME , LES
SIX JEUNES FILLES ,
ACHMET , SELIM.

A C H M E T .

C'Est dans son enfer qu'il te transportera , scélerat.

S E L I M .

Indigne fourbe !

OSMIN.

Ah , vous voilà , mes amis ? Je vous croyois en pleine Mer.

A C H M E T .

Voilà donc ces monstres qui ont la

peau rougeâtre, des écailles sur le dos ,
de grosses mains crochues , de longues
oreilles , la bouche si large & de si
grandes dents qu'elles seules font trem-
bler . . . Ah , coquin !

SE L I M.

Quand je t'ai dit que ton air riant
& ton intrépidité m'étonnoient , c'est
que je commençois à m'appercevoir
que tu voulois nous jouer ; je lui ai
communiqué mes soupçons ; nous
nous sommes cachez derriere ce Ro-
cher ; nous avons tout vû , tout en-
tendu.

A C H M E T.

Selim , il faut lier , attacher ce ma-
rabout là à cet arbre , nous asseoir ici ,
manger , nous réjouir , célébrer &
consommer à sa vue nos mariages
avec ces jeunes filles.

SE L I M.

La vengeance seroit douce & plai-
sante.

126 *LE DERVICHE,*
OSMIN.

Parlons tranquillement, sans nous échauffer ; de quoi vous plaignez-vous ?

A C H M E T.

Tu le demandes impudent , après tous tes mensonges , après avoir voulu nous envoyer périr de misère en mer ?

O S M I N.

Ne me suis-je pas chargé d'aller à la découverte dans cette Isle où vous n'osiez avancer ? Elle pouvoit être habitée par des Sauvages qui m'auroient massacré ; elle est donc le prix de mon courage et des dangers que je bravois ; c'est mon Royaume , c'est ma conquête dont j'ai crû devoir vous éloigner...

A C H M E T, *prenant un bâton.*

Ah , vous êtes un Souverain ? Votre Majesté voit-elle ce bâton ? Le voit-elle ? Il va vous chasser tout à l'heure de vos Etats.

SE L I M , *l'arretant.*

Ma foi , mon ami , écoute , sa fourberie ne lui a pas réussi ; il vaut mieux en rire & lui pardonner.

A C H M E T.

Lui pardonner ?

SE L I M.

Tien ; si nous avions été à sa place , peut-être aurions nous fait comme lui ; la possession de six jeunes filles est bien tentante ! pardonnons lui , te dis-je.

A C H M E T.

Il me paroît que tu es clement.

SE L I M.

Viens avec moi chercher ces aimables enfans que la colere où elles nous ont vûs , a fait fuir ; amenons les ici , & soyons assez généreux pour vouloir bien que le sort les partage entre nous trois.

Allons, puisqu'il le veut, je consens à te pardonner ; mais, par la mort, si tu cherches encore à nous jouer quelque tour, prends garde à toi.

S C E N E IX.

OSMIN, FATIME.

OSMIN.

IL faut avouer que j'ai bien du malheur.

FATIME.

Il me semble au contraire que vous êtes fort heureux ; je ne croyois pas que les choses se passeroient si tranquillement.

OSMIN.

Au lieu de cette vie délicieuse que je me flatois de mener ici, je serai sans cesse dévoré de regrets.

F A T I M E.

Est-ce que parmi ces jeunes filles il y en a une qui vous plaît plus que les autres , & que vous craignez que le sort ne vous la fasse pas tomber en partage ?

O S M I N.

Eh non , Madame , non ; toutes les six m'ont paru charmantes ; toutes les six m'ont également plû ; j'ai compté sur toutes les six , & voilà la cause de mon désespoir. Vous m'avouerez qu'il seroit bien cruel d'en perdre quatre tout à la fois.

F A T I M E.

Cependant il faut bien vous y résoudre.

O S M I N.

Dumoins , si ces deux marauts , la n'étoient venus que quelques heures plus tard , ce seroit une espece de consolation , & encore . . . Non , Madame , non , je connois mon cœur , il ne s'y résoudra jamais.

F y

F A T I M E.

Le bon cœur !

O S M I N.

Il faut absolument que je les aye toutes les fix , & je les aurai ; je l'ai dans l'idée.

F A T I M E.

Eh comment les aurez vous ? par quel moyen ? pouvez vous esperer que vos camarades vous les cederont ?

O S M I N.

Oh , j'ai eu bien des femmes qu'on ne me cedoit pas. . .

(Apercevant une robe au pied d'un arbre.)

Qu'est-ce que ce vêtement ?

F A T I M E.

Mes petites compagnes l'ont apporté , croyant que vos habits étoient encore mouillés ; c'étoit la robe de ce bon Derviche dont je vous ai parlé. . . dequoi riez vous ?

O S M I N.

De l'expedient , de l'idée qui me vient ... mais , voici mes deux rivaux ; chut , Madame , foyons amis , & si vous me devinez , ne me trahissez pas.

SCENE DERNIERE.

FATIME , OSMIN , ACHMET , SELIM , LES SIX
JEUNES FILLES.

A C H M E T.

VENEZ , aprochez , charmant petit troupeau.

S E L I M.

Plus je les regarde , plus je sens que mon cœur seroit dans l'embarras , s'il falloit choisir entr'elles.

A C H M E T , à *Osmin*.

Allons , tirons au fort.

F vj

OSMIN, *d'un ton hipocrite*
& *mortifié.*

Partagez entre vous ces aimables
épouses ; j'y ai renoncé.

ACHMET.

Tu y as renoncé ?

OSMIN.

Oui.

ACHMET.

Eh mais , tant mieux.

OSMIN.

Mes yeux se sont tout à coup descil-
lés à la vue de cette robe que notre
grand Prophete a fait sans doute ren-
contrer sous mes pas ; elle apartenoit
à un solitaire qui dans cette Ile pas-
soit sa vie à mortifier ses sens. Il m'a
semblé qu'il m'aparoissoit ; qu'il me
présentoit le tableau des égaremens
de ma vie passée ; qu'il me disoit ,
malheureux , notre grand Prophete
t'a tiré du sein des flots prêts à t'en-
gloutir , & dans l'instant même ton

cœur ne s'est occupé que d'objets terrestres & perissables ; tu as médité une indigne trahison contre tes deux camarades ; repens toi ; tache de fléchir le courroux du Prophete ; sois ici mon successeur ; je te laisse mon manteau.

(Il se vêtit de la robe.)

Mes amis, je me fais Derviche.

(Aux jeunes filles.)

Tendres colombes , lorsque quelque inquiétude , quelque jalousie , quelque chagrin inévitable dans le mariage , troublera votre repos , je vous permets de venir me demander mes charitables conseils ; je ferai mes efforts pour remettre le calme dans votre ame , & vous trouverez toujours en moi un consolateur.

(Il s'en va.)

A C H M E T.

J'ai toujours pensé que ce garçon là feroit une bonne fin.

SELIM.

Son discours m'a touché, m'a attendri.

ACHMET.

Je te conseille d'imiter son exemple.

SELIM.

Je n'en ai pas la force.

ACHMET.

Ni moi non plus. Allons, nos chères épouses, chantons, dansons, rejoignons nous.

FATIME, *à part.*

Les pauvres dupes qui ne pensent pas qu'un Turc ne renonce gueres à avoir des femmes à lui, que parce qu'il compte sur celles des autres.

FIN.

LE
FINANCIER;
COMÉDIE
EN UN ACTE,

*Représentée par les Comédiens François
le 20 Juillet 1761.*

THE
COLLEGE

OF THE

UNE aventure à laquelle j'eus quelque part, me fit naître l'idée de cette Comédie. J'y attaque un vice qui n'est que trop ordinaire aux gens dans l'opulence. Il m'a paru qu'on y a trouvé de l'intérêt, une morale sans étalage & sans être aprêtée, le stile le plus simple avec de la vivacité dans le dialogue, & surtout tant de naturel dans les caractères & un si grand air de vérité dans toute l'action, qu'il sembloit que ce n'étoit point un tableau qu'on voyoit, mais les personnes & l'action même. Le Lecteur trouvera peut-être que cette Pièce est un peu courte; mais les Scenes sont-elles tronquées,

mal filées ? L'action n'est-elle pas aussi remplie qu'elle doit l'être ? Les Acteurs ne disent-ils pas tout ce qu'ils doivent dire , & ce qu'ils diroient de plus , ne seroit-il pas superflu & de pur remplissage ?

Les Comédiens voulant remettre au Théâtre *la Colonie* & *le Rival Supposé* , les redonnerent avec cette Comédie nouvelle ; ces trois Pièces, dans trois genres différents , précédées d'un Prologue , remplirent tout le Spectacle. Le tout fut très aplaudi ; ensuite on les donna séparément, c'est-à-dire , chacune après une Tragédie ; il m'a semblé qu'elles avoient eu le même succès.



LE

FINANCIER,

COMEDIE



A C T E U R S.

A L C I M O N.

LE M A R Q U I S.

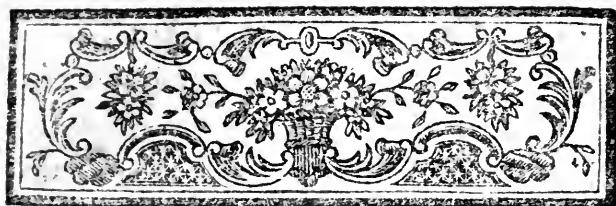
LE C H E V A L I E R.

G E R O N T E.

H E N R I E T T E.

F R O N T I N.

La Scene est dans une maison de campagne d'Alcimon.



LE
FINANCIER,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.
LE MARQUIS , LE
CHEVALIER.

LE MARQUIS.



ON très cher Chevalier, je
ne te comprends pas ; Al-
cimon est un riche financier ;
il a acheté , depuis cinq ou six mois ,
ce magnifique Château ; il compte y

142 *LE FINANCIER,*

venir souvent ; il paroît aimer la dépense , les plaisirs ; tu as , pour tout bien , une petite terre à une lieue d'ici ; elle ne te rapporte au plus que trois ou quatre mille livres de rente ; pourquoi te brouiller avec cet homme opulent ? Pourquoi ne vouloir pas profiter des agrémens que peut te procurer son voisinage ?

LE CHEVALIER.

Ah ! ne me parles pas de lui ; il m'a indigné.

LE MARQUIS.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Comment ? On raccommode le grand chemin au bout de son avenue ; hier matin , l'essieu de votre chaize y rompit ; aussitôt il court , il s'empresse ; il vous demande vingt fois si vous n'êtes point blessé ; vous lui répondez vingt fois que vous ne l'êtes pas ; il vous le redemande encore ; il

se félicite ensuite de ce léger accident qui lui procure le plaisir de vous recevoir chez lui. . .

LE MARQUIS.

Eh bien ? Aparemment que tu ne trouves pas mauvais qu'il m'ait fait toutes ces politesses ?

LE CHEVALIER.

Non ; mais hier au soir, à la nuit, un carosse de voiture verse au même endroit où l'essieu de votre chaize avoit rompu le matin ; on vient le lui dire , & qu'on en a tiré un vieillard si foulé , si incommodé de sa chute, qu'à chaque instant il perd connoissance : quelle espece d'homme est-ce , demandait-il ? Vous sçavez que je lui répondis qu'il ne s'agissoit pas de sçavoir quelle espece d'homme c'étoit , mais que c'étoit un homme.

LE MARQUIS.

Avoue que tu lui dis cela d'un ton bien dur ?

144 *LE FINANCIER,*
 LE CHEVALIER.

Eh, mon ton pouvoit-il être trop dur, lorsque je voyois que présument qu'un homme dans un carosse de voiture, n'étoit aparemment que quelque petit bourgeois, il alloit dire que le village n'étoit pas éloigné, & qu'il pouvoit s'y faire porter? J'eus le plaisir de faire rougir son ame; il ordonna qu'on allât prendre ce vieillard, & qu'on lui donnât une chambre; mais ne croyez pas qu'il soit allé le voir, ni qu'il ait même demandé s'il se trouvoit mieux ou plus mal: s'interesse-t-on à la fanté d'un homme qui n'a pas une certaine aparence?

LE MARQUIS.

Voilà donc ce qui te révolte contre Alcimon?

LE CHEVALIER.

Oui; car enfin vous connoissoit-il?

LE MARQUIS.

Non; nous ne nous étions jamais vûs;

vûs ; mais quand ma chaize rompit ,
on alla lui dire mon nom.

LE CHEVALIER.

Ainsi il accourt à vous , il s'em-
presse , parce que vous faites une fi-
gure brillante dans le monde , tandis
que faute d'un léger secours , il alloit
laisser perir un malheureux vieillard
au bout de son avenue , parce que
ce vieillard n'est peut-être qu'un pe-
tit Marchand ? Cela marque une ame
naturellement dure , & que l'orgueil
de l'opulence endurecit encore.

LE MARQUIS.

Eh , que t'importe son ame ? vit-on
avec l'ame des gens ? un homme est
en place ; un autre tient une bonne
maison ; c'est avec la place , c'est avec
la bonne maison que l'on vit.

LE CHEVALIER.

Oh pour moi , je ne me suis jamais
soucié de me lier qu'avec les personnes
que j'estimois.

146 *LÉ FINANCIER,*
LE MARQUIS.

Parbleu, si l'on pensoit ainsi dans le monde, le cercle de chaque société deviendrait diablement étroit... Mais, qu'est-ce que cette jolie personne ? Elle ne s'étoit point encore montrée ; Alcimon en a-t-il ici beaucoup comme celle-là.

LE CHEVALIER.

Vous faites d'elle un jugement très faux ; il ne l'a pas même vue ; c'est la fille de ce vieillard qui versa hier au soir si malheureusement.

S C E N E I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE, au Chevalier.

MONSIEUR, je viens vous remercier de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à l'accident de mon père.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, j'ai envoyé ce matin scavoir de ses nouvelles ; on m'a dit qu'il avoit assez bien passé la nuit.

HENRIETTE.

Beaucoup mieux que je n'osois l'espérer. Mais, Monsieur, on vient de m'apprendre que ce Château appartient à Monsieur Alcimon ?

LE CHEVALIER.

Oui.

HENRIETTE.

Hélas, Monsieur, c'est-à-lui que nous avons affaire ; nous venons d'une province éloignée ; nous allons le chercher à Paris ; nous n'en sommes point connus ; si vous vouliez nous présenter.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, je serois charmé de vous obliger, mais j'ai trop de répugnance à paroître lui demander la moindre chose.

148 *LE FINANCIER,*
HENRIETTE.

Eh, Monsieur, ne nous refusez pas. Voilà notre mémoire. Lisez-le, de grace, lisez le, Monsieur; vous verrez par les attestations qui y sont jointes, que mon pere est incapable d'en imposer sur ses malheurs, & qu'il mérite qu'on y soit sensible.

LE CHEVALIER, *après avoir lû.*

Je vois, Mademoiselle, qu'en effet il a essuyé des revers bien cruels, & qu'en dernier lieu il se trouvoit réduit à l'emploi de la recette d'un petit bureau dans votre province; que des voleurs sont entrés de nuit chez lui, & ont emporté deux mille écus qui étoient dans sa caisse.

HENRIETTE.

Nous ne demandons point à ne pas supporter cette perte; quelque considerable qu'elle soit pour nous; mon pere prie seulement Monsieur Alcimon de ne le pas poursuivre; de ne

lui point ôter son emploi , & de lui donner du temps. Ah ! Monsieur , s'il étoit inexorable, que deviendrait mon malheureux pere !

LE CHEVALIER.

Marquis , si vous avez de l'amitié pour moi , chargez vous de ce mémoire.

LE MARQUIS.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Mais , recommandez-le vivement , fortement.

LE MARQUIS.

Oh ! très fortement.

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez ?

LE MARQUIS.

Je te le promets.

HENRIETTE, *au Marquis.*

Monsieur , je vais annoncer à mon pere la protection dont vous voulez bien nous honorer. Hélas ! il y a long-

150 LE FINANCIER;
temps qu'il n'a eu un instant de joie
& de contentement.

LE MARQUIS.

Comptez sur moi, Mademoiselle.
(*Le Chevalier & Henriette sortent.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

CETTE fille est jolie, mais très jolie ! Son air de douceur & d'innocence m'a d'abord frappé. Une pareille suppliante aux pieds d'un financier, seroit une proie que certainement il ne laisseroit pas échaper ; gardons la pour nous ; je veux qu'avant huit jours, quand elle paroitra aux promenades & aux spectacles, tous mes amis me l'envient & me demandent où j'ai fait cette découverte.



S C E N E I V.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR, votre chaize est raccommodée.

LE MARQUIS.

Écoute ; il y a une poste dans le prochain village ?

FRONTIN.

Oui , Monsieur.

LE MARQUIS.

Vas y promptement , & tache d'y trouver une chaize à deux.

FRONTIN.

Eh , pour qui ?

LE MARQUIS.

De quoi te mêles-tu ? fais ce que je t'ordonne.

252 *LE FINANCIER,*
FRONTIN.

Je rêve . . . oh , ma foi , je soup-
çonne . . . elle étoit avec vous , il n'y a
qu'un moment . . . oui . . . je parierois
que c'est pour elle . . . vous souriez ?
J'ai deviné. Parbleu , Monsieur , cette
affaire a été bientôt conclue ! ah , que
la physionomie des filles est trompeu-
se ! elle a l'air si réservé , si timide , si
modeste ! mais , Monsieur , vous n'en-
trerez pas sans doute avec elle dans
Paris , & aparemment que c'est moi
qui l'emmenerai dans la chaize à
deux.

LE MARQUIS.

Maraut ! . . Elle y fera avec son
pere.

FRONTIN.

Elle disoit qu'ils avoient affaire à
M. Alcimon ?

LE MARQUIS.

Il ne l'a pas vue , & j'espere qu'il
ne la verra pas.

FRONTIN.

J'entends. A propos de ce M. Al-cimon , je l'ai connu il y a trois ou quatre ans ; je ne me souviens pas du nom qu'il portoit , mais il ne s'apeloit pas ainsi.

LE MARQUIS.

En achetant , il y a cinq ou six mois , cette terre & ce Château , apparemment qu'il en a pris le nom qui valoit mieux que le sien.

FRONTIN.

Morbleu , Monsieur , cela crie van-geance ; le luxe & les richesses ont confondu tous les Etats ; on ne con-noit plus les gens ni à leurs noms ni à leurs habits ; je vois tous les jours des fils de marchands. . .

LE MARQUIS.

Eh , faquin , au lieu de m'impacien-ter par tes mauvais propos , vas où je te dis , & tache de revenir promptement.

154 LE FINANCIER,
FRONTIN.

J'y vais, Monsieur, j'y vais ; ne vous fachez pas.

(Il sort.)

S C E N E V.

LE MARQUIS, *seul.*

DEPUIS quelques années, tout le monde est philosophe, & jusqu'aux valets moralisent . . . mais, voici Mons Alcimon ; il m'a fait bien des politesses & fort bonne chere ; je veux m'amuser un peu à le mortifier, & en même tems achever de le piquer contre le Chevalier, afin qu'ils ne se voyent pas avant que je me sois arangé avec la petite personne.



S C E N E VI.

LE MARQUIS , ALCIMON.

LE MARQUIS.

J'ALLOIS vous chercher pour vous remercier de toutes vos bonnes façons ; j'en suis comblé ; ma chaize est raccommodée ; je pars pour Paris ; je compte que cet hiver nous nous y verrons souvent.

A L C I M O N.

Rien ne me flateroit davantage ; mais on ne peut gueres esperer de vous posseder qu'en passant , vous autres Messieurs à bonnes fortunes , à grandes aventures. . .

LE MARQUIS.

Mon très cher Alcimon , j'entrai dans le monde à seize ans ; j'en ai vingt-six ; j'ai assez vécu pour nos he-

roines de la Cour & de la ville ; il est temps que je vive pour moi ; j'affichois le plaisir , sans le goûter ; je veux désormais le goûter , sans l'afficher ; je me consacre aux petits soupers avec trois ou quatre amis , & une amie. J'ai fait une découverte charmante ; cela est tout neuf ; cela vient de province ; Vénus n'est pas plus belle ; ses colombes ne sont pas plus douces , plus simples ; je l'ai détournée lorsqu'elle alloit tomber dans les griffes d'un gros & riche épervier de votre connoissance. . .

ALCIMON , *souriant*.

J'entends ; vous l'avez enlevée à quelqu'un de mes confreres ?

LE MARQUIS.

Je vous donnerai à souper avec elle , & vous conterai cette aventure. Ne reviendrez vous pas bientôt à Paris ?

ALCIMON.

Je resterai ici encore un mois.

LE MARQUIS.

Je crois que vous ne presserez pas le Chevalier de vous y tenir compagnie ?

ALCIMON.

Non , certainement. Il peut aller porter ailleurs son humeur , & la façon brusque avec laquelle hier , pendant le souper , il répondoit à tout ce que je disois.

LE MARQUIS.

En vérité , il est trop caustique !

(Le Chevalier paroît au fond du Théâtre , & les écoute , sans en être vû.)

Je lui disois ce matin que je vous trouvois de l'esprit , de la politesse , un très bon ton ; oui , m'a-t'il répondu , pour un Financier , il est fat avec assez d'aisance. A propos de finance , cet homme qui versa hier au soir au bout de votre avenue , & que vous fîtes transporter ici , est un de vos commis en province.

158 *LE FINANCIER,*
ALCIMON.

Je ne l'ai pas vû ; cela peut être ;
qui vous l'a dit ?

LE MARQUIS.

Le Chevalier. Cet homme alloit
vous chercher à Paris ; il prétend que
des voleurs son entrés de nuit dans sa
maison , & ont emporté deux mille
écus qui étoient dans sa caisse ; il es-
pere que vous voudrez bien ne lui pas
faire suporter cette perte.

ALCIMON, *vivement.*

Eh , qui la suportera donc ? Moi ?

LE MARQUIS.

J'ai promis de vous remettre son
placet.

ALCIMON.

Quoi , Monsieur ; vous voudriez
que je payasse. . .

LE MARQUIS.

Je ne veux rien ; je ne connois point
cet homme ; peut être a-t-il été véri-
tablement volé ; peut-être s'est-il volé
lui-même ; que sçais-je ? Je vous dis

seulement que je me suis chargé de son mémoire.

A L C I M O N.

Et c'est le Chevalier qui vous l'a recommandé ?

L E M A R Q U I S.

Oui. Il a lié tout de suite connoissance avec la fille de cet homme , & seroit bien aise qu'elle lui eut obligation.

A L C I M O N.

Parbleu, ce ne sera pas à mes dépens. Vous pouvez l'assurer que si je suis un fat , du moins je ne suis pas un sot. Je vais me renfermer dans mon cabinet ; s'il demande à me parler, mes gens lui diront sechement que je n'y suis pas ; j'espere qu'il sentira que son humeur contrariante , son air & ses façons brusques m'ont extrêmement déplu , & qu'il partira.

L E M A R Q U I S.

Oui ; vous avez raison ; ne paroissez point ; ne vous exposez pas à quel-

que scene désagréable avec cet homme
vif & bourru. Adieu ; dès que vous
serez de retour à Paris , je me flatte
que vous ne manquerez pas de m'en
faire avertir.

ALCIMON.

J'irai m'annoncer chez vous avec
bien de l'empressement.

SCENE VII.

LE CHEVALIER , *qui s'est caché
tandis qu'ils sortoient , reparoit.*

JE ne reviens pas de mon étonne-
ment. Quelle perfidie ! quel exé-
crable homme ! se faire un jeu des
peines & de l'espoir d'un malheureux ;
se charger de le recommander , & le
trahir ! oh , cette action ne restera pas
impunie. Je vais... Mais , je l'aper-
çois avec cette jeune personne ; ca-
chons nous encore , & écoutons ce
que le traître pourra lui dire.

S C E N E V I I I.

LE MARQUIS , HENRIETTE.

Le Chevalier au fond du Théâtre.

H E N R I E T T E.

QUoi , Monsieur , vous n'avez pû rien obtenir de Monsieur Alci-mon ?

L E M A R Q U I S.

Rien du tout , & vous m'en voyez indigné.

H E N R I E T T E.

Seroit-il capable de faire mettre mon pere en prison ?

L E M A R Q U I S.

Mais... Ces gens de Finance sont si durs !... Je le crains.

H E N R I E T T E , *fondant en larmes.*

O ciel ! ô mon pere ! mon pere ! malheureuse , que ne suis-je morte !

LE MARQUIS.

Ce seroit bien dommage, Mademoiselle. Faites treve à vos larmes, & croyez qu'un homme de ma naissance & qui jouit d'une fortune des plus brillantes, n'est pas assez impitoyable, assez peu sensible, pour ne pas entrer dans vos peines : l'opulence n'endurcit le cœur que de ceux qui n'étoient pas nés pour y vivre. Je vais dire à Mons Alcimon que je me charge de ce qui lui est dû ; ensuite nous partirons pour Paris avec M. votre pere ; j'ai une terre assez considérable qui n'en est éloignée que de quinze lieues ; il voudra bien s'y charger de mes affaires ; il y vivra en paix, tranquille, respecté comme moi-même...

HENRIETTE, *se jettant à ses genoux.*

O Monsieur ! ô le plus genereux des hommes !...

LE MARQUIS, *la relevant.*

Que faites vous donc ?...

HENRIETTE.

Comment pouvoir vous exprimer tous les sentimens...

LE MARQUIS.

Eh , Mademoiselle , est-il rien de si naturel que de chercher à obliger ? Quoi de plus doux que de penser que notre superflu aide des infortunés ? & quels infortunés ? Une jeune personne charmante ! quel plaisir d'essuyer tout-à-coup ses larmes & de soulager son cœur dévoré d'amertume ! Or , dites-moi , ce cœur est-il libre ? Ne s'est-il point encore donné ?

HENRIETTE.

Monsieur , je ne suis point mariée.

LE MARQUIS.

Je sçais que vous n'êtes pas mariée. Je vous demande si parmi tant d'amans qui s'empressoient sans doute auprès de vous , aucun n'a touché votre inclination.

164 *LE FINANCIER* ;
HENRIETTE.

Hélas , Monsieur , occupée auprès d'un pere malheureux , dans la retraite & l'obscurité , personne ne pensoit à moi.

LE MARQUIS.

Quoi , je pourrai me flatter d'être le premier qui vous aurai fait sentir les douceurs d'un tendre engagement ?

HENRIETTE.

Quelles pouroient être , Monsieur , les suites de cet engagement ? Ma naissance est trop inégale à la votre..

LE MARQUIS.

Eh que fait , s'il vous plaît , cette inégalité de naissance ? empêche-t-elle que vous ne soyez très jolie ; qu'étant très jolie , je ne vous aime , & que vous aimant , nous ne puissions faire la félicité l'un de l'autre ? Je veux que dès demain vous soyez logée , meublée , habillée comme une Reine. J'ai hérité une petite maison

d'un vieux commandeur , mon oncle ;
elle est dans un quartier peu fréquenté ;
on diroit d'un petit Temple par les
dorures , les glaces , les peintures ; il
n'y manquoit qu'une divinité ; c'est-là
qu'à vos genoux. . .

HENRIETTE.

O ciel !

LE MARQUIS.

Quoi , vous pleurez encore ?

HENRIETTE.

Votre profusion vous trahit. Je vous
ai cru généreux ; vous n'êtes pas digne
de l'être. L'infortune est bien affreuse,
quand elle nous expose à des affronts !

(Elle sort.)



SCENE IX.

LE MARQUIS, *seul.*

ELLLE s'en va ? Ma foi , tant pis pour elle. Je n'ai pas le temps de poursuivre l'attaque ; il faut que je sois ce soir à Paris.

SCENE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ARRETEZ.

LE MARQUIS.

Tu as l'air courouffé ? Que t'est-il arrivé ? A qui en veux tu ?

LE CHEVALIER.

A vous.

LE MARQUIS.

A moi ?

LE CHEVALIER, *mettant*

l'épée à la main.

Défendez-vous.

LE MARQUIS.

Mais, Monseu, comment donc?

Ques-ce? quelle raison...

LE CHEVALIER.

Défendez-vous, vous dis-je, ou je...

LE MARQUIS, *mettant*

aussi l'épée à la main.)

Oh, parbleu, puisque vous le voulez absolument...

(Ils se battent ; l'épée du Marquis tombe.)

LE CHEVALIER.

Vous êtes le plus indigne de tous les hommes...

LE MARQUIS.

Songez, Monseu, que je suis défarmé.

LE CHEVALIER.

Vous ne le serez pas longtems. Vous

m'aviez promis de vous intéresser pour un pere & une fille dans le malheur. Loin de tenir votre promesse, vous n'avez parlé à Alcimon que pour le prévenir contr'eux. Eh pourquoi avez vous commis cette noirceur ? Parce que cette fille vous a paru jolie ; parce que vous l'avez regardée comme une proie qui s'offroit à vos desirs. Son air annonçoit l'honnêteté de son ame ; mais quelle ame , avez vous dit en vous même , ne se laisse pas flétrir par l'amertume ? Achévons de l'accabler , de la déchirer ; otons à cette infortunée tout espoir , toute ressource ; montrons lui son pere prêt à être traîné dans une prison ; profitons , servons nous de sa misere pour triompher de sa vertu. Votre action est aussi lâche que celle d'un infame ravisseur qui , le poignard sur la gorge , auroit tenté de la deshonorer. J'ai dit ; reprenez votre épée.

SCENE

S C E N E X I.

LE MARQUIS, *ramassant son*
épée, LE CHEVALIER ,
ALCIMON.

ALCIMON , *arrivant & se*
mettant entr'eux.

EH , Messieurs. . . Quoi donc. . .
Arrêtez. . . Quel sujet vous anime ?

LE MARQUIS.

Oh , je ne suis point animé ; vous
le voyez ; c'est Monsieur qui trouve
mauvais qu'on fasse des propositions
aux jolies filles qu'on rencontre. Adieu,
mon cher Alcimon ; je partoisi pour
Paris , je pars. (*Au Chevalier.*) Mon-
sieur m'y trouvera toujours , s'il juge
à propos de venir m'y chercher.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON.

LEbel esclandre ! Eh pour qui ? Pour une petite . . .

LE CHEVALIER.

Monfieur , elle mérite par fa vertu qu'on la refpecte.

ALCIMON.

Par fa vertu ? Eh , que diable , fi elle a de la vertu , vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre ; pourquoi donc vous battre ?

LE CHEVALIER.

Scachez , Monfieur , que la jaloufie n'a aucune part à ce que j'ai fait. J'étois compromis & en même temps indigné. Je l'avois prié de vous parler pour un homme malheureux . . .

A L C I M O N.

Oh , ma foi , avec vos gens malheureux. . . Il semble que vous preniez plaisir à aller les déterrer.

L E C H E V A L I E R.

Je ne suis pas assez riche pour pouvoir me procurer ce plaisir ; mais il faudroit être barbare pour ne pas tâcher de soulager ceux que le hazard nous fait rencontrer.

A L C I M O N.

Eh , Monsieur , croyez moi , la plupart ne sont tombez dans l'infortune que par leur mauvaise conduite.

L E C H E V A L I E R.

Voilà le langage & l'excuse ordinaire des ames dures.

A L C I M O N.

Je n'ai pas l'ame plus dure qu'un autre , & . . .



SCENE XIII.

LE CHEVALIER, ALCIMON,
HENRIETTE.

LE CHEVALIER, *voyant
venir Henriette.*

EH bien, voici la fille de ce vieil-
lard, écoutez la donc.

ALCIMON, *voulant s'en aller.*

Monsieur, on m'attend pour répéter une petite fête que je veux donner à des Dames qui vont arriver de Paris.

LE CHEVALIER, *le retenant.*

Tirer promptement de peine une triste famille, seroit une vraie fête pour un cœur sensible & généreux.

ALCIMON, *à part.*

Quel homme ! (*Haut.*) Allons, voyons, Mademoiselle, voyons donc.

C O M É D I E 173
H E N R I E T T E.

Monfieur, nous fommes d'une province éloignée. Mon pere jouiffoit de cinq ou fix mille livres de rente, en faifant valoir lui-même fon bien. Mame, en mourant, ne lui avoit laiffé qu'un fils âgé de vingt ans, & moi qui n'en avois que fix. Mon frere vint à Paris, s'introduifit chez de riches Financiers qui le prirent en amitié & l'employerent.

A L C I M O N , *au Chevalier.*

Elle a un fon de voix intéreffant.

H E N R I E T T E.

Au bout de quelques années, il écrivit à mon pere que fes protekteurs offroient de l'affocier à une affaire très lucrative, mais qu'il lui falloit des fonds ; mon pere qui l'aimoit tendrement, fe laiffa perfuader de vendre tout fon bien & de venir à Paris. Il aporta environ cent mille francs à mon frere qui en effet

H iij.

174 *LE FINANCIER,*
s'intéressa si heureusement dans plusieurs affaires , qu'en moins de quatre ans il se vit riche de plus d'un million ; mais cette fortune si rapide fut détruite presque en un instant ; un homme puissant à la Cour & qu'il avoit offensé par un refus... Vous me regardez , Monsieur ? Hélas ! peut-être doutez vous de ce que je vous dis ; c'est encore un malheur attaché à l'infortune.

ALCIMON.

Je vous écoute , Mademoiselle. Eh bien , cet homme puissant ?

HENRIETTE.

L'accusa de malversations , & le poursuivit avec tant d'acharnement qu'on alloit l'arrêter , s'il n'avoit pas prevenu l'ordre par une prompte fuite hors du Royaume. Tous ses effets furent confisqués , & mon malheureux pere , qui s'étoit dépouillé de tout , se vit bientôt dans la plus extrême ,

oui, Monsieur, dans la plus extrême misère. Il revint en province ; je sortis du couvent où j'avois été élevée ; je me défis d'une partie de mes habits, & avec ce que je retirois des petits ouvrages que je faisois & que j'envoyois vendre, nous subsistions. La recette d'un petit bureau vint à vaquer ; une personne de considération vous écrivit en notre faveur...

A L C I M O N.

Et d'où, Mademoiselle ? De quelle ville ? De quelle province ?

H E N R I E T T E.

De Niort en Poitou : c'est notre patrie.

A L C I M O N, *à part.*

O ciel ! (*Haut.*) Ce ne fut pas à moi qu'on écrivit ; il n'y a que quelques mois que je suis à la tête des fermes de cette province.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si ce ne fut pas à vous, ce fut à celui

H iv

176 *LE FINANCIER,*

à qui vous avez succédé ; il accorda l'emploi ; Mademoiselle & son pere commençoient à être un peu plus à leur aise , & oublioient presque leurs malheurs , lorsque des voleurs entre-
rent de nuit dans leur maison , & em-
porterent tout ce qui étoit dans la
caisse. Vous voilà instruit , Monsieur ,
sur ce vieillard , sur ce Pere infortuné
que vous voulez poursuivre & faire
traîner en prison.

*ALCIMON, avec la plus
vive émotion.*

Le poursuivre ! le faire traîner en-
prison ! ah ! je le défendrois aux dé-
pens de ma propre vie.

LE CHEVALIER.

Que vois-je ? Vos larmes coulent ?
Ne tâchez point de me les cacher ;
cette sensibilité vous fait honneur.



SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, ALCIMON,
HENRIETTE, GERONTE.

LE CHEVALIER, à Geronte
*qui paroît au fond du Théâtre
& qui n'ose avancer.*

A PROCHEZ, aprochez, vous dis-je,
& ne craignez rien ; Monsieur
est instruit & très touché de vos dis-
graces.

GERONTE, *se jettant aux
genoux d'Alcimon.*

Monsieur, je me jette à vos ge-
noux. . .

ALCIMON, *le relevant avec
transport.*

A mes genoux ! mon pere !

GERONTE.

C'est vous , mon fils ! vous êtes
dans l'opulence & moi dans la mi-
sere !

H v

Je suis indigne de voir le jour ! cependant je pourrois vous dire que l'homme puissant qui m'avoit persécuté, se trouvant cinq ou six mois après au lit de la mort , me rendit justice & employa en ma faveur ce même crédit dont il m'avoit accablé. Je revins à Paris ; on me rendit ma place & mes biens ; je vous demandai à mes indignes amis ; honteux sans doute de ne vous avoir pas retiré chez eux , ils me dirent qu'ils vous avoient inutilement cherché au moment de mon départ ; qu'ils n'avoient pû sçavoir ce que vous étiez devenu ; & qu'on leur avoit dit depuis que vous aviez succombé à vos chagrins.

GERONTE.

Embrasse moi , ingrat. Ton infortune étoit le plus grand de mes malheurs ; je te retrouve , tu es heureux ; embrasse moi , embrasse ta sœur.

ALCIMON, *au Chevalier, après avoir embrassé son pere & sa sœur.*

Que ne vous dois-je point, Monsieur ! Permettez moi de vous offrir sa main avec la moitié de mon bien.

LE CHEVALIER.

Je n'abuserai point de la reconnoissance que vous croyez me devoir, pour engager Mademoiselle à un mariage qui seroit peut-être contre son inclination.

GERONTE.

Ah, Monsieur, je vous ai dit quelles étoient ses attentions, ses soins, sa tendresse, & tout ce qu'elle faisoit pour un pere accablé par l'âge & l'infortune ; je ne doute point que la sympathie n'ait déjà lié deux cœurs aussi vertueux que le vôtre & le sien.

(Il prend la main du Chevalier & celle de sa fille, & les met l'une dans l'autre.)

F I N.

H vj

DANS quelques réflexions sur cette petite Comédie , Mercure de France , Septembre 1761 , pag. 200 , j'ai vu qu'on avoit eu la bonté d'observer que mon Financier , comme la plupart des hommes , a le cœur moins gâté que l'esprit ; que son peu de compassion pour les malheureux , n'est point une disposition naturelle de son ame à la dureté , mais un vice en quelque sorte de son état , & qu'on acquiert assez ordinairement avec l'opulence ; que d'ailleurs , dans toute la Piece , il ne dit & ne fait rien qui désigne un méchant ou malhonnête-homme , & qu'ainsi la nature doit agir aussi puissamment sur lui que sur tout autre , lorsqu'il reconnoît son pere. Cette observation repond à la critique d'un Journaliste , qui , dans un extrait très-infidelle à tous égards , dit que tout-à-coup , au denouement , je fais de mon Financier un très-honnête-homme , après lui avoir donné , pendant toute la Piece , un caractère très opposé. S'il y a quelque mérite dans cette petite Comédie , j'ose dire qu'il consiste principalement dans la vraisemblance des choses , & dans la vérité & la vraisemblance des caractères.



EXTRAITS

DE QUELQUES

COMÉDIES.

E X T R A I T

D E P A N D O R E.

J'ÉTOIS très-jeune, quand je fis cette petite Comédie. Elle eut plusieurs représentations , & fut toujours assez applaudie , parce que mon âge & un militaire méritoient beaucoup d'indulgence.

La Scene est dans un Sallon de l'apartement de Vénus, dans l'Isle de Lemnos.

Elle ouvre par ces deux fameux fils de Japet , Prométhée & Epiméthée.

P R O M E T H É E.

Que fais-tu depuis quatre jours dans cette Isle de Lemnos ? Tu as de grandes conférences avec Vulcain ; tâches-tu de captiver la bienveillance du mari, pour te ménager une aventure avec la femme ? Serois-tu amoureux de Vénus ? Je te surprends encore dans son appartement...

EPIMETHÉE.

Moi , amoureux de Vénus ? Je suis en vérité trop las des Dieux & de leur commerce , pour m'y attacher encore par une intrigue avec une Déesse.

PROMETHÉE.

Eh , que t'ont-ils fait ?

EPIMETHÉE.

Ils m'ennuyent.

PROMETHÉE.

Ma foi , ils m'ennuyent bien aussi !

EPIMETHÉE.

Pourquoi donc es-tu toujours avec eux ?

PROMETHÉE.

Leur grandeur me flatte , & je ne m'aperçois qu'ils m'ont ennuyé , que lorsque ma vanité n'est plus occupée de leur présence. A l'égard des Dées-ses,elles se rapprochent tant de l'humani-té , qu'il seroit malhonnête de n'en pas profiter.

Après quelques autres traits sur la Cour céleste , Epiméthée dit à son frere qu'il va se marier.

P R O M E T H É E.

Et en conséquence , tu viens voir Vulcain ? Cela est dans l'ordre ; tu lui dois la première civilité.

E P I M E T H É E.

Je t'assure que ma femme n'aura pas eu la moindre idée de l'amour.

P R O M E T H É E.

J'entends ; on l'a mise presque en naissant dans le Temple de Vesta ? Eh , mon cher frere , l'ombre des autels & la retraite où l'on a élevée une jeune personne, la dérobent-elle aux mouvemens de son cœur ? Non ; rempli de desirs, son jeune cœur cherche partout des objets qui les lui expliquent , & jusqu'aux peintures dont on orne les Temples , l'instruisent ; elle voit dans un tableau la naissance du monde ; l'Amour voltige au milieu du chaos qui commence à se débrouiller ; son flambeau anime tout , allie tout ; dans un coin du tableau , un mortel & une

mortelle se donnent la main ; la flamme du divin flambeau brille dans les regards qu'ils se jettent : ma foi , la jeune prêtresse médite & commente amoureusement sur cette union , & ne pense gueres aux hymnes qu'elle chante à la gloire de Vesta. . . Mais, voyons ; quelle est la jeune fille que tu épouses ?

E P I M E T H É E.

Elle n'est point fille.

P R O M E T H É E.

Quoi , c'est une veuve ?

E P I M E T H É E.

Non ; elle n'a jamais été mariée.

P R O M E T H É E.

Comment ? Elle n'a jamais été mariée, & elle n'est point fille ? Eh, mais, tu ne dois pas avoir eu grande peine à la trouver ; il y en a beaucoup comme cela.

E P I M E T H É E.

Songe donc que je t'ai dit qu'elle n'a jamais eu la moindre idée de l'amour.

P R O M E T H É E.

Cela ce peut ; souvent , on ne l'attend pas , pour faire connoissance avec le plaisir.

E P I M E T H É E.

En un mot , Vulcain a bien voulu faire pour moi une Statue que Jupiter animera & que j'épouserai ; comme son cœur sera tout neuf , il me sera aisé de le former & de l'éloigner de ce maudit train de coqueterie que l'éducation & l'exemple des meres...

P R O M E T H É E.

Eh , mon ami , le desir de plaire , & parconséquent la coqueterie , sont dans le cœur d'une femme un sentiment inné , & que rien ne peut y détruire... Mais , j'aperçois Jupiter avec Vénus & Vulcain ; éloignons nous.

E P I M E T H É E.

Tu as raison ; car Jupiter ne t'aime pas.

P R O M E T H É E.

Je le sçais.

EPIMETHÉE.

Tu as , dit-il , de l'esprit , mais. . .

PROMETHÉE.

Mais , il n'aime pas l'esprit , & en effet il doit souhaiter qu'on soit un peu bête.

Ils s'éloignent.

Vénus se met à sa toilette. Vulcain se plaint à Jupiter & fait un détail assez étendu de la manière dont cette Déesse partage ses momens ; elle ne lui répond que d'un ton doux , par quelques plaisanteries , & s'en va , en se regardant encore au miroir , & en disant , Adieu , petit mari ; tu ne parviendras pas aujourd'hui à me fâcher ; je me trouve trop jolie.

JUPITER , *seul avec Vulcain.*

Serez vous donc toujours en querelle avec votre femme ?

VULCAIN.

Non ; je prends mon parti.

*Deux Cidopes apportent
une Statue.*

Faites moi le plaisir de regarder cette Statue.

JUPITER.

Elle est très belle.

VULCAIN.

Ne feroit-ce pas dommage de ne lui pas donner la vie ? Vous la donnez tous les jours à tant de créatures si vilaines.

JUPITER.

Je l'animerai volontiers.

VULCAIN.

Je l'avois faite pour Epiméthée , mais je la garde pour moi , & je vous prie de trouver bon que je l'épouse.

JUPITER.

Je ne souffrirai point que vous vous sépariez de Vénus.

VULCAIN.

Mais. . .

JUPITER.

Mais , mon fils , dans le rang où nous sommes , convient-il que nous

soyons sensibles aux infidélités de nos femmes ?

VULCAIN.

Quoi , parce que nous sommes des dieux , il doit nous être indifférent qu'elles nous fassent...

JUPITER.

Très indifférent , & je rends , dans cet instant même , un décret par lequel cette indifférence sera désormais regardée comme une des prérogatives de la grandeur & d'un rang distingué. A l'égard de cette Statue , écoutez-moi ; Prométhée est une espèce d'esprit fort qui s'est avisé d'étudier la nature , & de faire part de ses réflexions aux hommes ; la plupart négligent aujourd'hui nos autels , & s'ils pensent encore à nous , ce n'est souvent que pour censurer notre conduite ; j'ai résolu de les punir , & pour rendre leur châtimement plus sensible à l'audacieux Prométhée , c'est dans sa famille même que je veux choisir le

ministre de ma vengeance ; son frere Epimethée épousera donc cette Statue que je vais animer , & à qui tous les dieux feront des présens ; le mien fera une boîte fatale ou seront renfermez tous les maux.

(*En s'en allant , il touche de son sceptre la Statue qui s'anime & avec qui Vulcain reste seul. Il faut se la figurer dans un âge nubile & avec des idées que les objets font moins naître qu'ils ne les reveillent. Elle marque un grand étonnement à la vue du ciel , des jardins & des autres objets qui s'offrent à ses yeux. Ensuite elle considère toute sa personne avec beaucoup d'attention.*)

PANDORE.

Où suis-je ? . . D'où viens-je ? . .
Et qui m'a mise ici ?

(*Elle se trouve auprès de la toilette de Venus , & se contemple dans la glace.*)

VULCAIN , à part.

Déjà au miroir !

PANDORE , *continuant de se regarder.*

Cela s'approche , & cela s'éloigne
comme moi !

VULCAIN , à part..

Elle ne le quittera plus... Paroißons.

(*Au bruit qu'il fait , elle se détourne
& marque quelque frayeur , en le voyant.*)

Ne craignez pas ; c'est moi qui vous
ai donné la naissance.

PANDORE.

Ah ! .. & l'avez aussi donnée à ce
que je vois là ?

VULCAIN.

(Ce que vous voyez là , est votre res-
semblance , votre image.

PANDORE , *d'un air satisfait.*

Ma ressemblance ?

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Je le soupçonnois.

(Se regardant avec la plus grande complaisance.)

Comment . . . en vérité . . . je suis belle . . . mais très belle. Vous devez avoir bien du plaisir à me regarder ? Ah ! que je m'aime !

VULCAIN.

Fort bien ; mais il me semble que je mérite aussi que vous me regardiez un peu , & que ma figure est assez gracieuse . . .

PANDORE , *ingénuement.*

Oh non.

VULCAIN.

Oh non ? *(A part.)* La petite impertinente ! mortifions là. *(Haut.)* Nous ne sommes pas les seuls sur la terre , & il y en a d'autres . . .

PANDORE , *vivement.*

Ah ! allons vite chercher ces autres ; je veux qu'ils me voyent.

VULCAIN.

VULCAIN.

N'ayez point tant d'empressement ,
vous ne leur plairez pas.

PANDORE.

Et pourquoi ?

VULCAIN.

Parce que , pour plaire , il faut être
comme je suis.

PANDORE.

Comme vous êtes ? Vous plaisan-
tez.

VULCAIN.

Vous verrez que je ne plaisante
point.

PANDORE.

Quoi , mes yeux ne sont pas plus
beaux que les vôtres ?

VULCAIN.

Non.

PANDORE.

Votre bouche est plus agréable que
la mienne ?

VULCAIN.

Oui.

Tome IV.

PANDORE.

Et votre gros nez ?

VULCAIN.

Et mon gros nez.

PANDORE.

Pourquoi ne m'avoir donc pas faite
comme vous êtes ?

VULCAIN.

Vous devez être contente ; vous
vous plairez à vous même.

PANDORE.

Mais , puisqu'il y en a d'autres ,
aparemment qu'on se cherche , qu'on
vit ensemble , que par conséquent on
désire réciproquement de se plaire ,
& que de ce désir , il naît certaines
unions , certains plaisirs. . .

VULCAIN.

Vous pouvez peut-être vous en pro-
curer , en tachant de vous faire aimer
par votre bon caractère.

PANDORE.

Oh , je prétends que ce soit aux

autres à tâcher de se faire aimer de moi.

VULCAIN, *à part.*

Ma foi , l'orgueil & la coqueterie naissent avec toutes ; cela me raccommode presque avec ma femme.

(*Elle examine tout ce qui est sur la toilette de Venus , des rubans , des éventails , des fleurs , des bagues , des brasselets , des peignes &c.*)

PANDORE.

Plus je considère toutes ces choses-là , plus il me semble qu'elles ne sont point à votre usage , & qu'il seroit même ridicule de les voir dans de grosses mains comme les vôtres ; cela doit m'appartenir.

(*Elle met quelques fleurs dans ses cheveux , en se regardant au miroir.*)

Cela fait fort bien !

(*Elle aperçoit un petit vase de rouge.*)

Vous êtes vous servi de cette couleur pour former celle que j'ai sur les joues ? ... S'il y en avoit davantage , je crois que je ferois encore mieux.

(Elle se met du rouge.)

VULCAIN , à part.

Ah , nature , nature ! vas , je t'abandonne volontiers à qui voudra te prendre.

Prométhée & Epiméthée viennent voir si la Statue est animée. Pandore marque une agréable surprise à la vue de Prométhée , & fait connoître , par ses réponses ingénues , qu'il lui plaît beaucoup ; de son côté , il la trouve charmante , sans cependant vouloir accepter la proposition que Vulcain lui fait de l'épouser ; Epiméthée consent de tout son cœur à la prendre pour sa femme ; mais elle se défend de l'être ; elle le trouve trop laid. Vénus qui est instruite

des desseins de Jupiter , vient pour les apuyer ; elle dit à Vulcain , à Prométhée & à Epiméthée , de s'éloigner un moment , & lorsqu'elle est seule avec Pandore , elle lui fait une description plaisante du mariage & de la façon dont un mari & une femme vivent ordinairement ensemble ; Pandore qui , comme toutes les jeunes filles , s'en est formé une idée charmante , est très étonnée & lui fait quelques objections naïves ; enfin elle se laisse persuader , & consent à épouser Epiméthée. Il revient avec Vulcain & Prométhée ; Vénus lui présente la main de Pandore & les unit. Momus arrive & declare qu'il a des presens à faire , de la part des Dieux , à la nouvelle mariée , & des ordres de Jupiter à lui communiquer en secret ; il reste seul avec elle.)

M O M U S.

Junon vous donne la fierté , & Minerve , la prudence.

P A N D O R E.

Quels tristes presens de nôce !

M O M U S.

Vénus vous donne cet air piquant
qui charme tous les cœurs.

P A N D O R E.

Ah , Vénus ! où est-elle que je l'em-
braffe !

M O M U S.

Apollon vous accorde le privilege
d'affembler chez vous des Poëtes , des
Philosophes , & d'y tenir bureau d'es-
prit.

P A N D O R E , *avec dédain.*

Qu'il garde son privilege.

M O M U S.

Prenez , prenez ; on n'est pas tou-
jours jeune. Pour moi , je vous donne
l'art de fournir à la conversation , la
médisance.

(*Lui montrant une boîte.*)

Mais, voici le grand présent ; il vient
de Jupiter.

PANDORE.

Voyons.

MOMUS.

De ce Dieu qui d'un seul regard
fait trembler le ciel & la terre.

PANDORE.

Donnez donc ; vous m'impatientez.

MOMUS, *en s'en allant.*

Prenez cette boîte , mais ne l'ouvrez pas ; Jupiter le défend.

PANDORE, *seule.*

Tous les mouvemens que peut inspirer la plus vive curiosité remplissent ce monologue. Enfin Pandore , après avoir bien combattu , ouvre la boîte fatale ; le tonnerre gronde , & plusieurs Acteurs bizarrement habillez , figurent les maux dans le fond du Théâtre. L'Espérance vient ensuite , & chante :

Mortels accourez tous ;
Célébrez ma puissance ,
C'est de moi , c'est de l'espérance
Que naissent vos biens les plus doux
Mon pouvoir semble ne s'étendre
Qu'à donner des desirs :
Ce sont de vrais plaisirs ,
Puisqu'ils en font attendre.
Mortels &c.

Les illusions & les chimères , diversement représentées , forment le ballet.



*E X T R A I T**DE LA VEUVE A LA MODE,*

*Comédie en trois Actes , représentée ,
pour la premiere fois , le 26 Mars
1726.*

CETTE Piece étoit assez bien intriguée & assez bien conduite ; cependant , si on la redonnoit aujourd'hui , je crois qu'elle n'auroit pas de succès ; elle en eut beaucoup dans ce temps-là , parce qu'on crut y reconnoître deux personnes qui étoient alors fort à la mode , & auxquelles certainement je n'avois pas pensé.

A C T E P R E M I E R.

Eliante est une jeune veuve ; Damon est son cousin ; Dorante , leur oncle , veut les marier ensemble ; mais quoiqu'ils ressentent assez d'amour l'un pour

l'autre , ils chérissent encore plus leur liberté , & sont absolument éloignez de toute idée de mariage.

ELIANTE , à Dorante.

Nous marier ensemble ! vous ennuyez-vous , mon oncle , de nous voir unis ?

DORANTE.

Quoi , vous marier ensemble , c'est vouloir vous brouiller ? ne vous aimez vous pas ?

DAMON.

Ma cousine me plaît beaucoup ; son idée m'est toujours plus chère que celle de toute autre ; mais comme toutes les jolies femmes se ressemblent en quelque chose , j'amuse indifféremment avec tout ce que je trouve d'aimable , le fond de tendresse que j'ai pour elle.

DORANTE.

Eh bien , voilà un amour commençant dont les liens se resserreront encore par ceux du mariage.

ELIANTE.

Au contraire, il gateroit tout. Nous nous aimons , sans trop croire nous aimer ; nous nous cherchons , sans presque y penser ; sans y avoir peut-être jamais réfléchi , nos petits intérêts , nos amis , nos plaisirs sont les mêmes. Si nous étions mariez ensemble , nous nous apercevriens bientôt de cette ressemblance qui se rencontre dans tout ce que nous faisons ; elle nous deviendrait peu à peu à charge ; chacun de son côté la traiteroit de jalousie , de défiance ; nous sentirions une gêne , un embarras réciproque ; les inégalitez , les inconstances , qui ne font rien entre les amans , parce qu'ils n'y sont exposez qu'autant qu'ils le veulent bien , deviennent mauvaises humeurs , dégouts entre deux personnes qu'un lien fatal assujettit à vivre ensemble.

D A M O N , *lui baisant la main*
avec transport.

Que cela est bien pensé , ma chere
cousine ! je vous aime , je vous adore ;
ne craignez point ; non , je ne vous
épouserai jamais.

D O R A N T E .

En vérité , ma nièce , ne rougissez
vous pas d'afficher ce caractère de
coquette...

E L I A N T E .

Il y a une grande difference entre
une coquette & moi , Monsieur. Une
coquette étudie toutes ses manieres ;
les miennes sont naturelles. Elle tâche
d'attirer beaucoup de monde chez elle,
parce qu'elle croit que ce nombreux
cortège la fait briller ; je ne veux ,
moi , que quelques amis choisis. Une
coquette cherche à plaire ; je ne cherche
que ce qui me plaît ; en sortant d'une
maison , elle se demande , ai-je plû ;
pour moi , si l'on m'a plû , je suis

contente ; le plaisir des autres n'étoit pas mon affaire.

Dorante, qui veut absolument ce mariage, leur déclare que s'ils ne consentent pas à se donner la main dès ce jour même, il les deshéritera, épousera la jeune Dorimene & lui assurera tout son bien. Ils sont très alarmez de cette menace, & dès qu'il est sorti, ils cherchent quelque expédient par lequel, sans être obligez de s'épouser, ils ne soyent pas exposez à perdre sa succession. Damon dit à Eliante qu'il se flatte que Dorimene a du goût pour lui, qu'il va être plus assidu que jamais auprès d'elle, & qu'il espere qu'il l'engagera à refuser la main de leur Oncle. Eliante n'approuve pas ce moyen, & se charge d'en trouver quelque autre pour détourner le coup dont ils sont menacez. Comme la Scene suivante, entr'elle & Marton, sa femme de chambre, acheve de préparer l'intrigue, je vais la rapporter en entier.

ELIANTE.

Damon aime Dorimene, & l'aime plus qu'il ne croit.

MARTON.

Ma foi, Madame, il n'a jamais eu, & n'aura jamais que ces petites fantaisies de cœur & de vanité qu'il me semble que vous vous passez assez réciproquement l'un à l'autre.

ELIANTE.

Il est vrai que jusqu'à présent je ne lui avois point vû d'attachement sérieux ; il étoit le premier à me parler de la nouvelle conquête qu'il entreprenoit ; il me contoit les progrès qu'il faisoit, & souvent même j'étois obligée de lui imposer silence sur les détails, plus ou moins avantageux, qu'il vouloit me faire des charmes qu'on lui prodiguoit ; mais les appas naissans de Dorimene l'ont véritablement frappé ; ce n'est pas par lui que j'ai appris ses empressements auprès

d'elle ; l'autre jour , quand il vint à Versailles , & que je lui en parlai , il rougit & n'entra que foiblement dans les plaisanteries que je faisois. . .

MARTON.

Quoi , Madame , seriez vous jalouse ?

ELIANTE.

Non ; mais je ne veux pas qu'une autre ait dans son cœur la préférence que j'y ai toujours eue. Écoute ; tu sçais que je suis allée la nuit dernière au bal , déguisée en homme ; Dorimene y étoit ; elle ne m'avoit jamais vue ; j'ai joué auprès d'elle le rôle d'un jeune amant , & je suis sûre que ma figure , mon air tendre , vif , empressé , ont fait beaucoup d'impression sur son jeune cœur. Il faut que tu ailles la voir sous mon nom ; que tu lui dises que tu aimes le jeune homme qui lui a parlé cette nuit si longtems au bal ; que tu crois qu'il te trahit

pour elle ; que tu veux t'en éclaircir ; que tu l'as envoyé chercher de sa part...

MARTON.

De la part de Dorimene ?

ELIANTE.

Oui. J'arriverai...

MARTON.

Quoi , vous viendrez déguisée en cavalier ?

ELIANTE.

Sans doute , & lorsque je serai entre vous deux , je te dirai naturellement qu'elle t'a enlevé mon cœur : le sacrifice d'une personne jolie , tu l'es , avance bien les affaires d'un amant qui ne déplaît pas : tu m'accableras de reproches ; tu paroîtras désespérée ; il sera même bon que tu verses quelques larmes...

MARTON.

Vous plaisantez ? Quoi , vous voulez que je pleure ?

ELIANTE.

Jé ne plaifante point ; il le faut.

MARTON.

Mais , à quoi aboutira tout cela ?

ELIANTE.

D'abord , à me divertir en tournant la tête de cette petite provinciale par tout l'amour que je lui inspirerai pour moi ; ensuite , à l'engager de brusquer mon oncle lorsqu'il lui proposera de l'épouser , & enfin à mortifier la petite vanité de Damon par la façon dont elle le traitera. Mais , nous n'avons pas de temps à perdre ; allons , allons vite chez moi nous déguiser.

Il faut observer que Dorante a logé Dorimene chez lui ; qu'Eliante n'y demeure point , & qu'elle est même presque toujours à Versailles.



ACTE SECOND.

Dorimene ouvre la Scene avec Lisette, sa suivante ; elle lui dit que Dorante veut l'épouser, si Damon & Eliante ne consentent pas à se marier ensemble. Lisette lui demande si elle pourra se résoudre à en épouser un autre que Valere, après toutes les promesses qu'elle lui a faites de n'être jamais qu'à lui. Dorimene lui répond d'une manière à la faire douter de sa constance, & enfin elle lui avoue qu'un jeune homme charmant, qu'elle a vu la nuit dernière au bal, est un rival bien redoutable pour Valere. Marton arrive, & est annoncée sous le nom d'Eliante. Après quelques complimens, tels qu'on en fait dans une première visite, elle entre en explication, en poussant un profond soupir, & en continuant de grimaçer les tons, les airs & le jargon d'une femme de qualité.

MARTON, *sous le nom d'Eliante.*

Je venois de perdre mon mari , & j'étois dans toutes les ombres de mon grand deuil , lorsqu'une de mes amies amena chez moi un jeune homme de ses parens. Qu'il étoit aimable ! Quelle vue pour un cœur d'autant plus facile à attaquer , que toujours délicat sur les bienféances , il ne s'entretenoit depuis huit jours que d'idées lugubres ! Ce jeune homme revint le lendemain , & me dit qu'il m'aimoit ; je lui répondis que je l'aimois bien aussi... Vous riez , Mademoiselle ?

DORIMENE.

Madame...

ELIANTE.

Vous venez de province ; mais lorsque vous aurez passé quelque temps à Paris , & dans le grand monde , vous verrez qu'une femme de qualité , quand elle aime , a trop de délicatesse pour disputer le terrain pied-à-pied , comme une petite bourgeoise.

D O R I M E N E.

Je ne comprends pas cette délicatesse-là.

M A R T O N.

Elle est cependant fort naturelle. Une femme qui craindrait que son amant ne la vît à sa toilette, & qui ne lui inspireroit de l'amour que par des appas empruntez, devroit-elle tirer vanité de sa conquête ?

D O R I M E N E.

Non.

M A R T O N.

Par la même raison, il me semble que les petits refus, les obstacles & les difficultez dont s'irrite la passion d'un amant, étant des choses aussi étrangères à notre personne que le blanc & le rouge, on ne peut gueres s'enorgueillir d'un cœur qu'elles nous conservent ; mais lorsque nous sçavons que notre facilité peut faire tomber ce cœur dans l'indolence & l'assoupissement, vouloir lui prêter

cette arme contre nous pour se l'assujettir avec encore plus de gloire , voilà la délicatesse d'une femme fiere , sure de son mérite , & qui ne veut rien devoir à l'art & à ces petits manéges qu'on reproche à notre sexe.

Comme je n'ai rapporté quelques endroits de cette Pièce , que pour en faire connoître l'intrigue , je passerai succinctement sur le reste. La fausse Eliante reproche à Dorimene qu'elle lui a enlevé ce jeune amant avec qui elle vivoit depuis six mois dans l'union la plus tendre ; Dorimene se défend d'avoir fait cette conquête dont , au fond du cœur , elle est bien flatée. La véritable Eliante arrive , déguisée en Cavalier , & se jette aux genoux de Dorimene , avec toute la vivacité , les transports & les airs d'un petit maître amoureux. La fausse Eliante sort d'un cabinet où elle s'étoit cachée , & s'en va , après avoir joué , d'une façon plaisante , le rôle d'une amante désespérée. Dori-

mene , seule avec le faux Chevalier , ne lui opose qu'une foible résistance , capitule & se rend ; il exige qu'elle traitera Damon avec la plus froide indifférence , & surtout qu'elle n'acceptera point la main de Dorante. Damon arrive ; il est fort déconcerté en voyant un jeune homme aux genoux de Dorimene , & qui lui baise la main ; il fait quelques plaisanteries ; elle y répond avec dédain , & sort , en disant tout bas au faux Chevalier , je vous attends ce soir. La Scene suivante parut très agréablement traitée ; Eliante enfonce son chapeau , contrefait sa voix , & comme le jour commence à baisser , Damon ne la reconnoit pas. Dans la conversation qu'ils ont ensemble , ils se donnent réciproquement sujet d'être très piquez l'un contre l'autre , & d'avoir par conséquent plus d'éloignement que jamais pour le mariage auquel leur oncle veut les contraindre. Cet Acte finit par l'inquiétude ,

la jalousie & la curiosité de Damon , qui n'ayant pas reconnu Eliante , & la prenant toujours pour un rival , la fait suivre par son valet , Pasquin.

ACTE TROISIEME

Pasquin vient rapporter à Damon qu ce jeune homme est allé tout de suite chez Eliante ; qu'il a demandé à la Fleur , un des domestiques d'Eliante , qui étoit ce jeune homme ; que la Fleur à souri malignement , sans lui répondre ; qu'ayant regardé un moment par le trou de la serrure , il a vû ce jeune homme , assis devant le feu , qui ôtoit la bourse de ses cheveux , son habit , & qui se mettoit en robe de chambre , & qu'ainsi il faut croire , pour l'honneur de Madame Eliante , qu'elle est mariée secretement. Lisette qui avoit aussi suivi le faux Chevalier , par ordre de Dorimene , a mieux découvert la vérité ; elle apprend a sa maitresse qu'il n'est autre qu'Eliante elle-

même , & que la prétendue Eliante est Marton , sa suivante. Dorimene , piquée du tour qu'Eliante vient de lui jouer , cherche à s'en vanger , & comme elle sçait l'éloignement qu'ont Eliante & Damon pour le mariage , elle croit qu'elle ne peut mieux les punir qu'en les mariant ensemble ; elle persuade donc à Damon qu'Eliante est marié secrettement depuis six mois , & elle fait accroire la même chose à Eliante sur le compte de Damon ; tous les deux donnent si bien dans le piège , que lorsque Dorante vient avec leur contrat de mariage , & en les menaçant encore de les deshériter , s'ils ne veulent pas le signer , ils témoignent qu'ils sont prêts à lui obéir , & le signent , persuadez l'un & l'autre qu'il sera nul par un premier engagement ; mais comme ce premier engagement n'est pas réel , ils sont obligez de s'en tenir à leur signature. Dorante est si content du succès qu'a eu la petite supercherie de
Dorimene ,

Dorimene , qu'il consent à son mariage avec Valere.

J'étois à mon Régiment , quand les Comédiens jouèrent cette piece ; ils y joignirent un Divertissement & un Vaudeville qui n'étoient point de moi , & qui furent fort applaudis.

LE CONTRASTE DE L'AMOUR ET DE L'HIMEN ,

Comédie en trois Actes , représentée pour la premiere fois , par les Comédiens Italiens , le 7 Mars 1727.

J'ÉTOIS à la campagne ; j'y fis cette Comédie en quatre ou cinq jours ; nous la jouames en société ; le manuscrit resta entre les mains d'une des Dames qui y avoit joué ; je fus fort étonné , cinq ou six mois après , étant à Strasbourg , d'apprendre par le Mercure du mois d'Avril 1727 , que cette

pièce venoit d'être représentée à Paris par les Comédiens Italiens , & qu'elle avoit eu une aparence de succès. Comme je ne me suis du tout point soucié d'en retrouver le manuscrit , je ne puis pas en donner l'Extrait. Il en est parlé très au long , & avec plus d'éloges qu'elle n'en méritoit, dans le Mercure du mois d'Avril 1727.

LE PHILOSOPHE DUPE DE L'AMOUR.

JE ne sçais pas pourquoi on a mis cette Comédie sous mon nom ; elle est de M. Dessaudrais Sebire ; il est vrai qu'il m'en parla avant que de l'avoir entièrement achevée , & que je jettai sur le papier quelques idées dont il s'est servi dans la cinquieme Scene, entre Lucinde & le Docteur ; voilà toute la part que j'ai à cette pièce.

LE
GRAZIE,
COMEDIA

IN UN' ATTO,

Del Signor DI SAINTFOIX,

*Tradotta dal Francese dalla Signora
Contessa di C******

GRAND

COMMISSION

IN THE

Del Signor

...

...

CETTE traduction est d'une jeune Dame qui joint à la figure la plus aimable , tous les talens , toute la délicatesse & le goût que peuvent donner la nature & l'éducation. Depuis quelque temps , elle aprenoit l'Italien ; c'est pour se perfectionner dans cette Langue , qu'elle s'est amusée à traduire ma Comédie * des Graces.

* Imprimée dans le premier Volume.





P E R S O N A G G I.

A M O R E.

M E R C U R I O.

E U F R O S I N A.

C I A N A.

A G L A E.

V E N E R E.

G I U O C H I E R I S I.

*La Scena è in un bosco consagrato
a Diana.*



LE GRAZIE, C O M E D I A.

SCENA PRIMA.
MERCURIO, AMORE
MERCURIO.



MORE?
A M O R E.

Mercurio?

MERCURIO.

Senti; deggio parlarti.

A M O R E.

Chi l'impedisce?

K iv

LE GRAZIE,
MERCURIO.

Ma, se non vuoi ascoltar quel che
devo dirti, è inutile ch'io parli.

A M O R E.

Ma, se nulla far voglio di tutto ciò
che mi dirai, è inutile ch'io t'ascolti

MERCURIO.

Sei pur fingolare !

A M O R E.

Sei pure importuno !

MERCURIO.

Giove t'hà bandito dal Cielo. . .

A M O R E.

Per mia buona fortuna.

MERCURIO.

T'hà privato degli onori e de' van-
taggi della Divinità. . .

A M O R E.

Non me ne curo.

MERCURIO.

Eccoti ridotto alla condizione
umana. . .

A M O R E.

Questa hà i suoi piaceri.

M E R C U R I O.

Obbligato a viver con gli uomini...

A M O R E.

Vivo unicamente colle Donne.

M E R C U R I O.

Che ? vuoi tu sempre ? . .

A M O R E.

Vedi bene questo Recinto ? Spero cominciarevi oggi un ritiro d'un' ò due mesi , con una ventina di vezzosissime fanciulle , che vi sono rinchiusse : credi tù che mi annoierò ?

M E R C U R I O.

Nò. Ma credi tu che Diana , a cui tali giovanette sono consagrate , farà contenta. . .

A M O R E.

Che m'importa ?

M E R C U R I O.

Penfa dunque. . .

K v

226 *LE GRAZIE;*
A M O R E.

Oh ! Penfa tù pure che i consigli
m'han sempre dispiacciuto.

M E R C U R I O.

Se non fossi tuo amico. . .

A M O R E.

Per esser mio amico , fà di mestieri
interessarsi a' miei piaceri , e non a'
miei affari. Voglio narrarti una mia
avventura.

M E R C U R I O.

Che libertino !

A M O R E.

Dormivo jeri all' ombra di quest'
albero , allorchè , non sò da qual ru-
more riscosso , m'avviddi di trè gio-
vanette , che guattandomi di tempo in
tempo , sotto pretesto di coglier fio-
ri , s'avvicinavano pian piano ; *non ci*
muoviamo , non le intimidiamo , dissi
frà di me ; lasciamo le venir. Ed in fatti
fingendo sempre di dormire , ed aven-

do gli occhi focchiusi , le viddi a passi timidi & sospesi , e , per così dire , respirando appena , accostarsi verso di me , aggirarmisi d'intorno , e con occhio piu che curioso esaminarmi. La curiosità quanto piu si fomenta , tanto piu suole aumentarsi , e specialmente nelle giovanette. Queste a poco a poco rendeanfi piu baldanzose ; l'una cominciava già a trastullarsi colle annelle de' miei capilli ; l'altra mi ricopriva di fiori , e la terza stendendo dolcemente la sua delicata mano sul mio cuore , pareva prender piacere nel sentirlo palpitare. . .

M E R C U R I O.

Ti piacevano tutti questi scherzetti?

A M O R E.

Molto. Ma un movimento ed un sospiro che non potei ritenere , le fecero fuggire , o piu tosto volare in questo recinto , ed in vano mi posi ad inseguirle.

K vj

LE GRAZIE;
MERCURIO.

Non ne potefti prendere una.

A M O R E.

Nò ; ed indarno parlai , infiftetti , e fcongiurai che mai non vollero aprir quefta maledetta porta la quale avean chiusa fuggendo.

MERCURIO.

Se tù non foffi ftato privo delle prerogative della divinità , quefta maledetta porta non t'avrebbe arreftato ; ed in fine nel loro appartamento avrefti potuto...

A M O R E.

Ohibò , ohibò ! la facilità a divenir felice , fpeffo impedisce il piacere d'efferlo perfettamente. In oltre , il trionfo d'un Dio non è egli fempere avvelenato dall' idea che forse alla fola vanità , all' ambizione , ed al di lui rango una bella unicamente fcrifica ? Laddove un femplice mortale (e tal vuo' parer fempere amando) gode il

dolce e sensibil piacere d'esser sicuro che'gli è il vero oggetto del cuore, e che in lui, non altro che lui si cerca. Ecco il Nettare, ecco l'Ambrosia, che l'amor proprio per l'umanità compone, e che mai non può offrire ai Numi.

M E R C U R I O.

Hò caro di vederti pensar così. E che? Tu pretendi di ragionare? Ma, dimmi di grazia, credi tu che non vi sia un piacere ancor più lusinghiero di quello d'essere amato a contemplazione della propria persona?

A M O R E.

E quale?

M E R C U R I O.

Il piacere di far tutto per la persona amata allorchè si puole; di colmarla di gloria, di onori; e di crearle, per così dire, un nuovo essere, con renderla immortale. Or dunque, da te solo dipende il gustare un tal

piacere. Giove m'invia a dirti che frà queste belle giovanette che ti fanno sì grato il soggiorno della terra , tu puoi scegliere , e nominargli quella che più ti piacerà , Egli è pronto a riceverla nel cielo.

A M O R E.

Gli sono infinitamente obligato ; e non che una , ma conosco dieci mortali bellissime , spiritose , allegre , gioconde , che occuperanno a maraviglia il lor luogo nell' olimpo , e rinnoveranno un poco quella antica corte , che , sia detto frà noi , diviene ogni giorno d'una malinconia... Le nostre Dee son d'una noja...

M E R C U R I O.

Ma tù dei ben pensare che non sono le tue amanti , quelle che Giove vuol collocar nel Cielo. Jeri , in un congresso dell' Olimpo , dopo una matura deliberazione , le unanimi opinioni furono , che il solo mezzo d'in-

catenare il vivo e licenzioso umore che ti fà fare ogni giorno tante storditerie , era il maritarti.

A M O R E.

Maritarmi ! maritarmi !

M E R C U R I O.

Uh , come gridi !

A M O R E.

Come ? Per farmi dunque una sì sciocca , sì insipida , sì ridicola proposizione , Giove t'invia sulla terra ?

M E R C U R I O.

Come ? In termini sì dolci , sì civili , sì onesti , rispondi agli ordini di Giove ? E pur ti dichiaro che vuol' essere ubbidito.

A M O R E.

T'afficuro che non lo farà.

M E R C U R I O.

Tù l'iriterai ad un segno che prenderà qualche dispiacevole risoluzione contra di te.

LE GRAZIE;
AMORE.

Eh, qual peggiore di quella di maritarmi?

MERCURIO.

Credimi. . .

AMORE.

Oh ! credimi tu stesso. Basta l'esserti incaricato d'una sì impertinente proposizione, senza volere ancora annojarmi co' sciocchi tuoi consigli.

MERCURIO.

Basta così; mi taccio. Finalmente, che m'importa ? Fa quel che vuoi. Mene vado a render conto della mia commissione. Addio Amore.

AMORE.

Addio.

MERCURIO *in disparte, nell'andarsene.*

Travestiamoci, per ispiar tutti i suoi andamenti, e procurar d'intorbidare i suoi piaceri.

S C E N A I I.

A M O R E, *solo.*

MARITARMÍ ? Ah ! scacciamo questa stravagante idea, ed unicamente occupiamoci de' felici momenti che passerò, se posso una volta introdurmi in questo Recinto. M'è stato assicurato ch'erano venti, belle per la più parte. Qual piacere non avrò fra quest'innocente gregge, accarezzato, amato, l'oggetto di tutte le sue cure, di tutti i suoi pensieri, di tutti i suoi desiderii ! Poichè non si tratta che della prima, se posso averne una, tutte le altre son sicure. Ma, quando anche non mi facessi amare, se non da quelle tre che viddi jeri, elle sono adorabili... Sento qualche rumore dietro questa porta ! Senza dubbio son' esse. Le riflessioni della

notte le fanno qui rivenire; non escono se non per cercarmi. . . Andiamoci però adagio; sono ancor sì giovani, sì timide, sì poco addomesticate, che solamente nel forzarle, per così dire, a voler ciò che desiano, si può sperar di venirne à capo; una tal qual vergogna le impedirebbe d'inoltrarsi, se mi mostrassi loro ad un tratto; nascondiamoci adunque, e non ci facciam vedere che dopo avere impossibilitata la loro fuga.

SCENA III.

EUFROSINA, AGLAE;
 CIANA, *aprono la porta,*
vi rimangono un momento sospese, e dopo s'inoltrano, riguardando da tutti i lati.

EUFROSINA.

HO un bel guardare, non lo vedo.

CIANA.

Nè meno io.

EUFROSINA.

Ne rimango sorpresa.

AGLAE, *con trasporto.*

Ciò non mi sorprende. Non gli dicemmo jeri che non volevamo ascoltarlo ?

EUFROSINA.

È vero ; ma. . .

*Ciana ritorna al fondo del Teatro ;
ove rimane a riguardare da
parte ad altra.*

AGLAE.

Ma ecco come siamo noi altre fanciulle ; non sappiamo mai quel che vogliamo. Se l'avessimo rincontrato quì , faremmo forse , come jeri , fuggite.

EUFROSINA.

Non so negarlo.

AGLAE.

Perchè ci spiacce di non trovarlo ?

LE GRAZIE,
EUFROSINA.

Senti, vorrei fuggirlo, ma vorrei che mi cercasse.

AGLAE.

Odi, sono presso a poco dal tuo parer; ma sento nello stesso tempo, che ciò si contraddice. Bisogna prendere un espediente.

EUFROSINA.

E qual espediente? Ci vien detto ogni giorno che gli uomini son sì cattivi...

AGLAE.

Ascolta; costui è sì ragazzo...

EUFROSINA.

Ragazzo, quanto tù vuoi, egli hà nella fisonomia un non sò che di sì vivo, sì maligno, sì ardito... correbbe rischio, cred'io, chi si trovasse sola con lui.

AGLAE.

Di che?

C O M E D I A. 237
EUFROSINA.

Oh ! tù melo domandi , come se
mi fossi trovata nel caso di saperlo.

A G L A E.

Nò ; ma che t'immagini ?

EUFROSINA.

M' immagino che gli uomini vo-
gliono tutto ciò che fà d' uopo che noi
altre fanciulle non vogliamo.

A G L A E.

Eh bene , basta non volere.

EUFROSINA.

Ciò forse non ci riesce sì facile. I
lor discorsi son sì teneri , sì appassio-
nati ... ci troviamo senza dubbio
nostro malgrado commosse. Fissando
i loro sguardi sopradi noi , sene av-
veggono ; stimolano davantaggio ; ci
prendono una mano , la retiriamo ; pi-
glian l'altra ... tutto questo , senti ,
mia cara ... in verità ... sì ... penso
che si ha un grand' imbarazzo... Tù
sorridi ? Forse no'l credi ?

Oh , lo credo ; ma mi maraviglio nel medesimo tempo come senza esserti trovata in un tal caso , puoi dipinger sì ben le cose.

EUFROSINA.

Fai pur l'astuta fuor di luogo ,
Come se non vi fossero mille simili
idee , che vengono da loro stesse. Tù
vuoi sempre burlare ; non ti dirò più
nulla.

AGLAE.

Entrambe ci perderemmo troppo :
poichè tu vedi che frà trè buone ami-
che come noi siamo , presso a poco
della stessa età , e rinchiusse quasi dalla
culla in questo Recinto , col solo com-
unicarci l'una l'altra le nostre rifles-
sioni possiamo metterci al fatto sù
molte piccole curiosità che ci girano
per il capo. Può darsi che non sempre
la indoviniamo ben giusto , e che ci
formiamo molte chimere ; ma alme-

no queste stesse chimere ci piacciono ,
ci dilettono , si ride , si scherza , il
tempo passa...

C I A N A , *accorrendo dal fondo
della Scena.*

Eufrosina , lo veggo che pian piano
si caccia frà gli alberi.

A G L A E.

Vien' egli ver noi ?

C I A N A.

Sì.

E U F R O S I N A.

E egli ben lungi ?

C I A N A.

Nò.

E U F R O S I N A.

Rientriamo, credetemi, rientriamo.

C I A N A.

E Come ! rientrare ? E' a due passi ,
ti dico ; e per l'appunto sul passaggio
frà la porta e noi. E giacche sono us-
cita ! hò caro di passeggiare.

LE GRAZIE,
AGLAE.

Oh! anchi'o : il tempo è sì bello.

EUFROSINA.

Ma. . .

CIANA.

Ma . . . mira , eccolo.

SCENA IV.

AMORE, EUFROSINA;
AGLAE, CIANA.

AMORE.

DI grazia , belle ninfe , non mi
fuggite : permettete che vi parli
un sol momento.

EUFROSINA.

Lasciateci , lasciateci ; appartenia-
mo a Diana.

AMORE.

In nome di questa Dea , in nome
di tutti i Dei , degnatevi ascoltar mi.

EUFROSINA.

EUFROSINA.

Che mai potreste avere a dirci ?

A M O R E.

Quando saprete lo stato mio infelice , vi rincrescerà di non avermi fin da jeri foccorso.

EUFROSINA.

Quale stato ? Qual foccorso ? Chi dunque siete ?

A M O R E.

Uno sventurato giovane , dalla sua Patria lontano , fuggito dal recinto de' sacerdoti di Giove.

EUFROSINA , *con severità.*

E perchè siete fuggito dai sacerdoti di Giove ?

A M O R E.

I crudeli ! ah quanto piu vi rimiro , altrettanto mi sdegno contro di loro ; quando chiedeva loro cosa era una donna , con quali colori mele dipingevan tutte ! Ma , belle Ninfe , dalla maniera con cui mi fuggite , mi fareste

sospettare che foste anche voi state allevate in una fatal prevenzione contro gli uomini? Che inumanità, di volere spargere un seme d'antipatia frà due sessi che non sono formati se non se per la felicità l'un dell' altro.

EUFROSINA.

Non cene curiamo, nè vogliamo conoscere tal felicità. Consiste la nostra a viver tranquillamente in questo ritiro.

AMORE.

Ah, se aveste veduto ciò, che hò vedut'io! . . . Son due giorni, che avendo trovato a caso una porticella del giardino aperta, uscii per la prima volta di mia vita dal nostro chiostro. Spasseggiava spensieratamente, allorchè udii alcune voci dietro un cespuglio; m' avvicinai. Che divenni io! Quali termini! Quali espressioni risuonarono al mio orecchio, ò piu tosto al mio cuore! Credei tosto ad un tal

linguaggio, che fossero due Divinità. Eppure, non erano ch' un Pastorello ed una Pastorella; ma mille volte più felici in quel momento degli stessi Dei. I lor sospiri, i loro trasporti, ogni parola che pronunziavano, tutto recava a' miei sensi uno sconvolgimento, ch'io non avea mai sentito. Non avea mai veduto veruna donna; mi sentiva balzar l'anima in petto; era tutta ne' miei sguardi, infiammandosi al fuoco che respiravano. que' due teneri Amanti, godendo quasi quanto essi medesimi de' lor proprii piaceri; essa ne divorava, per così dire, gl' instanti. Ma nel medesimo tempo, una voce crudele che mi chiamava per rientrar nella mia priggione, venne ad involarmi alla mia estasi. Belle Ninfe, il mio cuore veniva d'essere rischiarato; poteva io, senza fremere, riguardar quelle mura che m' avean

per tanto tempo privato del goder della vita. Nò ; in quel punto giurai di mai più rientrarvi ; e precipitosamente allontanandomene , caminai il resto del giorno ed una parte della notte , finché oppresso finalmente dalla fatica, mi colcai a piè di quest' albero ove jeri mi trovaste addormentato. Ecco la mia avventura. Non avrete voi compassion di me ?

EUFROSINA.

Ma , qual compassione ? Che ci chiedete voi ?

AMORE.

Son trè giorni che vivo di soli frutti selvaggi : hò passato due notti coricato a piè d'un' albero ; le notti son sì fredde ! hò estremamente sofferto.

EUFROSINA.

Lo credo bene ; ma all'intorno di questa foresta vi sono molte capanne di Pastori , ove non si rifiuterà di ricovrarvi.

A M O R E.

Oh Cielo ! Mi converrebbe raccontar loro il mio caso ; si farebbero forse un dovere di ricondurmi ai Sacerdoti di Giove ; credete voi , e soprattutto , or che vi hò vedute , che non volessi più tosto morir mille volte , che ritornarvi ?

E U F R O S I N A.

Come volete dunque voi fare ?

A M O R E.

Ahimè ! se una di voi , come io lo sono , smarrita , si fosse trovata alla porta del chiostro in cui sono stato per sì lungo tempo rinchiuso , con qual' ardore , con qual piacere , a tutti gli altrui sguardi tenendola ascosa , le avrei dato un' asilo ! Qual cura n'avrei preso ! Ricuserete voi di far per me ciò ch'avrei fatto pervoi ?

E U F R O S I N A.

Che ! ardite proporci di ritenervi con noi , là . . di nascosto , nel nostro Recinto ?

AMORE, *d'un' aria di semplicità.*

Senza dubbio.

EUFROSINA.

Eh, via, via; voi non ci pensate.

AMORE.

Come? vorreste più tosto lasciarmi perire?

EUFROSINA.

Come? Avete voi potuto sperare un sol momento. . .

(Alle sue Compagne.)

Rientriamo, rientriamo.

AMORE.

Oh Dei! qual sorte è la mia! Oh Dei! possibil è che a tante bellezze s'uniscano cuori sì barbari! Andate, Crudeli, andate frà le vostre Compagne ad applaudirvi della vostra crudeltà, mentre io povero sventurato giovanetto, mancando di tutto, oppresso dalla fatica, e molto più dal vivo dolor che mi cagiona un trattamento sì inumano, mene vado in

questa foresta ad aspettare la fine d'una vita infelice. Fra poco sentirete , che sono stato trovato in qualche grotta , gelato , morto di freddo : all'età mia, quale horribil destino !

CIANA , *intenerita.*

Eufrosina , e' mi trafigge il cuore.

A M O R E , *singendo di piangere
e d'andarsene.*

Addio.

A G L A E , *ad Eufrosina nella
stessa maniera.*

E se morisse di fatto.

E U F R O S I N A , *intenerita.*

Fermatevi. . . In verità , ciò che ci chiedete , è egli ragionevole ?

A M O R E.

In verità , è egli possibile che voi siate senza pietà ? . .

E U F R O S I N A.

Ne abbiamo forse troppo. Pensate un poco , di grazia , a qual pericolo ci esporremmo , se si venisse a disco-

prire che noi avessimo nascosto frà di noi un giovanetto?

A M O R E , *con trasporto.*

Eh , chi potrà saperlo ? Non farà difficile di trovar qualche nascondiglio ove mi porrò quando vi verranno delle visite. Il resto del tempo , sempre insieme , belle Ninfe , che piacere ! che contentezza ! farò d'una gioja , d'un' allegria ! .. Rideremo , canteremo , ci divertiremo a mille giuocarelli ! .. Vedrete che i giorni , che , frà fanciulle , vi han parso senza dubbio fin' ora molto nojosi , vi sembreranno minuti. Andiamo ; l'ora è favorevole , quasi tutte le vostre compagne sono alla caccia ; entrate subito ; passate le prime per esaminar se qualcuno possa vedermi ; io resterò alla porta , ed al segno che mi farete. ...

M E R C U R I O , *dietro il Teatro* ,
contrafacendo la voce d'una donna.

Eufrosina ? Ciana ? Aglae ?

Oh cielo ! siamo chiamate. È qualcuna delle nostre compagne che ci cerca ! Fuggite presto , fuggite ; procurate di nascondervi nel più folto del bosco. Se fosse stato udito , faremmo perdute.

AMORE, *in disparte nell' andarsene.*

Ah , la maledetta Ciarliera , che viene in mal punto. . . Ma finalmente non è altro , che un piccol ritardo ; e credo che possiamo di già contar queste tre , come nostre.

Esce , riguardandole con un maligno sorriso , e con un' aria di superiorità ; Eufrosina che hà sorpreso un tale sguardo , lo siegue con gli occhi ; e rimane poscia pensierosa sul davanti del Teatro , mentre le sue Compagne che sene vanno , incontrano Mercurio, che le riconduce.

S C E N A V.

MERCURIO, *sotto la figura
d'un Cacciatore*, **EUFRO-
SINA, CIANA, AGLAE.**

MERCURIO.

ECCOLO partito, inoltriamoci. Fermatevi, belle Ninfe, fermatevi. Per allontanarlo, hò contrafatto la voce d'una delle vostre compagne. Ah! quanto giunsi a proposito al soccorso della vostra innocenza! era tempo.

AGLAE.

Era tempo? Che volete dire? È un giovanetto, che ci raccontava la sua avventura; ma a cui non avremmo certamente accordato ciò che ci chiedea.

MERCURIO.

Povere Colombe, sotto l'artiglio

dello sparviere, di già non battevatte più che d'un' ala ! Con quali raggi, con qual destrezza, con quali menzogne , lo scellerato tentava introdursi !

C I A N A.

Menzogne ? Eh che , non è egli realmente fuggito dai Sacerdoti di Giove ?

M E R C U R I O.

Egli ? è un libertino che non fa altro che andar vagabondo , non avendo altra legge che i suoi desiderii, che il suo capriccio per guida , ed il piacere per oggetto ; sempre più vivo , che delicato ; sempre men sensibile al dono , ch' avido del trionfo d'un cuore ; tanto più pericoloso , quanto che al primo aspetto niente sembra più dolce , più sommesso, più modesto , e più ingenuo : ma appena viene accolto , accarezzato, si comincia a forrider con lui , che diviene ardito , temerario ,

L vj

intraprendente : fin tanto che la speranza l'anima , fin tanto che gli si resiste , egli è tenero , volenteroso , pien d'ardore. È egli felice ? Diviene un tiranno , e ben tosto un ingrato , un perfido.

AGLAE.

Come lo dipingete !

MERCURIO.

Tal qual'è , e tal qual lo proverete , se disprezzerete i miei avvertimenti.

AGLAE.

Eufrosina , tù pensi , e nulla dici ?
Credi tù. . .

EUFROSINA , *riscuotendosi
con vivacità dal suo profondo
pensare.*

Credo , che su questo furbetto non sene potrebbe dir troppo. (*A Mercurio.*) Lo confesso , m'aveva intenerita ; e sento che malgrado i vostri consigli avrei avuto della pena a prenderlo in sospetto , se non si fosse da per se stesso scoperto.

A G L A E.

Come?

C I A N A.

Che hai tù dunque notato?

E U F R O S I N A.

Nel lasciarcì , hà lanciato sopra di noi uno sguardo , che in un' istante m' hà disvelato l' anima sua tutta intiera : fù un certo sorrider maligno , crudele , schernevole come volendo dire ; *và bene ; son contento ; eccone già trè che non potranno fuggirmi*. Oh ! non è ancora arrivato ove si crede ; e quando ritonerà. . .

M E R C U R I O.

Fate a mio modo ; non l'aspettate.

E U F R O S I N A.

Hà voluto ingannarci ; gliene voglio far' una. . .

M E R C U R I O.

Guardatevi bene , è molto scaltro , e furbo. Il meglio , vi dico , è il fuggirlo.

LE GRAZIE,
EUFROSINA.

Non temete niente. M'immagino...
Sì... Aglae, dammi la tua ghirlanda;
(*A Ciana.*) E tu la tua.

AGLAE, *dando la sua ghirlanda.*
Che ne vuoi fare?

CIANA, *dando la sua.*
Qual'è il tuo disegno?

EUFROSINA.

Vedrete. Nascondetevi dietro la
porta. (*A Mercurio.*) E voi dietro
quel cespuglio.

AGLAE.

Ma spiegaci almeno...

EUFROSINA.

Oh! entrate dunque presto. Non
tarderà a ritornare, bisogna, che mi
trovi sola.

MERCURIO, *in disparte.*

Nascondiamoci, poichè lo vuole;
ò più tosto andiamo a cercar Venere.
Ella sola può aver ancora qualche im-

però sovra di lui, e fargli abbandonar questi luoghi.

A G L A E , *ad Eufrosina , dal fondo
del Teatro nell' andarsene.*
Eufrosina , Egli viene , lo veggo.

S C E N A V I.

E U F R O S I N A *sola.*

ANDIAMO a rincontrarlo. . . può essere egli. Ancor sì giovane , e di già sì furbo ! A quella cera , a quel discorso , a quel suono di voce , che penetra al cuore , chi direbbe , che il traditore non abbia il desiderio di esser gradito se non per avere il piacer di sedurre.



S C E N A V I I.

AMORE , EUFROSINA.

A M O R E.

A H, bella Eufrosina, hò la fortuna di rincontrarvi sola ! eccomi a capo del mio più dolce desiderio !

E U F R O S I N A.

Ascoltate, non posso, se non un sol momento fermarmi ; mi fa d'uopo rientrare. Sono restata unicamente per dirvi , che ci commuove al vivo il vostro stato ; ma che non è possibile di accordarvi quello , che ci richiedete.

A M O R E.

Oh Cielo ! Siete voi , è Eufrosina, l'una delle trè , a cui il mio cuore s'erà veramente votato , che mi pronunzia la sentenza di morte !

La sentenza di morte ? Siamo dunque le sole , che possiamo darvi un' asilo ? Se non ci aveste vedute , non avreste voi cercato altrove , all' intorno di questa foresta ? ..

A M O R E.

Ma , crudele , vi hò veduta ; ed è omai impossibile ch'io viva privo di voi. Spiro a' vostri piedi , se mi abbandonate.

E U F R O S I N A .

Ascoltate dunque la ragione.

A M O R E.

Ascoltate dunque la pietà.

E U F R O S I N A .

Non vi dovrebbe bastar l'esser caro alle persone , senza esigere certe cose ? ..

A M O R E.

Possiamo noi , quando alcuno ci è caro , compiacerci di vederlo soffrire ?

LE GRAZIE,
EUFROSINA.

Fate conto, che vi sono certi passi. . .

A M O R E.

Pensate, che non ven' è uno, che non debba esser sacrificato al più tenero Amante. . .

EUFROSINA.

Quanto siete insinuante ! mi mettete in grande agitazione. . . Ah ! non avrei dovuto aspettarvi.

A M O R E, *inginocchiandosi.*

Bella Ninfa ! . .

EUFROSINA.

Come, come, alle mie ginocchia ? Non vi pensate ; se venisse qualcuno ?

A M O R E.

Nessuno viene.

EUFROSINA.

Eh bene, benché nessuno venisse, non mi converrebbe, che fosse a' miei piedi. Alzatevi, alzatevi, vi dico.

A M O R E, *baciandole la mano.*

Vi adoro... Ah lasciatemi baciare mille e mille volte questa divina mano...

E U F R O S I N A.

Finite... finite vi dico... che Extravaganze! Chiamerò... chiamero... Sapete voi, che coteste vostre vivezze sole m'impedirebbero di ricevervi frà di noi?

A M O R E.

Ah! bella Eufrosina, non dubitate un istante che il mio rispetto non sia eguale per sempre al mio amore.

E U F R O S I N A.

Non lo crederei... ascoltate, non vi riceveremmo se non ad una condizione.

A M O R E.

E quale?

E U F R O S I N A.

Converrebbe... Ma, nò, nò... Credetemi, separiamoci, separiamoci.

-260 LE GRAZIE,
AMORE, *ritenendola.*

Degnate, di grazia, spiegarvi.

EUFROSINA.

Eh bene, vorrei che foste assolutamente nostro prigioniero: non vi caricherei di catene molto pesanti. Vedete voi queste ghirlande? Vi legherei le braccia, le mani...

AMORE.

Che idea!

EUFROSINA, *fingendo andarsene.*

Questo non vi conviene egli? Addio.

AMORE.

Fermatevi. Che! volete che in mezzo di voi trè io sia legato?..

EUFROSINA.

Sì.

AMORE.

Per mia fè farei una bella figura!

EUFROSINA, *fingendo ancora andarsene.*

Eh bene, poichè meglio vi aggrada, passate ancor la notte a piè dell'albero: buona sera, addio.

A M O R E , *in disparte.*

Che stravagante proposizione ! Ma tutto considerato , non deggio riguardarla , se non come una piccola affettazione di virtù , ò piuttosto come timidità di fanciulla , che , a favore della cautela , ch' esigge , cerca a farsi illusione sul passo , che rischia. Mi disciorranno subito. Posso fidarmi al loro cuore , la principal cosa è d'introdurmi.

(*Riconducendo Eufrosina , che sene andava adagio.*)

Bella Eufrosina , dovete credere , che per esser con voi , non v'è condizione , che io non accetti ; e pure. . .

E U F R O S I N A.

E pure ! . . Finiamo , determinatevi. Comminciate a darmi qualche sospetto. . .

A M O R E.

Non farebbe giusto. Via, via, m'abbandono intieramente a voi.

Vediamo dunque... Tenetevi così... benissimo.

A M O R E , *mentre ella lo lega
colle ghirlande.*

I legami , co' quali incatenate il mio cuore , pur dovrebbero bastarvi. Un vero Amante è sempre sommesso, rispettoso. . . Quanto mi stringete ?

EUFROSINA.

Ora sedetevi.

(*Dopo avergli legato le braccia , lo
fà sedere a piè dell' albero , e com-
incia a legargli i piedi.*)

A M O R E .

Che volete fare di più ? Come ? Non volete ne pure ch'io possa camminare ? Oh ! tante cautele mi paiono molto strane ?

EUFROSINA , *avendolo legato,
dice ironicamente.*

So bene che non è questa l'ordinaria maniera con cui andate procacciando

buona fortuna amorosa; ma ecco come vogliamo che siate. Vado a cercar le mie Compagne per ajutarmi à condurvi via.

S C E N A V I I I.

AMORE *solo sedente a piè dell' albero.*

ELLA sà che non è l'ordinaria maniera con cui vo procacciando buona fortuna ! Cosa vuol dire con tali parole , che hà pronunziate d'un accento ironico ? Come ! non darebbero forse fede all' istoria , che hò loro detta ? Vorrebbero divertirsi a mie spese ? Sarei io lo scherzo di tutto questo ? Dopo avermi ritenuto con esse loro tutta la sera senza lasciarmi , dopo essersi ben divertite della mia figura , se domattina mi mettersero fuor di casa con tutte le beffe che merito ! .. Che bella avven-

264 *LE GRAZIE,*
tura ! Che vergogna ! Che ridicolo !
oh ! mi sono esposto , come uno sciocco,
uno scimunito , uno stordito. Cosa fare ?
Non posso muovermi. Crepo di rabbia.

SCENA IX.

AMORE, EUFROSINA,
AGLAE, CIANA, *si sedono tutte tre a piè dell' albero all' intorno di Amore.*

AGLAE.

AH, eccovi dunque preso ?

AMORE.

Come dite preso ? Avreste forse disegno di farmi male ?

AGLAE.

Nò, in verità. Venghiamo a cercarvi per condurvi con noi , ed avremo di voi molta cura. Ma mi sembra che un'avventura con tre fanciulle,
belle,

belle , che aspettano la notte per introdurvi misteriosamente da loro , dovrebbe ispirarvi un certo umore allegro , trionfante , che non veggo in voi ? La facilità , con cui cediamo a ciò , che bramate , vi rende credo di già men vivo , meno accalorato ?

A M O R E.

Oh ! dipende , da voi di vedermi così vivo , così ardente , ch' esserfi possa. Ma ecco una maniera veramente straordinaria di cedere ai desiderii delle persone col ritenerle legate !

A G L A E.

Che fa questo ?

A M O R E.

Come ! che fa questo ? Fa tutto.

E U F R O S I N A.

Pensate dunque che se non lo foste , noi faremmo timide , ritenute , imbarazzate con voi , invece che essendo in nostra balia come lo siete , vi faremo mille dolci carezze. . .

Tome IV.

*

M

Tutte queste piccole carezze sarebbero perdute per me : non voglio che mene sian fatte di quelle a cui non possa corrispondere. E vi prego di cominciare dal non avvicinarvi tanto.

EUFROSINA, *accarezzandolo.*

Ah ! come avete pure l'aria, e tutte le maniere d'un ragazzo male allevato !

CIANA, *anche accarezzandolo.*

Come si sarebbe potuto correggere ? E' sì bellino.

AGLAE, *riguardandolo teneramente.*

E' vero , che la sua figura è amabile ! Farà d'uopo ritenerlo con noi un mese almeno.

AMORE.

Sempre legato ?

EUFROSINA.

Sempre , senza dubbio : ma altresì sempre accarezzato : poco fa mi pareva che prendeste molto piacere a

baciarmi la mano ; eccola , baciatala ancora. . .

A M O R E , *in collera.*

Finiamola , finiamola , vi dico.

E U F R O S I N A.

Oh ? che fastidioso ragazzo ? Ma , vedete di grazia quanto questo è ostinato ! Via , via , che mi si baci adesso la mano , poichè lo voglio , Aglae , porgi la tua.

A G L A E.

Volontieri.

E U F R O S I N A.

E tu Ciana ?

C I A N A.

Di vero cuore.

(Gli fan baciare le lor mani.)

A M O R E.

O Cielo !

E U F R O S I N A , *all' Amore.*

Ahi , ahi , che vergogna l'esser di cattivo umore ! Gli diamo a conoscere l'inclinazione , che abbiamo per lui , ed egli si adira.

M ij

Ma fin tanto che presso di voi non avrò che i soli occhi in libertà , tutto ciò , che mi darete a conoscere , e che potrete mostrarmi , non ad altro servirà , che a farmi arrabbiare. E cosa barbara di farmi tutte queste vostre lusinghe , e carezze. Affè ! se non volete intieramente disciormi , lasciatemi almeno libero un braccio.

EUFROSINA.

Nò.

AMORE.

Una mano.

EUFROSINA.

Niente affatto.

AMORE.

Oh , questo è troppo : ascoltate ; se mi porrò in libertà da per me stesso , avrete allora a far meco , potrete pur dire , come poco fa a vostro bel' agio , chiamerò , chiamerò. . . Mi pagherete tutto.

EUFROSINA, *motteggiandolo.*

Vi credete dunque un Ragazzo assai formidabile?

A M O R E, *sforzandosi di rompere i suoi legami.*

Ah ! per mia fè , vedremo.

C I A N A, *ed Aglae si levano , e voglion fuggire.*

Amica mia , ecco lo che rompe i suoi legami !

A G L A E.

Ah , siamo perdute !

EUFROSINA.

Non temete ; hò ben preso le mie cautele , è ben legato.

A M O R E, *ad Eufrosina.*

Scellerata !

EUFROSINA, *all' Amore.*

Date vi pace al fine. Non si può negare , che gli uomini siano molto capricciosi , molto incostanti ! Con qual' ardore non bramava egli or' ora d'esser con noi ! Vi è : vorrebbe di già

scapparci ! Ma vi riterremo bene. Alzate dunque la testa: . . . Riguardateci . . . Sù , sù , diteci qualche istorietta per divertirci.

A M O R E.

Nò , voglio dormire.

E U F R O S I N A.

Dormir frà noi trè ! La sarebbe bella.

A M O R E.

Questo non vi farà tropp' onore.

E U F R O S I N A.

Vene impediremo. Meniamolo via.

A M O R E.

Non mi menerete , se non mi disciorrete.

E U F R O S I N A.

Vi meneremo ficuramente per forza.

(Si levano e vogliono menarlo via.)



S C E N A X.

MERCURIO, VENERE,
AMORE, EUFROSINA,
AGLAE, CIANA.

MERCURIO.

COME! Che è dunque, belle Ninfe?
Qual violenza volete voi fare a
questo giovanetto? Ah!... eh sei tu
Amore?

EUFROSINA.

Amore?

MERCURIO.

Si, egli medesimo. Forse il vostro
cuore non ve lo diceva?... Venere,
venite a vedere il vostro figlio.

AMORE.

Ah, mia madre!... Ah, mio caro
Mercurio! liberatemi.

VENERE.

Liberarvi! Per un decreto della

volontà di Giove , i vostri legami son divenuti indissolubili : Ma come egli è buono , quando anche è in collera , hà incaricato Mercurio di farvi ricevere in questo Recinto , ove rimarrete legato , come lo siete , frà queste fanciulle. . . Non volevate voi farvi un ritiro d'un' ò due mesi ?

A M O R E.

Oh Cielo ! si potrebbe immaginare una barbarie ? ..

M E R C U R I O.

Ascolta , non v' è se non un sol mezzo di ricuperar la tua libertà ; ed è lo scegliere quella , che più ti piace delle trè , e sposarla.

A M O R E.

Ma , perchè dunque Mercurio , parli tu sempre di matrimonio ? Oh , quanto mai gli stà bene !

V E N E R E.

Mercurio , hò detto seriamente a Giove , ch'io non voleva che si ma-

ritasse mio figlio. Che diverrebbe Amore a capo d'un mese ! Ma per punirlo d'esserfi fatto un giuoco crudele della disgrazia di queste trè giovanette , alle quali , malgrado la giocosa maniera , con cui esse han paruto trattarlo, egli non hà forse che troppo ispirato sentimenti funesti al lor riposo , Diana hà ottenuto , che i suoi legami non potrebbero esser disciolti, se non quando avesse trovato il modo d'assicurar loro una sorte di cui esse fossero egualmente contente : mi par molto difficile l'accordar trè Rivali.

A M O R E.

Nò, elleno saranno egualmente soddisfatte della sorte , ch'io destino loro : velo prometto ; discioglietemi presto.

M E R C U R I O.

Adagio , adagio. Si sà che Amore non è avaro di belle promesse.

Lo giuro per lo stige.

M E R C U R I O.

Oh ! a tal giuramento possiamo fidarci, ed i tuoi legami vanno a cadere da per loro stessi.

(*Lo discioglie.*)

A M O R E, *vedendosi in libertà.*

Ah ! respiro ! . . Avvicinatevi, belle Ninfe, avvicinatevi, e non vogliate parere imbarazzate della burletta, che mi avete fatta. Alquanto malizia serve a render la bellezza più viva agli occhi d'Amore.

(*A Mercurio.*)

Tù volevi ch' io ne sposassi una ? Ed a chi avrei dato la preferenza ? Tutte tre entrano egualmente a parte del mio cuore. Avrei eternamente scelto , senza poter determinarmi. Nell' atto di offrir la mia mano all' una , mi farei rimproverato di fare ingiustizia alle altre due e.

(*Alle trè Ninfe.*)

Nò , Amore non potrebbe mai pronunziar fra di voi. Belle Ninfe , immortali , come son' io , farete del mio Impero l'appoggio. Venite ad abbellir Pafò , e Citera ; venite a prendervi il luogo , che il mio cuor vi destina , e che i vostri vezzi vi assicurano. Presso di mia madre voi farete le Grazie ; è Amore che le dà alla bellezza. Giuochi e Risi , co' vostri balli , e co' vostri canti , celebrate questo bel giorno.

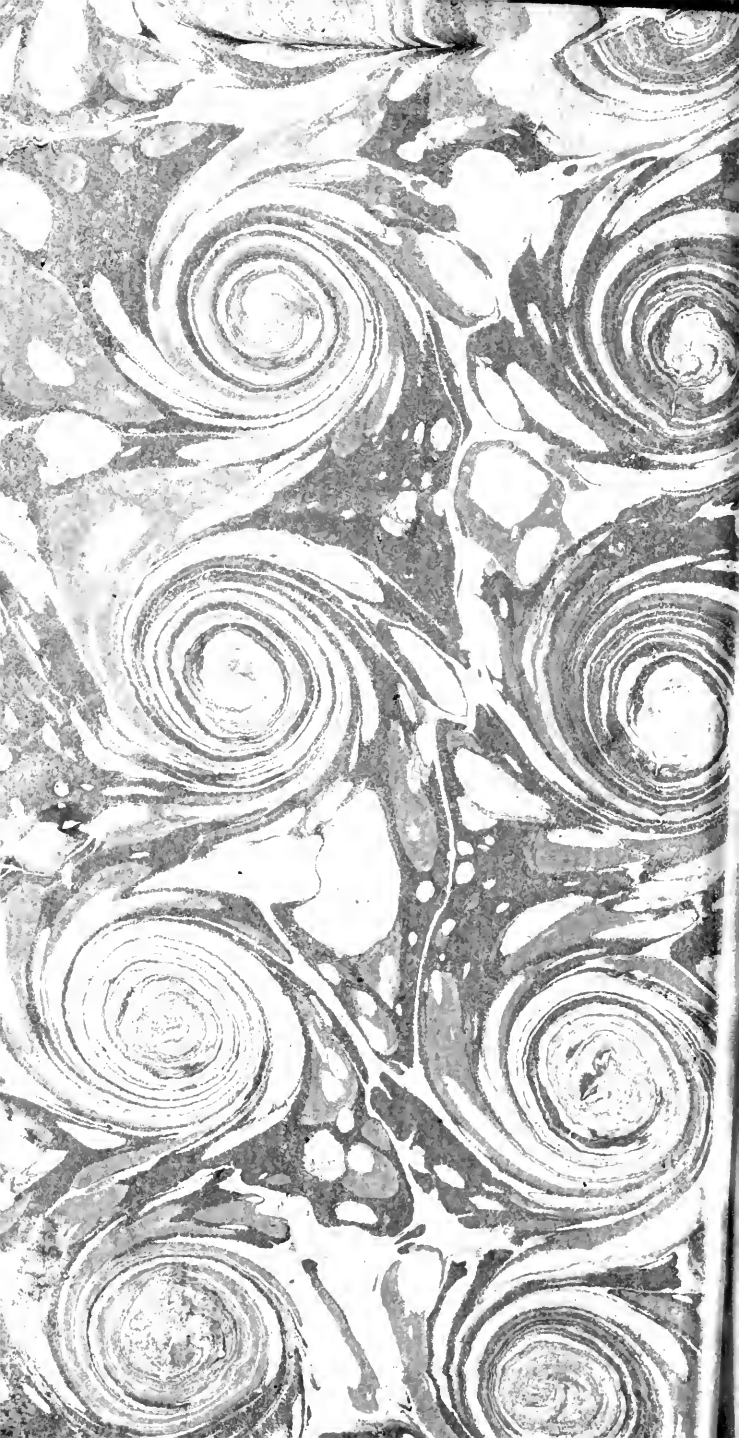
Fin du quatriéme & dernier Volume.

ERRATA.

- P** Age 227 , ligne 11 , capilli , lisez capelli.
Page 233 , ligne 6 , posso , lisez potrò.
Page 234 , ligne 12 , lora , lisez loro.
Ibidem , dernière lig. hò un bel , lis. posso pur.
Page 236 , lig. 19 , correbbe , lis. correrebbe.
Page 237 , lig. 19 , ritiriamo , lisez ritiriamo.
-

Dans la Comédie du Financier ,
page 159 , on a oublié de marquer
*qu'Alcimon refusant de recevoir & de
lire le mémoire d'Henriette , le Marquis
le remet dans sa poche.*

73.



PQ Saint-Foix, Germain François
2063 Poullain de
34A19 Oeuvres de théâtre Nouv.
1767 éd., rev., corr. et augm.
t.3-4

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
